

**PAGES
MANQUANTES**

5^e Année - No 2

Février 1912

NOTRE ROMAN COMPLET

LE LOGIS

Frédéric Soulié.

K-77-5-

La Revue Populaire

10^c

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

H. Léguin



La ville de Genève (Suisse). (Voir intérieur).

Sommaire: Rhumes et Mouchoirs, par Roger Francoeur. Le Tour du Monde. Scaphandre et scaphandriers. Un terrible fléau. Qui ronfle? Un enterrement en Chine. La Coquetterie chez les Sauvages. Les Gants. L'anneau de fiançailles. Le Secret de l'Echafaud. Au fond des mers. Les animaux trappeurs. Fêtes joyeuses et fêtes sanglantes. Le Bowling. Faits et anecdotes. Poésies, etc., etc.

POIRIER, BESSETTE et C^{ie}
Edit.-Propriétaires,
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

LA GRIPPE

débuté par une légère bronchite, de violents maux de tête. Elle s'accompagne de crampes et de frissons, de brisement des membres, de fièvre, de catarrhe des yeux, du nez, de la gorge, des bronches, parfois, aussi de maux de coeur et de vomissements. Il importe d'enrayer le mal au plus vite avec quelques doses de

Sirop Mathieu



au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux.

alternant avec deux ou trois

POUDRES NERVINES MATHIEU

à prendre dans le cours de la journée. L'effet est merveilleux. Le repos au lit activera le retour à la santé.

EN VENTE PARTOUT

LES POUDRES NERVINES MATHIEU

guérissent Mal de Tête, Migraine, Etat Nerveux ou Fiévreux, Grippe, Névralgie, Manque de Sommeil.

Exemples d'Opium, de Chloral, de Morphine, et autres drogues dangereuses.

25c LA BOITE DE 18 POUDRES

La Cie. J. L. MATHIEU, Propriétaires
Sherbrooke, P.Q.



Un Buste Bien Dessiné
fait valoir la beauté la grâce de la Taille



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha
de Téhéran,
Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

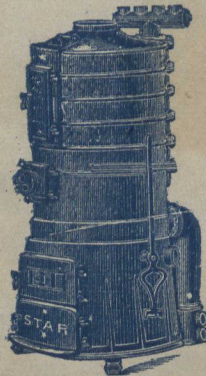
Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: «Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée.»

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dépt. A., Montréal.

Raoul Lebœuf

Entrepreneur Plombier



Poseur d'Appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

Réparations de toutes
sortes une spécialité.

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

No 350 RUE RACHEL EST

MONTREAL



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).
162, St-Denis, Montréal.

SI VOUS VOULEZ

passer d'agréables instants, lire de magnifiques romans et vous instruire tout en vous amusant

LISEZ *Le Samedi*

MAGAZINE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

40 PAGES

5 CENTS

40 PAGES

ou \$2.50 d'abonnement par an

En vente chez tous les depositaires ou chez les edits-proprietaires
Poirier Bessette & Cie., 200 Blvd. St Laurent, Montreal

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

Royal Trust Building, 107, St-Jacques = Montreal, Can.



FÉVRIER

Dim.	Lon.	Mar.	Mer.	Jeu.	Vend.	Sam.
				1	2	3
4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29		

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

à Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

POIRIER, BESETTE & Cie.
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.

Vol. 4, No 2, Montréal, Février 1912

Rhumes et Mouchoirs

NOUS sommes à l'époque où chacun tousse, éternue et supporte philosophiquement cet inconvénient passer tout en renouvelant fréquemment son mouchoir.

Ce petit carré d'étoffe, qu'il soit brodé ou non, qu'il soit grossièrement ou finement fait, nous est d'un grand secours en cette saison. Rien n'est plus désagréable que de chercher dans un pressant besoin... et s'apercevoir qu'on l'a oublié dans sa robe de chambre à la maison.

On se demande alors comment l'on pouvait faire lorsqu'il n'était pas connu, car il n'a pas toujours existé, et le mouchoir qui nous paraît aujourd'hui si indispensable n'a, en somme, que peu de siècles d'existence.

On mentionne pourtant déjà ces accessoires de toilette en France sous le bon roi Henri IV, mais ils étaient tellement petits qu'ils n'avaient guère d'utilité; en posséder était même un réel signe de richesse et le vainqueur d'Ivry lui-même n'en avait que cinq!

Un peu plus tard, au XV^e siècle, quelques belles dames se servent un peu plus

du mouchoir, mais c'est surtout... pour chasser les mouches.

Si nous remontons un peu plus haut dans l'histoire, jusqu'à l'époque romaine, c'est encore bien pis! Se moucher était alors considéré comme une très grande impolitesse et si cela arrivait dans les temples, c'était manquer de respect à la divinité.

Celui qui se rendait coupable de cette faute n'osait plus réparaître en public pendant quelques jours. Il paraît même que les dames romaines qui se mouchaient trop souvent s'exposaient à être chassées par leurs époux!

Çà, c'était charmant, en vérité...

Heureusement aujourd'hui les temps sont changés; l'on ne risque pas de blesser la susceptibilité de son voisin lorsqu'on sort son mouchoir.

On l'a même transformé en véritable objet de luxe réduit au seul usage de parure et les élégants le font coquettement dépasser la petite poche du veston. Comment oser se servir, en effet, pour autre chose, d'un petit carré de soie si gentiment brodé parfois à votre chiffre par une douce amie et parfumé à grand renfort d'Ylang-Ylang, de patchouli ou d'eau de Cologne!

Seulement voilà; ce n'est pas ce qui est le plus beau qui est le plus utile et ce coquet mouchoir serait d'un maigre secours dans le cas d'un bon rhume de cerveau.

Un bon mouchoir d'habitant fait encore mieux, l'affaire, celui-là ne fait jamais défaut et lorsqu'il est réduit au simple mouchoir du père Adam, c'est encore plus expéditif. celui-là, on l'a toujours sous la main.

Roger Francoeur.



DONNEZ !

Riches que le destin entre ses mains caresse,
Vous pour qui chaque heure est une heure d'ivresse,
Vous qui tissez avec du soleil tous vos jours,
Dans vos brillants salons, qu'habite l'espérance,
Entendez-vous vibrer les longs cris de souffrance
Qui s'élèvent de nos faubourgs?

Vous avez entendu les cris de la misère,
Vous avez vu pleurer un enfant, une mère,
Mais, dans votre bonheur, vous n'avez pas compris
Les horreurs de la faim, l'amertume des larmes,
Vous n'avez pas compris l'angoisse, les alarmes
De ceux que le sort a meurtris.

Car pour vous tous, l'hiver, c'est la saison dorée
Qui vient vous prodiguer, en maîtresse adorée,
Des éblouissements dans vos logis bien clos;
C'est l'époque des bals et des fêtes splendides,
C'est un banquet sans fin où vos lèvres avides
Boivent l'ambrosie à longs flots.

Non, tandis que chez vous l'âtre toujours rougeoie,
Vous ne pouvez savoir, plongé dans votre joie,
Comme le pauvre souffre en son réduit glacé,
Comme est amer le pain mangé par l'indigence!
Pour le savoir, il faut,—ô triste expérience!
Par l'infortune avoir passé.

Oh! je vous en conjure, écoutez ma parole!
Réveillez-vous! Donnez aux pauvres votre obole!
Accourez au secours de tant d'infortunés!
Donnez à l'orpheline, à l'infirmes au front blême,
A la veuve, au vieillard, à l'homme méchant même...
A tous les malheureux, donnez!

W. CHAPMAN.





LA VILLE DE GENEVE (SUISSE)

La plus belle et la plus peuplée des villes de la Suisse est Genève; elle est merveilleusement située au bord l'un lac dont les eaux, au soleil couchant, ont des reflets divers splendides. Ce lac s'étend sur une longueur de cinquante-cinq milles.

De Genève on peut admirer le Mont-Blanc en toute facilité; rappelons en passant que cette montagne, couverte de neiges éternelles, a près de 16.000 pieds d'élévation.

La ville de Genève est assurément l'une des mieux construites qui soient; les abords du lac, principalement, sont enchanteurs. De larges ponts, de coquettes maisons, des rues d'une propreté méticuleuses font un ensemble qui charme l'oeil et retient le touriste.

Les quais, sur la rive du Rhône consti-

tuent une des plus belles promenades. Avec leurs grands magasins brillamment éclairés le soir, ces quais rappellent un peu les boulevards de Paris.

C'est dans cette ville qu'ont vécu d'illustres génies littéraires tels que Gibbon, et Madame de Staël.

Quant au lac de Genève sur les bords duquel est située la ville du même nom, c'est un but agréable de promenade et les bateaux à vapeur qui le sillonnent en tous sens font de brillantes affaires.

Il a, en certains endroits, une profondeur d'environ 1,000 pieds et est peu sujet aux changements de niveau lors de la fonte des neiges.

Ses rives appartiennent, au Nord à la Suisse et, au Sud, à la France.



EN AUTRICHE

Dans le voyage à travers le monde que nous accomplissons, nous signalons à nos amis de la "Revue Populaire" les sites dignes d'attention, les monuments célèbres ou les costumes curieux qui donnent parfois un cachet tout particulier à une nation.

Nous reproduisons également des photographies de types bizarres et, ainsi, nos lecteurs pourront se faire, concernant le globe terrestre, une collection d'autant plus intéressante qu'elle portera sur des sujets plus variés.

On aperçoit, ci-dessus, un costume qui ne manque pas d'originalité mais il ne sert pas souvent : une fois seulement dans la vie de chaque homme.

En Bosnie-Herzégovine qui est un pays placé sous la dépendance militaire de l'Autriche, lorsque les jeunes gens sont appelés pour partir au régiment, ils organisent une fête avant de quitter leur village.

Cette coutume, un peu en usage partout

où le service est obligatoire, est particulièrement en usage en Bosnie. A cette occasion, les jeunes conscrits revêtent un costume de gala dont le principal ornement est un magnifique casque de fleurs... un peu moins lourd que celui qu'ils auront sur la tête quelques jours plus tard.

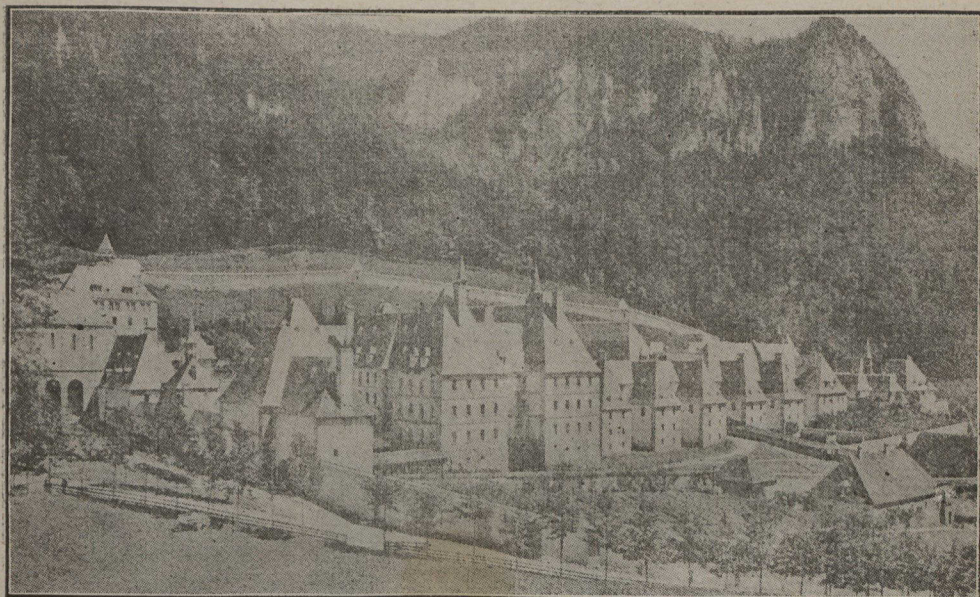
De magnifiques rubans autour du cou complètent cet ornement qui contraste singulièrement avec le restant du costume.

Les jeunes soldats ont en effet déjà revêtu un habillement qui offre une grande analogie avec l'uniforme militaire.

Disons, en passant, que l'Autriche-Hongrie, dont fait partie la Bosnie, n'est pas une nation proprement dite, mais un assemblage de petits peuples.

Chacun de ses peuples a sa langue particulière ou tout au moins un idiome différant sensiblement des autres.

Entre toutes les rames de l'empire Austro-Hongrois, il n'y a donc, en quelque sorte pas de lien autre que le lien politique qui est l'empereur lui-même.



LA GRANDE CHARTREUSE (France)

Le monastère de la Grande-Chartreuse, vide maintenant de ses religieux, est un établissement qui, par son aspect comme par les souvenirs qui s'y rattachent, mérite la visite du touriste.

Situé sur le territoire de St-Pierre-de-Chartreuse, près de Grenoble, il fut fondé en l'an 1084 par St-Bruno; en 1832 une avalanche détruisit l'établissement, reconstruit par le prieur Guigues, il eut ensuite à subir huit fois les horreurs de l'incendie.

Le fameux baron des Adrets, pour sa part, le brûla en 1562.

Le dernier incendie eut lieu en 1676 et le général Dom Innocent Le Masson le fit reconstruire tel qu'on le voit aujourd'hui.

Le site environnant le monastère est merveilleux de pittoresque; quant au monastère lui-même, ceux qui l'ont visité du temps des Pères savent que l'accueil le

plus familial leur était réservé dans ses murs.

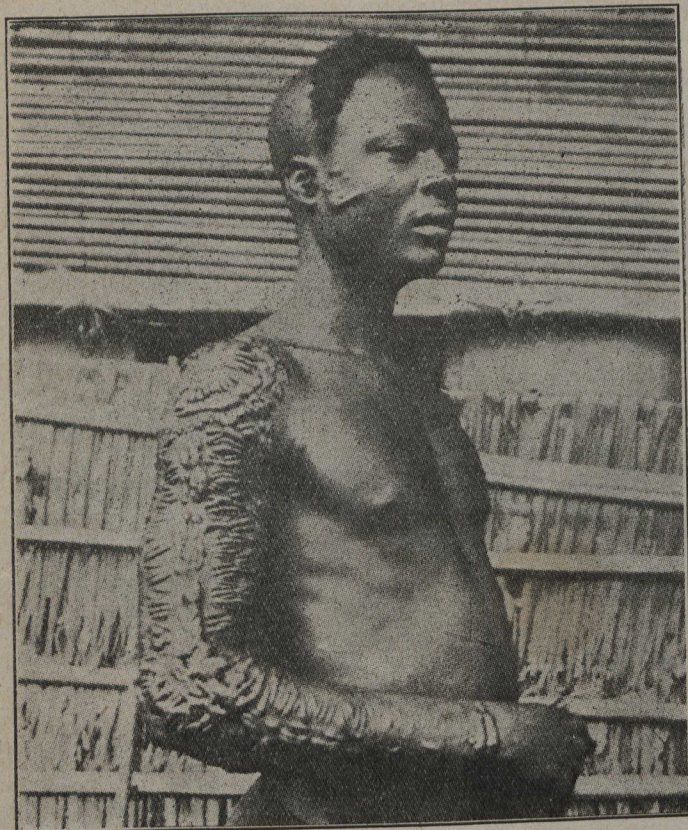
C'est au monastère de la Grande Chartreuse que se fabriquait cette liqueur universellement connue sous le nom de "Chartreuse" et qui était obtenue par la distillation de plantes aromatiques.

Il y en a de trois sortes: la chartreuse verte, qui est la plus forte; la blanche qui est la plus faible et la jaune qui tient le milieu entre les deux.

La règle des chartreux est d'une excessive sévérité; leur vie est partagée entre la prière, le travail et les mortifications.

Quant à leur nourriture, elle est des plus simples et paraîtrait bien insuffisante à beaucoup de gens qui cependant ne sont pas habitués au luxe.

Il va sans dire, dans ces conditions, que la chartreuse qu'ils fabriquent ne paraît jamais sur leur table.



En Afrique Equatoriale

Le tatouage
des
Nègres.

Le continent noir africain est un vaste champ d'études où il y a toujours à glaner. Malheureusement, il n'est pas toujours prudent de s'aventurer dans certaines contrées pour peu que l'on ne tienne pas à être transformé en rôti ou en bouilli selon la fantaisie des cannibales qui s'y trouvent.

Il sera donc plus agréable d'avoir, à distance, un aperçu de ce que l'on rencontre en ces mystérieuses régions.

Si l'on passe la ligne équatoriale, on rencontre, au-dessous de l'Afrique orientale anglaise, l'Est-africain allemand où la majeure partie de la population est du plus beau noir que l'on puisse rêver.

Et cette population est coquette; naturellement elle ne se sert pas de poudre

de riz dont elle n'aurait que faire—il lui faudrait plutôt, pour la figure, un bon poli noir à chaussures—mais sa coquetterie se traduit d'une originale manière.

C'est à qui, là-bas, aura les plus beaux tatouages... en relief! avec une lame bien affilée, les nègres se taillent la peau de telle sorte qu'ils forment des dessins paraît-il, très jolis.

Tous les goûts sont dans la nature!

Ajoutons que ce n'est pas simplement pour le désir de paraître élégants que ces nègres se déforment ainsi la peau.

Chez eux le tatouage est une opération sacrée par laquelle ils honorent leurs divinités et se facilitent l'accès, après leur mort, des régions heureuses qui constituent leur paradis.

Scaphandre et Scaphandriers

IL EST peu de gens qui n'aient vu maintenant l'appareil qu'on appelle un scaphandre, tellement il rend de services : on ne l'emploie pas seulement à la mer pour boucher les voies d'eau, effectuer les travaux de renflouage d'un bateau échoué ou coulé ; on l'utilise très souvent pour les travaux de renflouage d'un bateau échoué ou coulé ; on l'utilise très souvent pour les travaux de construction dans le lit des fleuves et rivières ou à la mer. On peut même dire que c'est un appareil tout proche parent du scaphandre avec lequel les pompiers descendent dans les caves où un incendie a pris, pénètrent dans les pièces envahies par la fumée et dont l'atmosphère est irrespirable. Les appareils respiratoires dont on a tant parlé lors de la terrible catastrophe de Courrières sont eux aussi analogues. ils sont toujours basés sur ce principe qu'on envoie à l'homme portant l'appareil de l'air respirable, qu'il ne pourrait trouver dans le milieu où il va pénétrer.

Le scaphandre proprement dit est fait pour permettre à un homme de descendre dans l'eau à une profondeur plus ou moins grande, de s'y immerger complètement, et cependant de respirer à peu-près comme si de rien n'était.

Si la métaphore n'était pas hardie, nous dirions que le scaphandre est fils de la cloche à plongeur : ce qui signifie tout simplement qu'on inventa d'abord la cloche à plongeur, et que c'est en modifiant celle-ci qu'on est parvenu à combiner le scaphandre. Ce dernier a des qualités pré-

cieuses que ne présentait pas l'autre. On sait à peu près en quoi consiste la cloche à plongeur : le principe en est le verre renversé qu'on enfonce dans l'eau et sous lequel de l'air se trouve enfermé. Nous avons expliqué jadis comment on en est arrivé ensuite aux caissons à air comprimé, qui servent à tant de travaux modernes. Le scaphandre, sous sa forme primitive, est une petite cloche à plongeur qui ne sert qu'à une personne ; cette cloche abrite simplement la tête de l'homme. En descendant sous l'eau, il emporte une provision d'air, et il peut rester immergé tant que cette provision n'est pas épuisée par sa respiration. Cela ne dure pas d'ailleurs longtemps. Dès le quinzième siècle, on avait imaginé cette combinaison ingénieuse ; Léonard de Vinci, qui fut un grand ingénieur en même temps qu'un admirable artiste, a laissé une description du scaphandre qu'on employait à son époque ; il a montré les deux lentilles en verre ménagées dans le casque du scaphandrier, et qui lui permettaient de voir ce qui l'entourait.

Quand un homme descend sous l'eau dans ces conditions, ou avec des appareils modernes, c'est en effet toujours pour y effectuer un travail quelconque ; il faut qu'il puisse se diriger. Et si l'on a eu recours au scaphandre au lieu de la cloche à plongeur, c'est que précisément le scaphandrier est doué d'une mobilité qui n'a pas celui qui se sert d'une cloche à plongeur.

Mais, pour lui permettre de demeurer

plus longtemps sous l'eau, il fallait trouver un moyen de lui envoyer constamment de l'air frais dans son casque. L'illustre Halley avait imaginé de fixer sur le casque deux tubes montant jusqu'au-dessus de la surface de l'eau; de cette manière, l'air extérieur arrivait continuellement au scaphandrier, et l'air vicié qui sortait de ses poumons, qu'il expirait, remontait et était expulsé au dehors. En dépit de ce perfectionnement, le plongeur, s'il pouvait demeurer assez longtemps sous l'eau, ne pouvait descendre à une profondeur de plus de 12 pieds. C'est qu'en effet, à plus grande profondeur, le poids du liquide aurait aplati les tuyaux flexibles apportant l'air au plongeur. Un nouveau progrès fut accompli quand on songea à envoyer au scaphandrier de l'air sous pression, tout comme on le faisait pour les cloches à plongeur, tout comme on le fait pour les caissons à air comprimé. C'est en 1830 que fut imaginée cette transformation, par des ingénieurs américains. Il suffisait d'envoyer, par un des tuyaux, dont nous avons parlé, de l'air comprimé au moyen d'une pompe installée à terre ou sur un bateau, au-dessus du point où se faisait la plongée; la pression devait être d'autant plus forte que le poids de l'eau pressant sur le tuyau serait plus considérable: c'est-à-dire que le plongeur muni de l'appareil descendrait à une plus grande profondeur. On s'est aperçu ensuite qu'il était inutile de disposer d'un second tube pour évacuer à la surface de l'eau l'air qui n'aurait pas servi à la respiration du scaphandrier, ou l'air qu'il aurait expiré. On a tout simplement muni son casque, cette sorte de boule métallique qui entoure sa tête, d'une petite soupape qui ne peut s'ouvrir que du dedans vers le dehors; et l'air comprimé, envoyé constamment en

surabondance par la pompe, s'échappe en formant des bulles au milieu de l'eau même. On peut du reste ouvrir plus ou moins cette soupape, pour laisser échapper l'air plus ou moins rapidement; il ne faut pas trop de pression et pourtant il en faut assez.

Depuis cette application de l'air comprimé au scaphandrier, une autre modification a été apportée à l'appareil: le plongeur est entièrement habillé et protégé d'un vêtement en caoutchouc, dont la partie inférieure forme ses souliers; et ces souliers sont munis de semelles en plomb. Au cou du vêtement est une monture en cuivre sur laquelle se fixe l'énorme boule métallique, le casque, au moyen d'érous et de joints parfaitement étanches. Seules les mains du plongeur ne sont pas vêtues de caoutchouc; elles sortent par les ouvertures des manches, mais des précautions sont prises pour que le vêtement forme lui aussi un joint étanche autour des poignets. L'air comprimé qui arrive dans le casque peut ainsi se répandre dans tout le vêtement et faire équilibre à la pression de l'eau qui, autrement, appliquerait douloureusement le vêtement de caoutchouc sur les chairs et les muscles du plongeur. Sous ce vêtement, qui les empêche complètement d'être mouillés, les scaphandriers peuvent porter de chauds vêtements de laine les préservant des refroidissements, dus à la température de l'eau dans laquelle ils baignent.

Le scaphandrier est un peu comme un ballon plein d'air, dans son enveloppe imperméable; et s'il n'était muni de ces lourdes semelles de plomb et aussi de poids accrochés aux épaules de son costume, il aurait tendance à flotter sans pouvoir demeurer sur le sol immergé; s'il réglait mal la soupape d'évacuation de l'air, son

vêtement se gonflerait sous une pression exagérée, et il serait soulevé vers la surface de l'eau. Il y a là naturellement tout un métier à apprendre, d'autant qu'il faut garder son sang-froid, quand on est ainsi au milieu de l'élément liquide. En réalité, on n'est pas isolé, parce qu'on est toujours relié par une corde à ceux qui sont demeurés à la surface; on a souvent même un téléphone qui permet de communiquer avec eux. En tout cas, des signaux convenus, des tractions sur la corde, donnent le moyen de se faire rapidement remonter quand on le désire.

Se mouvoir nécessite aussi un apprentissage. Il ne faut pas croire qu'on puisse faire des mouvements rapides: l'eau oppose une grande résistance, et l'on arriverait très vite à une fatigue insurmontable. Rien que savoir marcher avec le scaphandre est une science. L'effort est très marqué, et il faut se pencher en avant dans une position où l'on tomberait sur le nez, si l'on voulait suivre la même méthode dans l'air. Sans insister davantage, nous pouvons dire que c'est aussi toute une science que de savoir sortir de l'eau, ou plutôt sortir du scaphandre, et de la pression très élevée qu'on y supporte lorsqu'on descend à grande profondeur. Si l'on passait brusquement de cette pression à la pression atmosphérique ordinaire; si l'on remontait rapidement d'une profondeur de 60 ou 80 pieds, et qu'on défit son casque tout de suite, on serait certainement frappé d'une de ces infirmités, d'un de ces accidents qu'on appelle maladies de l'air comprimé. Ce n'est pas, en effet, la forte pression qui est dangereuse, c'est la décompression, et elle n'est réellement dangereuse que quand elle se fait trop vite. Les scaphandriers les plus remarquables, ceux qui accomplissent ces hauts faits dont nous allons parler, sans qu'il

leur arrive malheur sur le moment ou un peu plus tard, sont des gens prudents; ils se hâtent fort lentement de remonter, tandis que la pression de l'air qu'on leur envoie baisse elle-même très lentement.

Nous n'avons pas dit comment le scaphandrier descendait sous l'eau, ni comment il en remontait: nous donnons une gravure qui le fait déjà comprendre. D'une manière générale, c'est au moyen d'une échelle de corde, lourdement lestée



Le scaphandrier s'apprête à descendre

pour qu'elle s'enfonce aussi perpendiculairement que possible.

C'est naturellement quand il faut procéder au sauvetage d'une cargaison précieuse dans un navire coulé, ou encore quand on doit aller boucher une voie d'eau, une ouverture dans une coque avariée, que les scaphandriers sont exposés à descendre par les plus grandes profondeurs. Il ne est qui accomplissent des tours de force à cet égard, tours de force

périlleux qui leur font le plus grand honneur souvent. Il existe en Angleterre, pays maritime par excellence, une maison spéciale qui fabrique les scaphandres et le matériel de plongée, et qui possède une équipe de scaphandriers admirable. nous voulons parler de la maison Siebe et Gorman à laquelle nous devons les documents que nous mettons sous les yeux du lecteur.

L'un de ces scaphandriers, Lambert, est descendu souvent à plus de 140 pieds sous l'eau; et, un beau jour, il a plongé à 150 pieds pour aller sauver des lingots d'or représentant une somme de 450,000 dollars, qui avaient été engloutis dans le naufrage du paquebot "Alphonse XIII", au large de la Grande Canarie. Ce même Lambert a eu le courage d'aller dans le tunnel de la Severn, à une distance de 400 verges au moins de l'entrée de ce tunnel, fermer une ouverture par laquelle l'ouvrage en construction avait été complètement rempli d'eau. D'autres scaphandriers de la même maison ont été également rechercher des trésors comme la mer en engloutit tant chaque année, par des profondeurs de 150 pieds, mais en demeurant bien moins longtemps sous l'eau que le fameux Lambert, dont nous venons de citer les exploits. On peut descendre, et on est descendu effectivement avec un scaphandre, à quelque 190 pieds sous l'eau; pour cela il faut qu'on subisse une pression de 7 atmosphères environ : c'est-à-dire que l'air qu'on envoie au plongeur lui arrive à une pression qui est sept fois plus forte que celle de l'air dans lequel nous vivons normalement. Et c'est alors qu'il faut bien prendre des précautions, en ne revenant que peu à peu à une pression de plus en plus modérée!

Qu'on ne se figure pas, du reste, que c'est toujours pour recueillir des métaux précieux qu'on envoie ces hommes à de

semblables profondeurs. Ils ont souvent aussi à renflouer un bateau pour sauver une cargaison qui, bien que composée de vil métal, présente une grande valeur. C'était le cas du vapeur français "Lucie", qui avait fait naufrage dans les Bouches de Bonifacio, et qui portait pour 500 mille dollars de rails d'acier. On a sauvé tout le chargement grâce au secours des scaphandriers.

En ce moment, on tente de modifier l'appareil que nous avons décrit, et qui rend tant de services. On voudrait arriver à ce qu'il n'y eût plus besoin d'envoyer de l'air comprimé à l'homme en plongée. Un inventeur français a combiné un scaphandre entièrement métallique, une sorte de vêtement fait de tôle d'acier épaisse, et articulé au moyen de joints que l'inventeur prétend étanches; c'est la résistance du métal qui défendrait le plongeur contre le poids de l'eau. On n'enverrait pas d'air à ce plongeur d'un nouveau genre; mais dans un récipient communiquant avec le casque, la partie de l'enveloppe qui protège la tête, on mettrait un produit chimique dont la décomposition fournirait de l'oxygène.

On est descendu à une profondeur de 300 pieds dans ce vêtement d'acier; néanmoins, un scaphandre de ce genre est assez mal commode, en ce sens que l'homme qui est dedans ne peut pas se déplacer par lui-même: on le déplace en le relevant, en l'abaissant, comme une sorte de pantin, l'aide du câble auquel il est suspendu, et d'après les ordres qu'il envoie au moyen d'un téléphone qui est à sa disposition. Tout cela ne nous semble pas encore sur le point de faire oublier le scaphandre classique et les très grands services qu'il rend.

UN TERRIBLE FLEAU

C'EST un terrible spectacle que l'embrasement d'une maison ; lorsque le feu fait rage, que la charpente s'effondre avec fracas et que des gerbes enflammées montent vers le ciel, il semble qu'aucun fléau ne soit plus à redouter que celui qui a le sinistre nom d'Incendie.

Et pourtant, il en existe un qui est plus à redouter encore.

Suprême ironie des choses, c'est précisément ce qui sert à combattre l'un qui cause parfois des désastres plus grands ; le feu a l'eau pour ennemi, mais l'Eau et le Feu sont tous deux les pires ennemis de l'homme.



Vue de l'endroit où le barrage s'est rompu

On arrête les progrès d'un incendie, la pompe et la hache, la dynamite au besoin s'opposent victorieusement à une conflagration générale.

On ne maîtrise pas une inondation.

Quand sous la poussée formidable d'une masse d'eau en furie les murailles se renversent, les maisons s'écroulent, les arbres sont emportés comme des fûts de paille,

l'homme sent son impuissance et, emporté lui-même dans le tourbillon, disparaît ainsi qu'un atôme dans l'abîme.

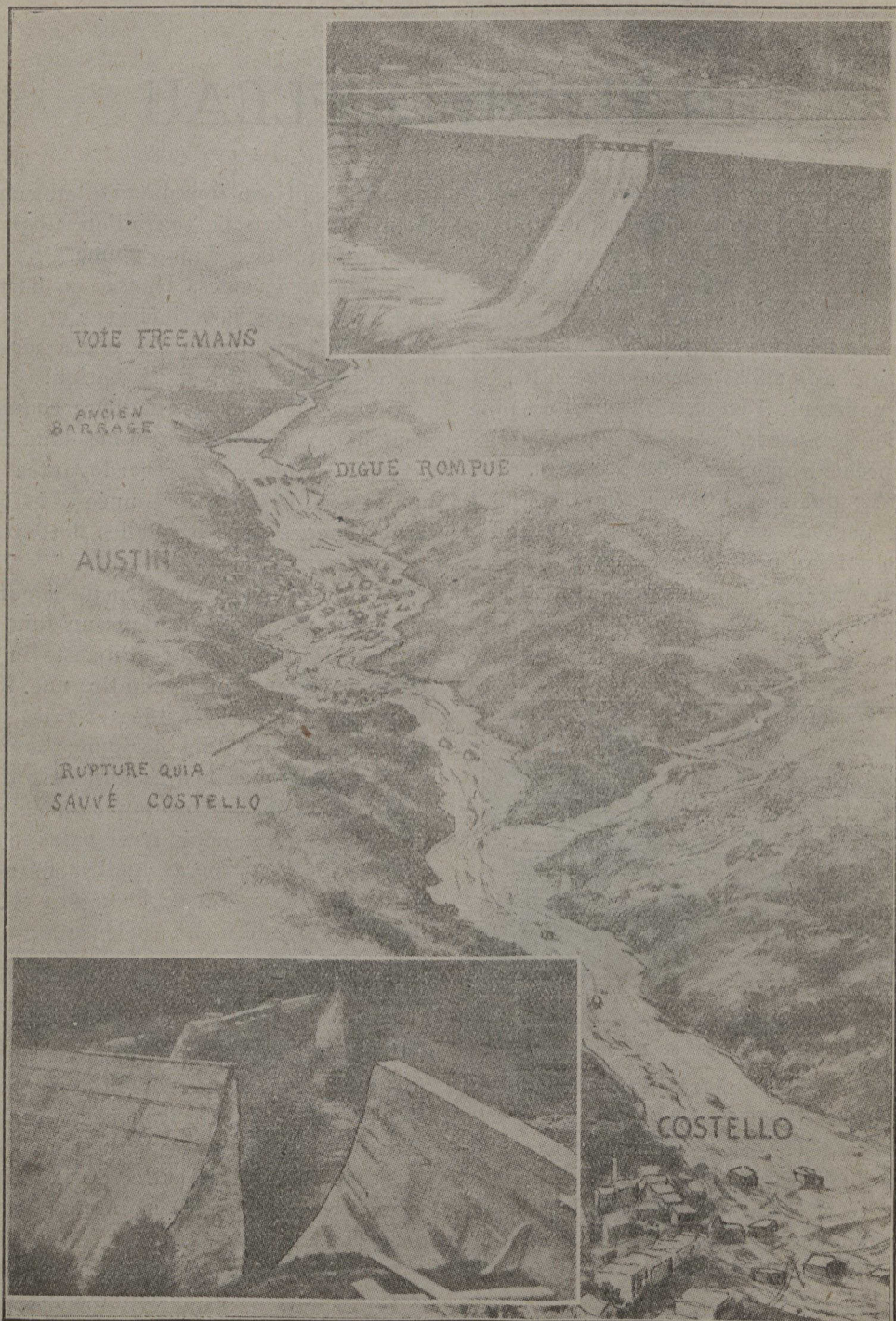
Le spectacle, alors, dépasse en horreur tout ce que l'on peut imaginer et, quand le flot s'est enfin retiré, il n'y a plus où il a passé que mort et désolation.

Au lieu de maisons naguère coquettement bâties, ce sont des ruines sans nom ; à la place des prairies verdoyantes s'étale une boule jaunâtre coupée çà et là de larges flaques dans lesquelles flottent des cadavres...

Et tout ce dégât monstrueux a parfois eu son point de départ dans un fait bien minime. Il suffit d'une allumette imprudemment jetée pour anéantir une forêt, détruire un superbe édifice et faire périr d'une mort atroce des personnes souriant à la vie quelques heures auparavant ; il suffit, de même, d'une imperceptible fissure à une digue pour livrer passage à un traître filet d'eau qui agrandira sournoisement la blessure et se changera tout à coup en colonne d'eau furieuse agrandissant subitement la brèche et se répandant en flot dévastateur.

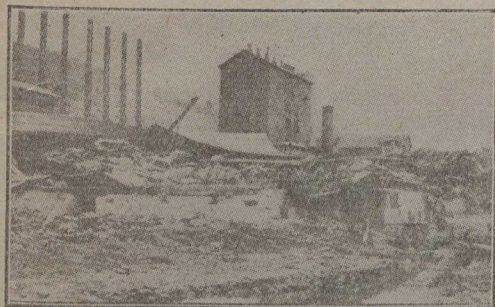
C'est ce qui a eu lieu, nos lecteurs s'en souviennent, le 30 septembre dernier, à Austin, Pa., où deux cents millions de gallons d'eau ont fait brusquement irruption dans une vallée située entre de hautes collines, et ce, par suite de la rupture d'un barrage destiné à maintenir les eaux de la rivière Freeman's.

Le barrage qui s'est rompu avait 42 pieds de hauteur et avait été construit en 1909. On le voit tel qu'il était avant sa



UN terrible Fléau

rupture dans le coin supérieur de notre gravure montrant la route suivie par l'inondation; en bas, il est représenté brisé sous la poussée des eaux.



Ce qui reste d'un magnifique moulin à papier.

Cinq minutes seulement après la rupture, Austin était submergé. des centaines de maisons étaient démolies, près d'une centaine de cadavres étaient roulés par le flot, et les dommages s'élevaient à 8 millions de dollars!

Un moulin à papier, pourtant solidement construit fut pour ainsi dire anéanti complètement. D'informes débris, quelques poutres, voilà tout ce qu'il en resta en quelques instants!

La station du chemin de fer disparaissait sous un monceau de fragments divers ar-

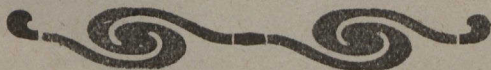
rachés un peu partout; les constructions renversées, entassées les unes sur les autres présentaient le plus sinistre aspect. Devant ce qui était quelques instants auparavant une cité active et florissante et qui n'est plus alors que ruines et fouillis de décombres, l'esprit reste pénétré d'horreur.

Poursuivant sa route meurtrière, l'inondation effleura le village de Costello où elle démolit encore cinquante maisons et noya deux personnes.



Ceci était une rue coquette avant l'inondation.

Aujourd'hui Austin et Costello reconstruits n'ont plus gardé que le souvenir du désastre de septembre, mais si les bâtiments se reconstruisent, les vies humaines malheureusement ne se rachètent pas.





Le Soleil de Février.

LE LOGIS

PAR GEORGES DE LYS

I

VIEUX MENAGE

M. et Mme Lamblin étaient locataires d'une maisonnette en bordure sur le faubourg de la petite ville où l'âge de la retraite avait atteint le mari, alors capitaine.

Vieill's, ils étaient restés là, oublieux chacun du pays natal et oubliés de lui. Anselme Lamblin, fils d'officier, n'avait guère connu le village paternel, et Ursule, orpheline peu après son mariage, depuis longtemps n'avait pas revu la ferme familiale, dépecée par les marchands de biens à la mort de Jules Proby, son père, le paysan trop épris de la terre, acheteur à crédit mangé par la dette. Toutefois, cette terre aliénée restait pour les deux époux à l'horizon du souvenir. Là, ils s'étaient connus, là, ils s'étaient aimés!... Ils conservaient, dans un cadre sous verre, la photographie décolorée de la cour intérieure et des pommiers trapus qui ouvraient le verger, et souvent ils la contemplaient pieusement, comme leur patrie commune. Dans son enclos, ils avaient épilé leur idylle de jeunesse contre laquelle les ans n'avaient su prévaloir; devenus vieux, ils se rattachaient à sa vision pour rabâcher leurs souvenirs. Alors,

leurs coeurs s'entendaient comme au lointain rappel d'un écho familial.

Et tout le passé revivait.

Par une après-midi d'automne, du tournant de la route, à l'orée du village, un régiment débouchait. Les cuivres miroitaient hors de leurs gaines fauves, et, déchaînés par les sourds appels de la grosse caisse, enflaient leurs sonorités guerrières.

Les groupes, mis en éveil par l'arrivée du campement, s'étaient formés devant la mairie, sur la place. Plus impatiente, la marmaille courait à la rencontre de la troupe. Seules, pour préparer le gîte, au logis, s'affairaient les ménagères.

Aux premières vibrations de la marche, les faces curieuses débordèrent des croisées; les "jeunesses" se risquèrent sur les seuils, par babillardes ribambelles aux têtes agitées.

—Les v'là! annonça, du bane sur lequel il se carrait, Just Proby, le maître de la Ratelière; hé! femme, tout est-il prêt?

—Oui-da, mon homme.

—Où est l'enfant?

—Me voici, père, répondit une voix fraîche et rieuse.

Ursule, la fille unique de Proby, accourait. Elle se campa debout près du fermier, la main sur son épaule.

Par la rue en pente, le régiment défer-

lait en large houle. Seuls, en tête, parurent les sapeurs; derrière leur double rang, le tambour-major haussait sa canne, précédant les musiciens, les clairons aux joues gonflées, les lèvres aux emboucheures, les tapins, dont les baguettes rebondissaient sur les caisses.

Tassé sur la selle, le colonel promenait un regard soucieux sous un front las. Le commandant suivait, poussif. L'adjutant-major, jeune, tracassait son cheval dans un besoin de fantasia provoqué par la présence des belles filles, et, vers leurs groupes jaseurs, risquait des oeillades.

Puis le torrent coula: les hommes terreaux, la capote aux pans relevés, floconneuse, la moustache poudrée, mais raidis sous le sac, une fierté mâle dans les faces rouges, martelant le pas sous le regard des femmes.

Un fourrier était entré chez le maître Froby pour reconnaître un logement d'officier. Ursule avait cédé sa chambre. Le sous-officier parti, elle lut, inscrit à la craie sur la porte:

M. A. LAMBLIN,

Lieutenant.

Par une présomption puérile, la jeune fille prétendait deviner, parmi les officiers qui défilaient, lequel était ce lieutenant Lamblin, dont le nom déjà lui trottait dans la cervelle. Au passage du premier bataillon, un beau gars, brun aux yeux clairs, appela son attention. Elle souhaita que ce fût lui... Mais plus loin, de longues moustaches ébouriffées éveillèrent en elle une sensation indécisive de chatouillement et la laissèrent perplexe. D'autres jeunes hommes se succédèrent qui embrouillèrent ses préférences. Dépitée, elle se résigna à l'attente.

Déjà les compagnies avaient rompu et une section s'était installée dans les granges de la Ratelière. Ursule s'impatientait. Et l'officier, quand viendrait-il donc?...

Insouçonneux de l'attente de la jeune fille, le lieutenant si désiré s'attablait à l'auberge et balayait les poussières de son gosier par de larges lampées de bière; à l'envi, ses camarades rivalisaient d'entonnage; tête perdue, le cabaretier courait des tables à la cave, débouchait les bouteilles, aussitôt vidées.

La soif apaisée, Lamblin s'enquit de son gîte.

—Le père Proby? déclara l'aubergiste sur le vu du billet de logement, vous êtes bien l'ôti; un digne homme, le plus gros propriétaire du pays; tenez! le banc de pierre que vous voyez d'ici.

Du seuil, Ursule, aux aguets, vit approcher son hôte; c'était le grand blond aux conquérantes moustaches.

Il salua.

—Monsieur Proby, mademoiselle?

—C'est bien ici; Monsieur le lieutenant Lamblin, n'est-ce pas?

—Lui-même, ravi de rencontrer si gracieuse hôtesse.

La jeune fille rougit.

—Voulez-vous m'accompagner; je vais vous montrer votre chambre.

Elle trottina, légère; l'officier la suivait, séduit par sa grâce à la fois forte et souple.

Sur le palier, elle ouvrit la porte, s'effaça pour livrer passage.

Anselme Lamblin enveloppa du regard la pièce toute gaie de la blancheur des rideaux, des fleurettes du papier clair. Sur le rouge du carrelage ciré, un tapis, en découpures de drap versicolore, épanouissait sa rosace fleurie. Une gerbe de roses débordait d'un large vase de faïence enluminé d'or. Le joyeux soleil d'automne

blondissait les choses, les pailletait d'étincelles, criblé par la guipure des vitrages. La chambre riait, sentait la jeunesse.

Le luxe de ces blancheurs et de cette clarté, après les gîtes douteux hantés au cours des précédentes étapes, enchantait Anselme. Il eut encore la vision sereine du bénitier ombragé de son buis, la révélation de la corbeille à ouvrage oubliée sur la commode.

—Mais c'est votre chambre dont je vous déloge, mademoiselle? se récria-t-il.

Elle sourit.

—Pourvu que vous soyez bien!

Le lieutenant se défendit encore.

—J'y serais à ravir; mais je ne puis accepter...

—Ne vous tourmentez pas; ma mère me fait place auprès d'elle.

—Je suis confus, vraiment...

Et ne sachant comment traduire sa gratitude et ses excuses, Anselme tendit ses deux mains à Ursule.

Elle n'osait livrer les siennes, et cependant elle eût été heureuse de les sentir prisonnières de l'étreinte offerte...

Un pas martela les marches sonores.

La jeune fille murmura.

—Mon père!

La tête du maître Proby émergea de l'escalier, puis sa carrure se développa; il apparut, une bouteille poudreuse et deux verres à la main.

—Mon lieutenant, je vous salue. Vous ferez bien l'honneur à un ancien de Crimée de trinquer avec lui... Toi, Sulette, va aider ta mère.

Anselme caressa la jeune fille d'un regard; elle eut un gracieux salut de son front empourpré et s'envola par l'escalier.

Alors le jeune homme répondit au fermier:

— Certes, mon ancien, et de grand

coeur... Mais vous me gâtez, monsieur Proby; la chambre de votre fille, votre vin vieux...

—Bah!..., le bon vin est fait pour être bu lors des bonnes rencontres; quant à l'enfant, elle pourra prendre ma place près de la mère.

—Et vous alors?

—La paille ne ferait pas peur à un vieux soldat..., mais n'ayez crainte, corrigea-t-il sur un geste de protestation du lieutenant, ce ne sont pas des lits qui manquent à la Ratelière.

—Cependant...?

—C'est Sulette qui l'a voulu; quand elle veut, affaire réglée... Laissons cela et goûtez mon vin.

Il décoiffait la bouteille, versait à ras bord.

Le verre levé, Proby cligna de l'œil, admira au soleil le grenat pur du vin dépouillé, puis il huma, les narines gourmandes, le bouquet évaporé, allongea le bras, trinqua, lampa une gorgée, apprécia d'un lappement des lèvres.

—Hein?..

—Fameux!

—Le meilleur cru du terroir et dix ans de bouteille! Dame! les plus belles vignes, les mieux fleurants herbages, les terres les plus grasses du pays sont celles du père Proby.

—Mes compliments... Et ils sont en bonne main.

—Tapez dedans, mon lieutenant; allons, encore un coup... Sur ce je vous laisse à vos affaires et vas à ma besogne... Ah! nous soupçons à huit heures.

—Mais...

—Pas de mais!... Vous me ferez l'honneur d'être des nôtres ou je vous tiens pour fier, ce soir tout comme demain, puisque vous séjournez ici.

Il vida son verre et descendit.

Anselme débatta de sa cantine la tunique réservée pour la revue qui couronne les manoeuvres, soigna particulièrement ses moustaches dont il était un peu vain, se mit en frais pour la jolie fille dont l'avait séduit le charme printanier. Il avait conscience de l'impression favorable produite sur elle dès l'abord, et sa fatuité d'homme savait gré à Ursule de son goût; il la payait, en revanche, d'une égale attention.

A table, où Ursule lui faisait vis-à-vis, le lieutenant acheva de se laisser charmer par la jeune fille, la fraîcheur appétissante de ses joues, la vivacité limpide de ses yeux, la rougeur vivante de sa bouche; la taille souple se dégageait de hanches pleines et s'épanouissait en rondeurs fermes. Un beau brin de fille, fleurant bon la santé, attirante au baiser comme un brugnion mûr.

—Aimez-vous les cailles, mon lieutenant? dit le fermier, je compte vous en faire manger demain.

Lamblin eut un soupir:

—Heureux homme!... Vous faites l'ouverture, vous!

—Ah! riposta Proby, vous êtes chasseur?... Hé! bien venez avec moi si le coeur vous en dit.

—Je ne demanderais pas mieux, mais la chasse nous est interdite pendant les manoeuvres.

—Bah!... Je vous prêterai une blouse, un pantalon de toile, un chapeau de paille... Ni vu, ni connu... J'ai un fusil pour vous.

Anselme fut tenté; il était passionné de chasse; toutefois, il craignit d'attenter son prestige aux yeux de Sulette en dépouillant l'uniforme pour une défroque paysanne.

Il s'excusa.

—Non vraiment, je ne puis; ce n'est

pas à moi, officier, d'enfreindre une consigne, et je le regrette d'autant plus que pareilles aubaines me sont rares. Autour des garnisons le pays est trop battu; on s'éreinte des journées entières sans tirer un coup de fusil.

—Faut venir passer une huitaine ici après les manoeuvres; vous serez le bienvenu; je vous ferai tirer, moi; la chasse est bonne.

—Vous êtes trop aimable, j'abuserais, dit à regret le jeune homme démenti par la concupiscence de ses regards.

—Allons donc! Vous ne gênez personne et ferez plaisir à tout le monde.

—Mais je déränge déjà mademoiselle...

—Sulette?... Elle ne demande que ça! On aime la société à son âge... Pas, fillette?

—Oh! oui, père!

Ce oui franchement lancé s'accrocha d'un coquet sourire.

Le lieutenant se rendit joyeusement.

—J'accepte donc, et de grand coeur, comme c'est offert. Seulement, je pose une condition: vous me logerez comme vous pourrez, mais Mademoiselle Ursule conservera sa chambre.

—On s'arrangera, n'ayez crainte.

Anselme continua:

—Je vous suis d'autant plus reconnaissant de votre offre, qu'orphelin, sans famille, je n'abuse guère des congés.

—Alors, conclut Proby, au lieu d'une semaine, vous nous donnerez quinze jours. Ça vous fera du bien.

Jusqu'alors, la mère Proby avait écouté, silencieuse, se bornant à approuver son homme de hochements de tête approbatifs; un travail mijotait sous sa coiffe.

Elle demanda:

—Ça a une bonne paye., les officiers?

—Pas trop, répliqua Lamblin dans un sourire; ainsi moi, comme lieutenant, je

touche dans les deux cents francs par mois.

—Mâtin! dit le fermier.

—Mais d'ici un an je passerai capitaine alors j'aurai trois mille et quelques cents par an.

—Mâtin! appuya la mère.

Puis l'on causa d'autre chose.

Le lieutenant apprit qu'Ursule avait été élevée au couvent, qu'elle possédait son brevet et touchait du piano. Lui exprima ses goûts simples, son amour des champs; fils d'officier, il gardait en lui l'hérédité de ses aïeux paysans. Et c'était avec la nostalgie du plein air qu'il avait vécu à La Flèche; puis, refusé à Saïnt-Cyr, il s'était engagé après la mort de son père, tué à Buffalora. Sa mère avait peu survécu à son veuvage. Il restait seul.

—Faut vous faire une famille, vous marier.

—J'y viendrai, murmura-t-il.

Sur ces mots, il se sépara de ses hôtes.

La nuit, la mère n'y tint plus. Elle glissa hors du lit, sans éveiller Ursule, et vint relancer son homme.

—Hein? grogna le fermier dérangé dans son somme.

—Ecoute, Proby, une riche idée que t'as eu d'inviter ce jeune homme; ça ferait joliment l'affaire de notre Sulette.

—Tu dis?

—Oui, l'officier, c'est le mari qui lui faudrait!

—C'est pour ça que tu m'éveilles?... V'là ben les femmes! Toujours la cabochette en gésine... Il prendra une demoiselle de la ville, l'officier, et la Sulette aura pour épouseux un bon gars de la terre, qui m'aidera d'abord, puis me succèdera à la ferme arrondie de ses biens propres.

—L'officier serait un fameux parti; il est de notre race: ses grands étaient payans... et il irait à Ursule. Ce n'est pas

pour un terreux que nous l'avons faite demoiselle. Elle n'en veut pas des terreux; v'là cinq ans qu'elle est revenue du couvent, elle va sur ses vingt-trois, et elle a refusé tous les galants du pays... Y vois-tu clair?... L'officier, voilà un homme pour elle, un monsieur! puis ça gagne gros dans ce métier-là, et c'est sûr!...

—Trotte, trotte toujours, tête de folle! Va te coucher et laisse-moi dormir; faut que je sois debout au petit jour, si tu veux du gibier.

—Bon, bon, nous avons le temps, nous en recauserons.

A pas menus, la fermière regagna le lit déserté aux creux duquel dormait sa fille. Avant de souffler la chandelle, elle la contempla.

—La belle paire que ça appareillerait! conclut-elle en rapprochant, par la pensée, Ursule et Anselme.

Alors elle s'endormit, contente du germe semé et que le temps ferait éclore.

A l'aube, le lieutenant fut éveillé par de joyeux abois; maître Proby partait en chasse. Un instant, Lamblin regretta son refus, mais l'invitation du fermier le rasséréna; pendant son séjour prochain à la Ratelière, il aurait largement l'occasion de compenser le sacrifice fait, pour ce jour, à sa vanité.

Renfoncé dans les draps, il savoura le bien-être d'une matinée de "farniente" après les levers matineux des journées de manœuvres. Il s'étira, s'allongea sur le dos, mais l'habitude prise refoula le sommeil; il se perdit seulement en une rêveuse somnolence, les yeux clos, sur l'évocation virginale de sa jeune hôtesse.

Il se leva enfin, riant de sa folie, mais encore possédé par son rêve. Il mena errer la vision tenace par le verger feuillu que la ferme déroulait vers la campagne;

soudain il s'arrêta, stupéfait, en la retrouvant, devant lui, vivante...

Le visage rosé de lumière, auréolé du grand chapeau de paille rejeté en arrière et suspendu derrière la nuque par les brides lâches, Ursule, haussée sur les pointes, tenait infléchie la branche d'un pêcher. Son geste cambrait le buste, développait la grâce du bras dont la manche large découvrait la chair veloutée, semblable aux pêches qu'elle empilait dans une manne d'osier.

Elle aperçut le jeune homme, surprit sa contemplation ardente. Gênée d'un trouble délicieux, elle abandonna la branche qui se détendit, éparpillant ses fruits mûrs. Enfin, pour céler son embarras, elle s'écria riieuse :

— Bonjour, monsieur Anselme ! Venez donc m'aider, vous qui êtes grand !

Il s'empressa, joyeux.

Ils allèrent par le verger lui portant la corbeille courbant les ramées qu'elle dépouillait. Bientôt ils eurent une ample récolte de pêches pourprées, de reines-claude embues de soleil et fleuries comme une joue de belle fille, de lourdes grappes de raisins aux larmes d'or. Le babil qui avait peuplé la cueillette sombra brusquement lorsqu'ils se contemplèrent inoccupés.

Ils s'étaient assis sur le banc d'une tonnelle ombragée de pampres, la manne pleine à leurs pieds.

La jeune fille battit des paupières sous le regard dont la pénétrait l'officier. Sa main s'effara dans celles qui l'emprisonnaient comme un oiseau déniché.

Elle osa murmurer :

— Vous reviendrez ?...

D'un souffle très proche, si près qu'il était une caresse, Anselme s'engagea ;

— Je vous promets.

Elle pressentit l'aveu, s'enivra de l'a-

voir deviné, mais eut peur de l'entendre. Le doigt sur la bouche, elle se leva, prit les fruits récoltés, ouvrit une pêche en deux, en offrit la moitié au jeune homme, puis s'évada d'un bon de chevrette effarouchée. A quelques pas, plus audacieuse, elle se détourna, mordit dans le fruit partagé, comme pour achever et rendre le baiser dont l'haleine avait frôlé son cou.

Le père Proby rentra, le carnier garni d'un couple de perdreaux et d'une dizaine de cailles ; le repas fut gai, arrosé de fines bouteilles. Au sortir de table, le fermier entraîna, malgré ses protestations, son hôte au cabaret.

Lamblin ne put se retrouver seul auprès d'Ursule. Une pudeur liait la jeune fille aux jupes de sa mère, mais ses regards parlaient.

La musique militaire assembla la population sur la place, au sortir des vêpres. Les vieux dans leurs habits de noce, les farauds en blouses glacées aux cassures neuves, les "jeunesses" attifées de popelines ou d'indiennes fleuries. Anselme s'empressa au-devant de Mlle Proby, affranchie de sa mère que rivaient au logis les soins domestiques, mais chaperonnée par maître Just tout glorieux de la grâce de son enfant.

Le lieutenant dut se contenter de la présence de la jeune fille, non sans dépit de trouver sans cesse un tiers surgi dans leur intimité.

"Je me dédommagerai durant mon prochain séjour", songeait-il en guise de consolation.

La veillée fut écourtée. Las de sa matinée de chasse, le fermier prétextait le départ, à l'aube de l'officier pour sonner le couvre-feu, sitôt la table desservie. Lamblin réintégra la chambre peuplée de l'habituelle présence virginale. Il ne songea point à en violer les secrets devant la

confiance que témoignaient les clefs abandonnées aux tiroirs.

Il se coucha, hanté d'un rêve que perpétua son sommeil...

Eveillé par la diane, il se leva, boucla sa cantine et descendit dans la salle basse, où Proby l'attendait pour casser la croûte et vider le coup de l'étrier. Le lieutenant répondait machinalement aux paroles de son hôte, la tête tournée au moindre bruit, toutes ses pensées suspendues à l'espérance d'entrevoir une dernière fois Ursule.

—Vous regardez l'horloge, dit le fermier, trompé par la mimique d'Anselme. Elle va bien. Voici l'heure du départ.

Lamblin se leva. Proby l'imita.

—A bientôt, mon lieutenant.

Le jeune homme mit la main dans la poche ouverte du fermier.

—A bientôt!

—Ecrivez-moi un mot de lettre; j'irai vous quérir à la gare avec ma carriole.

—Entendu et merci.

Anselme sortit.

Son regard enveloppa la maison une dernière fois, le cœur anxieux. Alors, un rideau trembla; le visage espéré apparut; les deux mains jointes sur la bouche; elles s'écartèrent, jetées à lui, élargissant le baiser d'adieu.

Trois semaines plus tard, Lamblin descendait du train, et, sur ses talons, sauta un beau setter, Shot, son camarade de solitude, qui allait donner large carrière à ses qualités de veneur. Coquettement, le jeune homme était vêtu d'un costume neuf, gris de cendre, en velours côtelé, et sanglé de cuir fauve. La culotte ample, prise dans les guêtres, faisait valoir la cambrure nerveuse de la jambe. Il n'avait, en garde, nonobstant, d'omettre dans sa valise l'irrésistible uniforme.

Anselme, dès l'abord, eut une acclamation ravie:

—Vous!

Sur le quai, la massive carrure de Proby ne dissimulait qu'à demi la gracieuse silhouette d'Ursule.

—Oui! la petite est venue, et la course lui a fait du bien; jugez-en à ses couleurs.

Ursule était rose comme la fleur épanouie. Anselme n'imputa point au grand air cette florescence.

Proby continua.

—Vous êtes homme de parole. Bravo!... Ah! vous avez amené votre chien; belle bête ma foi!... Sulette, même le lieutenant à la carriole; moi je vais quérir son bagage.

Seuls, dans la cour de la station, les mains des jeunes gens se prirent.

—Enfin! soupira Anselme.

—Je vous attendais, avoua Ursule, très bas.

La malle chargée, ils s'installèrent sur l'unique banquette de la voiture, la jeune fille entre les deux hommes. Au claquement du fouet, le cheval détala à belle allure, escorté par les gambades et les jappements joyeux de Shot.

—Vous avez là un rude trotteur, déclara Lamblin.

—Un de mes élèves. Si vous aimez le cheval, vous pourrez vous en payer; j'ai la mère de ce poulain, une bête douce comme un mouton et qui file comme le vent.

Ils allaient, secoués par les cahots qui les rapprochaient encore. Habitué à ses aises, le large Proby refoulait sa fille sur Anselme, qui, le bras étendu le long du dossier pour ne pas labourer du coude les côtes de sa voisine, lui cerclait les épaules d'une pression tendre bien que

timide. Ursule ne parlait pas, trop heureuse.

Du bout de son fouet, le fermier détaillait le pays à son hôte par le menu des fermes, des bois et des labours. Il devint prolix quand la proximité de la Ratelière permit à son orgueil de dénombrer ses biens propres. Pour cela, il n'oubliait pourtant point que son invité était chasseur et le renseignait aussi sur le gibier et ses remises.

Respecté dans sa volonté de ne déloger personne, le lieutenant fut installé dans une pièce claire dont le papier frais fleurait encore la colle. Il devina une attention d'Ursule que d'autres détails confirmèrent. Dans la chambre se retrouvaient nombre d'objets qui, naguère, décoraient celle de la jeune fille. Devant le lit, s'étalait le tapis de drap polychrome; le coucou rustique chantait les heures de son gazouillis déjà entendu; l'étagère alignait les percalines chatoyantes de livres de prix rapportés du couvent; enfin le petit guéridon en jonc tressé que vendent les nomades, par une attention spéciale, supportait un service pour fumeurs.

Une émotion gonfla le cœur du soldat.

—Comme je l'aime!

Et cette exclamation contenait aussi la joie certaine d'être aimé!

Durant ces trois semaines de séparation, l'amour ensemencé avait puissamment poussé ses racines; déjà la chambre morose de garnison avait approfondi au cœur du lieutenant la détresse de son existence solitaire, sans attaches et sans tendresse. De même, à la ferme, Ursule avait gardé l'éblouissement du rêve entrevu au point d'en faire naître une réalité vivante. La pensée du jeune homme était restée, en vision persistante, sous les rideaux où il avait rêvé de l'aimée. Et

maintenant, en tous deux, l'amour ne demandait qu'à s'épanouir.

Dès le lendemain, les hommes prirent leurs fusils. Shot fit merveille. Son ardeur, souvent lassée par les journées stériles dans les banlieues dépeuplées, se stimula au travers des campagnes giboyeuses. Son maître rentra le carnier gonflé. Glorieusement il étala, sur la table de la cuisine, un levraut, trois perdrix et sept cailles.

Ursule s'extasia de son adresse, n'eût-il rapporté qu'un merle.

Anselme monta la jument, s'amusa à franchir une haie en présence de la jeune fille. Pâle du danger affronté, elle fut fière, en son cœur, de l'audace déployée par son élu.

La mère relança son homme.

—Y vois-tu clair, à présent Proby?... Ils s'aiment, ces enfants!... Vas-tu les faire se languir?

—Que le lieutenant parle alors!... Il ne m'a encore rien dit.

—Il n'ose pas... C'est timide ces jennes.

—Bah! un officier... et qui va bien sur ses trente-cinq ans!...

—N'y a pas d'officier qui tienne. L'amour coud la bouche en repos pour avoir la langue affilée.

—Que veux-tu que j'y fasse? Je vas pas lui offrir la Sulette comme si j'en étais en peine?...

—Faut l'encourager! Le premier mot lâché, il t'en dégoûtera long.

—Puis, crois-tu que l'enfant...?

—Si je crois!... Elle en sèche, la pauvre!... Faut être homme pour ne pas voir ses mines de chatte amoureuse!

—Moi, je veux bien; il me va le lieutenant, c'est un homme pas fier, le cœur sur la main.

—Vas-y donc, Proby; aide un brin et ça partira tout seul.

Depuis le matin, Lambin et maître Just battaient les chaumes; le soleil plombait.

A la corne d'un bois, le fermier s'arrêta :

—Cré nom! ça chauffe, déclara-t-il, en s'épongeant le front; une petite halte à l'ombre, hein! qu'en dites-vous?

—Volontiers, acquiesça le lieutenant.

Ils s'allongèrent au revers d'un talus herbeux sous la fronda'son apaisante d'un hêtre; là ils respirèrent, silencieux, les regards vaguant parmi le moutonnement des labours. Un bien-être berçait l'officier, l'engourdissait du calme des champs baignés d'air libre, suant la lumière. Il l'aimait, ce pays hospitalier, l'avait adopté en terre natale, en patrie de l'amour.

En sève trop forte, l'émotion épanouit ses lèvres.

—O joie de vivre!

D'une effusion spontanée, dans le besoin d'épancher son être, il tendit les mains à son hôte.

—Oui, accentua Anselme, chez vous, j'ai vécu mes meilleurs jours, j'ai cru trouver la famille.

—Hé! riposta Proby, il ne tient qu'à vous de la garder...

Lamblin dévisagea le fermier, qui bonnement souriait et qui continua.

—Pas de cachottéries! Je crois savoir ce que vous avez en tête. Allez-y de votre confiance.

Le lieutenant se redressa, frémissant.

—Vous me la donneriez?...

—Faut bien, puisqu'elle vous veut aussi.

Déjà Anselme l'étreignait, l'embrassait sur les deux joues.

—Tudieu! quelle fougue! Ce n'est plus pour mon vieux cuir, les bécotages; je les restituerai à leur adresse, à moins que vous n'en preniez l'avance.

Il se leva avec un gros rire.

—Allons, en route! Finie, la chasse,

pour ce jour; rentrons à la maison; le vin des accordailles nous attend, et la petite aussi... Hein! le voyez-vous qui file! le soleil ne lui fait plus peur... Ah! mon gaillard, vous en êtes un chasseur... Mâtin! il vous faut du fin gibier!...

Anselme rejoignit son régiment, tout chaud du baiser des fiançailles, lâché comme un poulain échappé dans le bonheur qui s'ouvrait.

Les formalités lentes qu'exigeaient alors les mariages militaires, cependant, l'éternèrent; puis, surgirent les difficultés matérielles.

Sans fortune personnelle, Lamblin avait vécu au jour le jour, libre de dettes, mais léger d'économies. La corbeille, l'installation d'un intérieur, si modestes fussent-elles, exigeaient une mise de fonds qu'il était loin de posséder.

Sa fierté lui interdisait, auprès de maître Proby, un aveu qui eut semblé quémander une aumône. Il se procura trois mille francs—plus d'une année de soldel—et la dette assumée le laissa mal à l'aise.

Vers février, enfin, le mariage fut célébré. Anselme revit, dans sa nudité triste, sous le ciel gris, le pays qu'il avait quitté luxuriant de verdure et de lumière. Mais cette ombre s'évapora dans le rayon de bonheur dont l'auréola l'aimée.

Et le soir, sa Sulette au bras, il pénétra dans la chambre qui, virginale, avait souri à l'éclosion de son amour, et qui, maintenant, le consacrait, nuptiale.

Après les premiers jours de bonheur dans l'intimité familiale, Anselme emporta celle en qui, désormais, tenait sa vie.

A l'extrémité de sa petite ville de garnison, il avait déniché une modeste maisonnette, mais prolongée d'un jardinet bordé d'un ruisseau et ouvert sur la campagne. Sa tendresse avait compris qu'un

appartement encastré dans les grandes bâtisses modernes, avec le seul horizon de la rue, serait une prison pour la libre fille des champs. Et, toute sa vie, sous l'empire de la même délicatesse, il devait lui donner un gîte à demi champêtre. Au début de leur union, cet isolement charmait encore la pudeur de leurs amours.

A peine installés, ils usèrent leurs journées, en dehors des heures de service, aux visites et présentations rituelles. Anselme se paraît de sa Sulette, dont la grâce primait, à ses yeux, toutes élégances et toutes beautés.

Entièrement à leur amour, Anselme et Ursule traversaient le monde sans le voir ni l'entendre; ils n'avaient d'yeux que pour se mirer l'un dans l'autre, d'oreilles que pour ouïr leur propre écho dans la voix aimée. Comme ils se trouvaient bien, après la corvée journalière, en tête à tête dans la petite salle à manger, grignotant du bel appétit de la jeunesse, entre deux baisers, la ratatouille de l'ordonnance!

L'échéance du premier billet souscrit approcha. Malgré son effort, Anselme ne sut pas dissimuler ses préoccupations à la divination d'Ursule; la vraie communion d'âmes est pénétrante. Alarmée des soucis secrets de son mari, elle en réclama la confiance. Lui tenta de se dérober, honteux de contaminer son bonheur par la question d'argent, mais elle sut obtenir l'aveu de par son droit à connaître un mystère qui jetait l'ombre sur leurs joies.

Il se confessa très bas.

—Eh bien, dit Ursule simplement, n'as-tu pas ma dot?

—C'est ton bien.

Elle se rebella.

—D'abord, c'est pour moi que tu t'es endetté; ensuite, rien ici n'est à l'un, tout est à nous; tu ne le sais donc pas, méchant?

Anselme la prit sur son cœur.

—Ma chérie, j'accepte; seulement il va falloir nous réduire encore pour combler la brèche, et nous n'étions pas déjà bien riches.

—Fie-toi à moi: j'ai des réformes en tête.

Il sourit pour lui plaire... Quelles réformes possibles dans la simplicité de leur vie?...

—Tu verras, appuyait-elle d'un coquet hochement du cou.

Le lendemain, au retour de la manœuvre, Lamblin trouva la maison déserte. Il pénétra dans le jardinet et découvrit Ursule, juchée sur un escabeau, occupée à tendre des cordes avec l'aide de l'ordonnance.

—Vois, Anselme, cria-t-elle joyeusement.

Légère, elle avait sauté à terre, couru à lui. Elle l'entraîna vers le ruisseau qui clôturait leur domaine.

Un large baquet débordait de linge lavé, rincé, tordu, prêt à être étalé sur les cordes.

Elle déclara, très fière:

—J'ai fait la lessive!

Anselme lui prit les mains, encore rouges:

—Pauvres menottes!

Et il les chauffa sur ses lèvres.

Elle rit d'un roucoulement amoureux de colombe.

—Bah! ça me connaît!... Allons, tu me câlineras la besogne faite. Au travail!

—Je vais t'aider.

—J'y compte bien, riposta-t-elle goguenardement.

Ils étendirent sur les cordes les linges blancs qui palpitaient aux brises; l'ordonnance taillait des chevilles, les fendait, fixait la toile dans leurs pinces.

Et le jardin, fleuri de blancheurs, moutonnait aux souffles du vent, telle une mer houleuse.

—Maintenant, à table, Monsieur mon mari; nous avons gagné notre dîner.

Devant la potée fumante qui grisait les narines de sa bonne odeur de chou, Ursule énuméra les fameuses réformes promises.

—J'ai lavé, aujourd'hui; demain je repasserai; ainsi, plus de compte de blanchisseuse; je revauderai, tricoterai mes jupons et tes chaussettes. A part mon jour de réception, où je me ferai belle, mais qui ne se renouvellera que par quinzaine, je consigne ma porte et reste chez nous: économie de temps et de toilettes. Nous venons de terminer nos visites; il est superflu de les renouveler fréquemment...

—Mais, observa Anselme, une telle vie est dans le silence frémissant de la campagne, ils écoutaient chanter leur âme.

Les promotions de juillet apportèrent à Lamblin son grade de capitaine. La joie de cet avancement s'altéra d'une grave déception. Anselme avait fait des démarches pour bénéficier d'une vacance dans son régiment; elle était octroyée à un officier mieux appuyé, et lui se trouvait envoyé dans une garnison lointaine.

Il calculait, avec angoisse, les frais de déplacement, l'éloignement qui les priverait des fréquentes bourriches d'oeufs, de beurre et de volaille dont les gratifiait la mère Proby à toute occasion. Jamais le taux journalier de son augmentation de solde ne comblerait un tel déficit!

Et les exigences de la vie allaient se multiplier. Ursule, mère et nourrice, ne suffirait plus aux besognes si vaillamment assumées. Même pourrait-elle nourrir? Il l'espérait, le désirait, considérant l'allaitement comme la mission primordiale de la mère.

Sa femme le réconfortait d'une foi qui levait en elle de son amour conjugal et de sa maternité.

Les Proby réclamèrent leur fille avant le départ. Lamblin ne pouvait que descendre à leur désir, mais cette première séparation fut un déchirement.

Le capitaine partit seul préparer le gîte; les manoeuvres d'automne prolongèrent l'exil.

Ursule s'étiolait loin de sa flamme de vie; la mort de sa mère acheva de l'éprouver et retarda encore son départ; enfin elle put partir. Elle arriva, pâle dans ses voiles de deuil, anémiée par la nostalgie de l'aimé. La joie d'Anselme se nuait de crainte; sa Sulette si vaillante lui revenait souffreteuse et semblait s'affaiblir davantage chaque jour sous l'accablant automne de la garnison provençale.

Le capitaine s'ingéniait à réconforter et à distraire la pauvre dolente, la choyait de gâteries, l'enveloppait de tout le génie que peut inspirer l'amour. Ursule la remerciait d'un pâle sourire, aussitôt éteint, puis retombait dans l'atonie. Le mari épiait, pressentait, prévenait les fantaisies de la chère... Sitôt contentées, elles s'évanouissaient. Les caresses mêmes ne savaient plus que fatiguer la malade; elle s'y déroba d'un geste las... et le malheureux Lamblin se désespérait.

Quel mal anéantissait donc ainsi cette nature d'énergie et de gaieté!... Cette interrogation se levait dans la pensée de l'homme comme une menace dont il voulait chasser l'épouvante. La mort ourdisait-elle la faillite de son bonheur?

Le soleil s'apaisa; le novembre brumeux du Nord resplendissait encore sous le ciel des méditerranées; mais les chaleurs accablantes étaient, désormais, balayées par de saines et fortifiantes brises.

Une détente soulagea la jeune femme. Anselme ressuscita à l'espérance.

Tout affaiblie que fût Ursule, Lamblin voulait compter sur la saine constitution de cette fille des champs pour surmonter l'épreuve.

Le terme était imminent. Mais, hélas ! ce fut une déception cruelle : le fils espéré ne vécut pas, et pour comble de douleur, Ursule ne survécut qu'en perdant l'espoir des maternités futures.

Longtemps fut là le deuil de leur vie ; mais leur amour s'élargit de la peine commune ; s'il ne pouvait être créateur, il leur serait du moins consolateur, et ils s'aimèrent de toute la tendresse concentrée qu'en dehors d'eux ils ne pouvaient rayonner.

Cet amour fut si plein, si fort, qu'avec le dictame du temps il suffit à illuminer leur maturité.

Aussi, quand sonna l'heure de la retraite, l'un par l'autre ils étaient toujours heureux.

Sur le passé et les espérances défuntes s'étaient entassées les étapes de garnison en garnison. Le père Proby était mort, et la liquidation de ses biens, grevée d'hypothèques, avait à peine sauvé la dot d'Ursule. Dans sa passion de la terre, le fermier achetait tout ce qui pouvait arrondir son domaine, sans s'inquiéter du gouffre creusé par la dette et les charges assumées. Dans sa piété filiale, le ménage avait pleuré le père sans accuser l'administrateur ; que leur importait la fortune ? ils étaient seuls, ils étaient simples.

De ce jour, le régiment devint leur unique famille. Le bon capitaine trouvait à dépenser auprès de ses troupiers les trésors de tendresse paternelle amassés dans son cœur. Quelques sûrs et fidèles amis égayaient le petit intérieur accueillant des Lamblin ; parmi eux, le plus intime,

ancien compagnon de captivité d'Anselme aux jours sombres de 1870, Léonard Laroche, célibataire endurci, commensal fréquent qui s'invitait de lui-même et arrivait à l'heure de la soupe, un pâtre sous le bras.

Quand le régiment leur manqua, ils perdirent aussi leur ami, encore en activité, car la garnison changeait ; toutefois, ils s'ancrèrent au logis actuel, semblable à celui qui avait souri à leurs premières tendresses. la maison, un jardin et l'horizon des campagnes.

Pour la première fois, ils savourèrent l'indépendance.

A quoi bon s'acclimater ailleurs ? Ils possédaient la considération des voisins ; le capitaine était chatouillé dans son amour-propre par le coup de chapeau dont chacun, depuis l'abbé Brivot, curé de la paroisse, jusqu'au docteur Servin, le libre-penseur, honorait sa boutonnière fleurie du ruban rouge. Lamblin poussait-il la porte vitrée à sonnailler du bureau de tabac, aussitôt Degras, le receveur, qui cumulait avec ses fonctions celles de limonadier, abandonnait, pour le servir, les clients campés devant le comptoir, et nul ne s'insurgeait de la préséance accordée au légionnaire. De même, les fournisseurs du quartier laissaient se morfondre les servantes pour s'empresser au-devant de Mme Lamblin, quand elle venait aux provisions de leurs boutiques.

Le coût de la vie était modique, proportionné aux ressources du ménage ; retrouveraient-ils ailleurs pareil équilibre ?

Enfin, le logis des vieux répondait à leur rêve. Egayé sur sa façade par la vie de la rue, il se prolongeait, derrière un jardin agrandi par le moutonnement des vignes dont le séparait un simple treillage.

Leur jardin !... Les soirs d'été, Ansel-

me, chaussé de sabots, en bras de chemise, un vieux képi sur la tête et les jambes dans ses culottes d'ordonnance, promenait, avec scrupule, l'ondée de ses arrosoirs, du massif de rosiers—sa prédilection—aux planches de pois et de salades qui préoccupaient plus utilitairement la ménagère.

Il ne parvenait pas à user sa vieille défroque, de retraité. Un soir même qu'il avait arraché d'une manche les galons élimés qu'acrochaient au passage les épines de roses, il eut, le lendemain, la stupéfaction de voir son veston d'intérieur resplendir d'un triple liseré d'or tout battant neuf. Alors il se souvint que son geste de la veille avait altéré la physionomie d'Ursule; sa digne et tendre femme, au-delà du service actif, restait femme d'officier, gardait le culte de l'uniforme; elle avait admiré son grand homme sous ses insignes de chef, et, même dans l'annihilation de la retraite, elle ne consentait pas à le voir dépouillé de cette auréole. C'est ainsi que, dans le fond de son armoire, près du coffret où dormaient ses modestes bijoux, trônait, dans la boîte cabossée de carton vert, mais soigneusement emmaillottée de papier de soie, la dernière paire d'épaulettes.

Il arrosait donc en conscience, le vieux soldat, encore paré de ses insignes, et quand le soleil avait bu à sa soif, que les plantes flétries par la journée brûlante redressaient leurs feuilles pailletées de gouttelettes, le capitaine, content de soi, séchait son front d'un revers de sa manche, cherchait dans sa poche la récompense bien gagnée. De la paume, il caressait sa pipe, secouait sur l'ongle le culot du matin, bourrait le fourneau d'une pincée de tabac frais, et d'un geste de troupiier, sur le drap tendu de la culotte, il enflammait l'allumette. Alors il savourait

de lentes bouffées, assis au côté de son Ursule, sur le banc de bois où tricotait la bonne dame. Sans parler, les narines élargies à la fumée, aux saines senteurs de la terre mouillée, il contemplait le soleil décroître, d'apparaître dans l'incendie des vignes.

La nuit fluait: peu à peu les étoiles aiguisaient leur sourire... Une risée passait et son frisson agitait les barbes du bonnet conjugal. Lamblin aussitôt était debout; près de la santé de sa compagne le vétérán montait la garde. Ursule obéissait à ce muet appel, prenait le bras de son mari pour regagner la maison.

L'hiver, dans la pièce intimement éclairée par la petite lampe à l'abat-jour de carton vert, les vieux, tassés aux encoignures de la cheminée, grillaient leurs jambes raides et leurs mains gourdes aux braises. Leur rêverie palpait au vol des flammes; ils échangeaient de bons regards en qui s'évoquait leur passé; ils se chérissaient en sûrs aimants qui savent leur avenir, qui l'ont fixé dans la perpétuation de leur présent.

Pour vaincre la somnolence qui finissait par alourdir leurs paupières, Anselme se levait, tirait vers le placard; là, hissé, non sans précaution, sur un escabeau, il dénichait le carafon de cassés et deux petits verres, les installait triomphalement sur un guéridon et du tiroir fouillé exhibait un jeu de cartes. Alors il tapait gaîment dans ses mains; Ursule sursautait, arrachée à son assoupissement, et son regard s'éveillait, intéressé.

Les chaises rapprochées de la table, installés vis-à-vis les deux époux, savouraient les délices d'un bézigue.

Chaque annonce de points était prétexte à bavardage; ils posaient les cartes sur le tapis, soulevaient leur petit verre, humaient la liqueur, la sirotaient de suçées

gourmandes. Et leurs impressions prenaient essor, s'échangeaient, toujours identiques.

— Quel arôme!

— Un nectar!

— Ça réchauffe.

— Ça ravigotte.

— Vaut-il celui de l'an dernier, Anselme?

— Tu le réussis toujours à merveille, ma bonne, mais celui-ci me paraît un tantinet plus fin.

— Gourmand!

Il souriait, relevait alors ses cartes sur un claquement de langue et déclarait:

— A toi de jouer.

Et la partie reprenait son cours jusqu'à interruption nouvelle.

Aux jours de fête, ou lorsque les faveurs du jeu lui octroyaient les plaisirs du gain, Mme Lamblin versait une rasade de consolation au vaincu. Lui remerciait son amie d'un sourire en qui l'affection se nuancait de malice. Souventes fois, quand la gourmandise lui émoustillait le palais, Anselme s'ingéniait à perdre.

Deux coups égrenés au cartel sonnaient le couvre-feu de leur débauche. Les cartes soigneusement empaquetées dans un vieux journal, la bouteille rebouchée à fond, réintégraient tiroir et buffet. Le mari, le bras offert à sa femme que taquinait la goutte, prenait de sa main libre le bougeoir, et le ménage regagnait la chambre et le lit conjugal, par l'escalier de bois, dont, sous la pesée des vieux, geignaient les marches.

Puis ils s'endormaient, rassurés contre la vie, contre la mort. La constance de leur tendresse, l'égalité de la foi en eux-mêmes garantissant l'une de toute atteinte; puis, ayant vécu sans ambition et sans remords, ils attendaient l'autre sans

crainte... Le jour où partirait le premier, le second était sûr de ne pas le faire longtemps attendre...

Et ils se serraient la main quand ils entraient dans un cimetière.

Le dimanche à la sortie de la grand'messe, ils allaient visiter la concession qu'ils avaient acquise afin de reposer à jamais, ainsi qu'ils avaient vécu, côte à côte. La pensée de la mort bannissait de leur esprit l'idée de séparation et n'évoquait pour eux que l'aurore de leur union perpétuée et définitive.

II

L'ALERTE

Le menton crémeux de mousse, le capitaine se disposait à faire sa barbe devant le petit miroir de campagne suspendu par un clou au chambranle de la fenêtre. C'était une vieille habitude de soldat, tyrannique comme une consigne. Au saut du lit, hiver comme été, Lamblin se rasait de près et n'épargnait que la moustache réglementaire et la martiale barbiche, chère aux anciens "vitriers".

Taquiné par le jeu d'un rayon de soleil qui s'obstinait à lui refléter dans les yeux l'oscillation de la glace, Anselme posa son rasoir déjà affilé, ouvrit le croisée pour opposer la persienne aux incursions intempestives de la lumière... Mais il demeura penché sur la balustrade, sans souci, dans la stupéfaction inquiète, d'exhiber aux passants ses joues savonneuses.

Ursule revenait du marché et ses jambes goutteuses semblaient avoir recouvré la prestesse du temps de ses fiançailles, quand, dans le verger du père Proby, elle sautait pour atteindre les hautes branches. Ainsi la voyait Anselme, qui rapportait volontiers ses visions présentes au

souvenir de ses jeunes amours. La bonne dame se hâta le sang aux joues, la coiffe de travers, la coque des brides, habituellement nouée avec tant de soin sous le menton, en rupture de toute coquetterie. Son bras brandissait la canne sur laquelle d'ordinaire elle pesait pour soulager sa marche.

Prestement, le capitaine dégringola l'escalier et déboucha sur le seuil, juste à point pour recevoir sur la poitrine sa femme dont les lèvres haletaient dans un chaos d'inintelligibles paroles.

—Voyons! Voyons!... du calme, Ursule; reprends haleine, commença Lamblin.

Puis, illogique, anxieux d'être renseigné, il interrogea :

—Que t'est-il donc arrivé?

Toutefois Anselme avait installé sa compagne dans un fauteuil; il courut à la cuisine, rapporta un verre d'eau d'une main, l'autre occupée à tourner la cuillère pour hâter la fonte du sucre. Il retourna au buffet, additionna le mélange d'eau de mélisse.

—Bois! dit-il.

Il inclinait le verre au-devant de la bouche, soutenait la nuque d'une main précautionneuse et caressante.

Mais Ursule recouvra le souffle, écarta le gobelet d'un geste, bondit sur ses pieds et déclara :

—Le propriétaire est mort!...

Lamblin pénétra l'imminence du péril dont cet événement les menaçait; il pâlit un peu, balbutia, les bras levés et soudain abattus dans un grand geste d'abandon; aussitôt il réagit: la nécessité d'un réconfort pour l'âme bouleversée de sa femme prima sa propre angoisse. Il se ressaisit, hasarda, feignant la confiance :

—Bah!... Pourquoi ses héritiers nous expulseraient-ils?... Nous sommes des lo-

cataires de choix, pas exigeants, tranquilles, de toute garantie...

Ursule gémit.

—Locataires!... Ah! mon Dieu!... Si nous étions ici chez nous!

Le désir contenu dans cette plainte surgit en eux comme une révélation; il se manifesta en obsession lentement pénétrée dans leur âme, presque à leur insu, et qui subitement dominait leur vie avec la tyrannie d'une passion... Etre chez eux!... Etre propriétaires de cette maison qu'une longue habitude avait incarné à leur existence, avait fini par leur faire considérer comme leur bien...

Et peut-être faudrait-il la quitter!

Cinq ans de garnison, cinq nouvelles années bientôt depuis la retraite avaient tenu leurs actes et leurs pensées entre ses murs, dans l'enceinte du jardin, avec leur rêve ouvert sur l'horizon des vignes... Et tout cela pourrait ne plus être qu'un inconsolable regret?...

Lamblin banda son énergie, regarda face au danger. Il s'espéra fort; alors il prit les mains tremblantes de sa femme, les raffermir dans une étreinte qui voulait communiquer sa solidité.

—Ne t'affecte pas, m'amie, prononça-t-il. Attendons de connaître les intentions des héritiers et les droits exacts que nous confère notre bail. Pourquoi nous mettre martel en tête avant de savoir? Je me renseignerai, j'agirai, j'obtiendrai bien de rester ici.

Ursule branla le front.

—Non! geignit-elle, vivre dans l'attente, dans le doute, plusieurs mois peut-être... Vois-tu, Anselme, je le sens, je n'y résisterais pas!

—Tais-toi, supplia Lamblin, tu me tues.

Elle vit des larmes dans les yeux de

son mari, en eut remords et pitié et lui ouvrit les bras.

Front contre front, ils sanglotèrent.

Soudain le capitaine brisa l'étreinte amolissante, se redressa, éclairé d'une espérance.

—Ursule, écoute-moi : combien penses-tu que vaille la maison ?

Elle le regarda, sans idée nette.

Anselme la souleva de son fauteuil.

—Viens avec moi, viens ; nous allons faire notre caisse.

Ce fut une révélation.

Ursule joignit les mains.

—Nous pourrions l'acheter ?

—Peut-être !

Ils montèrent dans leur chambre. Les doigts du capitaine frémissaient si fort que la clef hésitait au trou de la serrure du secrétaire du père Proby, relique pieusement rachetée à la vente et qui leur rappelait les luttes pour la terre qui avaient dévoré le vieux fermier. Ah ! il il en avait tenu de l'argent dans son ventre, le pauvre coffre, aujourd'hui humble gîte des épaves du ménage !

Enfin, le pêne claqua, la tablette s'abat^t ; il fallut encore ouvrir un tiroir cadénassé.

—Mes lunettes ! réclama Anselme.

Ursule fourrageait à travers la pièce.

—Où les as-tu fourrées ! C'est toujours la même histoire... Oh ! ces hommes ! jamais d'ordre... Tiens, les voilà entre les pages d'un livre... Est-ce leur place, je te demande ?

—Passe-les-moi et ne bougonne plus, ma femme, le principal est qu'elles soient retrouvées, concilia le vétéran.

Il prit son mouchoir, essuya les verres des lunettes, les cala sur son nez en s'asseyant devant le bureau.

Debout, accoudée à l'épaule de son mari, Mme Lamblin épiait.

Du tiroir ouvert, un portefeuille fut extrait et s'étala sur la tablette. Le capitaine dénoua le lacet de cuir ; des papiers débordèrent.

Anselme les déplaçait et les énumérait une à une.

—D'abord, nos deux livrets de caisse d'épargne, au maximum de dépôt ; donc : trois mille francs.

Ursule répéta en écho :

—Trois mille !

Le capitaine humectant son pouce, feuilleta une liasse de papiers bariolés.

—Maintenant, nos rentes sur l'Etat, au porteur. Un, deux... dix... seize... titres de trois pour cent donnent au taux actuel... Quelle est la cote d'hier à la Bourse?... M'amie, passe-moi le journal.

—Il est resté dans la salle à manger : ne bouge pas, je te l'apporte !

Mme Lamblin s'engouffra dans l'escalier. Anselme l'entendit fureter, puis crier d'en haut, avant de remonter :

—Quatre-vingt-dix-neuf francs soixante-dix centimes !

Le crayon à la main, Lamblin chiffrait avec sa dextérité d'ancien comptable

—Quinze cent quatre-vingt-quinze francs vingt centimes !

Cette somme inscrite sous la valeur des livrets, il continua l'inventaire.

Ce furent quelques obligations de chemin de fer, un bon à lot de Panama qu'ils réservaient pour l'aléa du tirage, et d'autres titres à espérance : Crédit foncier, Ville de Paris... Leur valeur additionnée aux sommes précédentes, l'avoir des Lamblin monta à douze mille cent francs, épaves de la dot. Pour la première fois peut-être regrettèrent-ils la fortune évanouie du père Proby.

Cependant les doigts du capitaine s'attardaient au fond du tiroir.

Une cassette de fer sonna lourdement sur la tablette.

—La tirelire!

Anselme la soupesa, anxieux, puis déclara :

—Ma bonne, depuis longtemps la clef en est perdue ; l faut forcer la serrure.

Un ciseau à froid fut introduit dans la fente, sous quelques pesées le coffret céda.

Pêle-mêle ruisselèrent les pièces d'or, les écus, la monnaie blanche. Ensemble, les deux vieillards les comptaient, les étageaient par piles.

La première, Ursule annonça :

—Cinq cent treize francs.

—S'x cent soixante-sept, déclara Anselme à son tour. Dons nous possédons, avec le semestre de ma croix qui échoit ces jours-ci, treize mille quatre cent vingt francs :

—Et ma bourse, s'exclama Ursule, j'ai plus de cent francs.

Le capitaine sourit.

—Oui, ma bonne, mais nous ne vivrons pas de l'air du temps ; garde ton boursicot.

—Aurons-nous assez ?

—Je l'espère.

Ils rayonnaient... Une étreinte les réunissait en un baiser de jeunesse.

Soudain, obsédée par ce besoin de se créer d'imaginaires tourments qui hante les femmes, Mme Lamblin objecta.

—Et si la maison ne se vend pas ?

—Que veux-tu ? Nous resterons locataires.

—Avec l'argent en poche pour l'acheter ? Ce serait fort, par exemple ! Puis, si celui qui héritera veut l'habiter ?

—C'est peu probable, observa Lamblin ; qu'est-ce qui attirerait un étranger dans le faubourg ? En tout cas, si pareille fantaisie le prenait, on tâcherait de l'en

dissuader, quitte à grossir un peu la location.

—S'il ne veut rien entendre ?

Anselme eut un geste d'humeur.

—Ne gâte donc pas ta joie à plaiser, m'amie ; tu me peines. Aie confiance ; nous nous sommes aidés, comme le veut le proverbe, le ciel ne nous manquera pas... Là-dessus, à ton fourneau ; moi, je vais terminer ma barbe. Voici sonner l' "Angelus" de midi, et l'émotion m'a creusé l'estomac. Allons, fricote une omelette avec une tranche de jambon. Au-dessert, nous arroserons l'inventaire avec un doigt de ton fameux cassis.

—Gourmand !

—Hé ! hé ! on peut bien se payer une gâterie quand on est capitaliste et en passe de devenir propriétaire.

Ursule leva les mains dans un élan de prière.

—Dieu t'entende !

L'heure de l'action sonna.

Campé devant l'armoire à glace, seul luxe auquel avait jadis sacrifié Ursule, Lamblin bombait son torse maigre ; le ruban renouvelé à la boutonnière de sa redingote flambait d'un éclat de victoire.

—Hein ! opina-t-il, glorieux, suis-je ficelé ?

Il s'était tourné vers sa femme, prenait de ses mains son chapeau et sa canne. Il paya l'admiration d'Ursule par un baiser sur chacune des joues rondes et fraîches de sa grassouillette vieille, alluma un cigare, puis, en parfait militaire, du pied gauche, partit pour la ville.

Sur le pavé, ses talons donnaient, martelés d'une détente du jarret en qui s'accusait le vieux fantassin. La crânerie de son allure, la fierté de sa toilette des grands jours, ne laissaient pas le capitaine d'être intimement troublé. Les démarches entreprises le préoccupaient.

D'abord, il allait toucher barre chez M. Esmelin, le notaire, chargé de liquider la succession de M. Roisnard, son feu propriétaire. Lui, le soldat qui avait vécu sa vie de noble servitude dans l'abnégation, étranger à toute intrigue, ignorant des roueries de procédure, se sentait peu préparé au rôle diplomatique que réclamaient la réussite de ses désirs. Aurait-il la dextérité voulue pour tâter le terrain sans livrer soupçon de ses secrètes convoitises, car le mystère lui apparaissait nécessaire au succès; autrement ne lui tiendrait-on pas la dragée haute, et ses ressources ne seraient-elles opint alors insuffisantes?... Mais l'art de dissimuler était pour lui un terrain inconnu, semé de fausse-trapes et d'embûches, et par suite effrayant pour sa naïve droiture...

Ah! s'il se fût agi, malgré ses cinq années d'inaction dans la retraite, de manoeuvrer un bataillon devant le général inspecteur, il eût retrouvé foi en sa vieille expérience et se serait senti plus d'aplomb en selle.

Il ruminait donc ses travaux d'approche...

Cela lui parut d'abord confus et inextricable, comme ces profils de Vauban et de Cormontaigne qui hérissaient les traités de fortifications, à l'étude desquels, jeune officier, il avait usé ses veilles.

Peu à peu, cependant, à force d'énumérer ses combinaisons, celles-ci s'éclaircèrent; il s'y complut, finit même par s'estimer malin... Il viendrait à bout de ce robin, lui, l'homme d'action, tout baderne qu'on le jugeât!... Sa simplicité même, sa loyauté rude de soldat, donneraient l'assaut, passeraient à travers les toiles d'araignée de la procédure, bonnes pour prendre les mouches, mais qu'emporte un franc essor d'oiseau libre.

Sa redingote croisée l'étouffait; pourtant, il n'osait la déboutonner; sur le coeur elle se gondolait d'une protubérance. Lamblin serra d'un coude protecteur la liasse des titres, ces papiers qu'il espérait bien troquer contre la possession de la maison et du jardin... Son jardin!... Sa maison!...

Au hasard des rencontres, le retraité échangeait un salut, sans s'arrêter, au rebours de ses habitudes. D'ordinaire, il n'aimait à s'attarder en des parloles, au bord du trottoir, comme jadis avec les camarades, dans la cour du quartier, en attendant l'issue du rapport. Mais ce jour-là, une responsabilité grave l'absorbait; de son habileté dépendait le bonheur d'Ursule et le sien; il réservait ses phrases, craignait des distractions qui eussent pu les mettre en déroute. La nuit précédente, en un rêve, il avait déjà répété l'entrevue avec le tabellion; puis, éveillé, il était demeuré abasourdi de sa virtuelle éloquence.

Au détour de la rue du Grenier-à-Sel, les panneaux, de leur reflet, éblouirent ses yeux surpris, il ne se croyait pas si rapproché du champ de bataille.

Les orbes cuivrés pétaradaient devant lui comme la première produite par les coups de feu d'une inattendue embuscade.

Lamblin raccourcit le pas, remâcha la trame de ses phrases; puis il s'embusqua dans une allée. Là, il épousseta de son mouchoir la poussière qui délustrait ses bottes, enfila ses gants; alors, paré pour l'abordage, il marcha droit à l'étude et déboucha dans la salle d'attente.

Derrière lui, la porte à contre-poids retomba, silencieuse.

Une fraîcheur baignait la pièce assombrie par ses persiennes closes. Trois chères grossoyaient sur des pupitres où,

çà et là, un rayon filtré versait des gouttes d'or.

L'entrée du capitaine fut un prétexte de répit dans la fastidieuse besogne ; sous les regards effrontés qui l'analyaient, le vieux légionnaire poitrina.

Un silence se fit d'où surgit l'interrogation directe du capitaine à l'aîné des scribes.

—Maître Esmelin est-il visible, monsieur ?

Sans se lever, le clerc riposta, d'un ton bref et décourageant :

—Le patron est occupé.

Lamblin s'insurgea, s'avança, agressif.

—Je vous parle debout et le chapeau à la main, monsieur !

Déconcerté par l'apostrophe, le rond-de-cuir consentit à se lever, mais repartit sans urbanité :

—Maître Esmelin est en affaire. Je le supplée. Quelle cause vous amène ?

—S'il ne peut me recevoir, persifla Lamblin, il se passera également de percevoir par mes mains le montant d'une créance due à la succession Roisnard que je lui apporte de mon gré... Serviteur, messieurs !

Au mot de créance, le clerc s'inquiéta.

—Pardon ! Je suis fondé de pouvoirs ; je puis régler avec vous et vous donner quittance. Quelle est votre dette ?

—J'entends avoir affaire avec votre patron en personne, insista le retraité, qui ajouta, ironique : je suis accoutumé à n'entrer en rapport qu'avec les gens bien élevés.

Anselme avait gagné la porte et tournait déjà le bec de canne. Le clerc se précipita pour l'arrêter.

—Je vous en prie, monsieur, dit-il subitement obséquieux, Maître Esmelin serait, sans doute, désolé de manquer votre visite. Je ne réclame de vous qu'un peu

de patience ; je vais prévenir le patron. Il vous recevra dès qu'il lui sera loisible. Auriez-vous la bonté de me confier votre nom ?

Le vieux sourit ; ce sourire trahissait à la fois un mépris pour la platitude du sire et la petite vanité d'avoir rivé son clou à ce clampin.

—Voici, dit-il.

Et il tendit sa carte.

Le clerc la déchiffra d'un regard rapide.

—Monsieur le capitaine Anselme Lamblin... Excusez-moi, capitaine ; je vais insister pour que Maître Esmelin vous reçoive sans délai.

Il s'esquiva.

Le retraité haussa les épaules ; trop de platitude après trop d'insolence ; ces façons-là n'amadouaient pas un vieux troupié comme lui.

Courbés sur leurs pupitres, les autres clercs riaient sous cape de l'algarade et jouissaient de la déconfiture de leur premier, un mauvais bougre, servile et faux, qu'ils détestaient.

Lamblin arpenta la salle, examinait par désœuvrement les affiches épinglées ; toutes annonçant des ventes ; les mots : maison, jardin, lui captivaient les yeux ; puis les termes : vignes, près, bois, terres arables, le reportèrent au souvenir de son beau-père, le pauvre homme qu'avait mangé l'amour de la terre ; il se compara à lui dans son désir actuel, le comprit et le plaignit.

Le notaire parut et salua Lamblin.

—Veuillez vous donner la peine d'entrer dans mon cabinet, monsieur le capitaine ; désolé de vous avoir fait attendre ; je suis débordé.

Anselme s'inclina, satisfait de sa revanche, le coeur déjà adouci par sa pitié envers la mémoire du père d'Ursule.

Sur un geste d'Esmelin, il s'installa dans un fauteuil, accepta la cigarette que le notaire nouveau jeu lui offrait.

—Un bon prétexte pour avoir le loisir de chercher ses mots, calcula Lamblin ; pendant que l'on tire une bouffée, l'expression se trouve et la fumée dissimule à propos ce que parfois l'oeil serait exposé à trahir.

Me Esmelin, prévenu par le clerc, s'enquerrait du but de la visite.

Anselme expliqua :

—Monsieur, je suis locataire de la maisonnette du faubourg dont M. Roisnard était propriétaire. L'échéance du loyer est proche : en quelles mains devrai-je verser les fonds ?

—Mais, incontestablement, dans les miennes, capitaine ; je suis le liquidateur de la succession. A ce sujet, je vous annonce que le défunt, mort intestat, n'ayant laissé que des collatéraux étrangers à cette ville, la demeure que vous occupez ne convient à aucun d'eux et va passer au feu des enchères. Voici, toutes fraîches, les affiches de la licitation, qui aura lieu dans trois semaines, accentuant-il en montrant une pile de placards roses... Je suis d'autant plus charmé de votre visite, que j'ai à m'enquérir des conditions de votre bail.

—Je vous l'ai apporté ; il a été renouvelé pour trois ans voilà bientôt six mois.

—Sans clauses de résiliation ?

—Sans aucune clause.

—Mais peut-être consentiriez-vous à le rompre à l'amiable, moyennant une indemnité raisonnable ?

—Non, monsieur ; le logis me plaît, j'y ai mes habitudes, je le garde.

—Cependant !... Voyons ! Il vous faudra toujours le quitter, aujourd'hui ou dans deux ans, et, si vous attendez cette

date, vous perdrez le bénéfice de l'indemnité. Croyez-moi, capitaine, votre intérêt gagne à cette résiliation, tout comme celui de mes mandants. Franchement, votre bail est une entrave aux bonnes conditions de vente ; il porte préjudice à la succession ; un immeuble dont la jouissance immédiate est aliénée tente moins les acheteurs. Vous voulez le conserver, c'est votre droit indéniable, mais il va à l'encontre de vos intérêts et de ceux des héritiers.

—Je me tiens à mon droit sans souci de toute spéculation.

—Aussi est-ce à votre générosité que je m'adresse. Voyez le tort que vous causez à la succession. Il va falloir baisser la mise à prix pour compenser la servitude de votre bail, autrement les acquéreurs ne seront pas affriandés.

—Et cette mise à prix ?

—De dix mille, je devrai la réduire à huit... Mais, s'interrompit Esmelin mis en éveil par la demande de son interlocuteur, puisque vous tenez tant à ce domicile, capitaine, pourquoi n'en seriez-vous pas l'acquéreur ?

Lamblin tira de lourdes bouffées de sa cigarette ; l'oeil aigu du notaire lui semblait pénétrer son désir, il eut un geste d'impuissance.

—Monsieur, les anciens soldats sont rarement en état de passer propriétaires, b'en que souvent l'envie ne leur en fasse pas défaut, mais l'Etat nous donne de quoi vivre et non thésauriser.

Maître Esmelin s'inclina.

—Hé bien ! tâchons de trouver un terrain d'entente. Vous venez de m'avouer que vous n'êtes pas fortuné, je vous offre une aubaine. Renoncez à votre bail, mais nous vous allouons les deux années et demie de loyer à courir, soit douze cent cinquante francs.

Le retraité était debout.

— Monsieur, si vous me connaissiez, vous sauriez que le capitaine Lamblin n'a qu'une parole, qu'il est de sang breton et qu'une offre d'argent ne peut que l'enraciner dans son entêtement..., car je suis entêté et m'en honore... Dans huit jours, je déposerai entre vos mains les deux cent cinquante francs de mon terme. Veuillez pour cette date tenir prête la quittance du 1er janvier au 1er juillet... J'ai bien l'honneur de vous saluer!

Le notaire reconnut la vanité de toute insistance. Un instant, il avait cru flairer l'acquéreur; l'aveu de pénurie du bonhomme, si nettement énoncé, chassa cette intuition première. Il reconduisit son visiteur jusqu'à la porte, avec cette considération qu'engendre le dépit de l'homme d'affaires dont la souplesse se heurte à une volonté.

Lamblin sortit raide; sitôt le coude de la rue franchi il se frotta les mains.

— En voilà une chance! monologuait-il. Mon bail déprécie la propriété; dès lors mon magot suffira à solder l'achat et les frais. J'ai cinq mille francs de marge entre la mise à prix et mon avoir... Allons maintenant monnayer mes papiers en sourdine. Il faut des munitions pour la bataille des enchères.

Durant la période fiévreuse qui précéda l'adjudication, les gens de loi étaient venus; une double affiche d'un rose maladif de plaque flanquait la porte et indiquait la date des enchères. A chacune de ces sorties, Mme Lamblin, à l'aspect de ces placards, pérégrinait par toutes les étapes du découragement à l'espérance. Elle stationnait longuement, la bonne dame, épelait le style de procédure à s'en obséder éternellement la mémoire, depuis le nom du notaire ordonnateur de la vente jusqu'à la signature légale du typographe-

imprimeur. En litanies se déroulaient l'énumération de l'immeuble, de sa teneur, du jardin, des dépendances; puis le chiffre de la mise à prix, toutes choses qu'Ursule couvait d'un regard de convoitise.

Par les journées ensoleillées, les affiches s'épanouissaient en larges roses attirantes et prometteuses; par le temps gris, elles se renfrognèrent, stagnaient sur le mur en plaques lie de vin qui déshonoraient la maison naguère pimpante dans sa blancheur encadrée de glycines et de clématites.

— On a l'air de gens en faillite! ronchonnait alors la pauvre dame.

Elle rentrait maussade, fermait la porte pour s'isoler de la vision fâcheuse et se réfugiait dans l'intimité fraîche des pièces closes; parfois elle fuyait plus loin le voisinage morose des affiches devinées au travers des murs, gagnait le fond ombreux du jardin.

Apaisée d'abord par les tonalités gaies des plantes et des fleurs, elle s'amollissait aux parfums qu'exhalaien les tilleuls par bouffées tièdes. Anselme, qui devinait déssemparée l'âme de sa compagne, la rejoignait; ils se prenaient la main et restaient silencieux, mais leurs yeux se gonflaient en se reposant sur les mêmes choses. Verraient-ils grandir ce pawlonia planté par eux et dont commençait à s'élargir sur leurs fronts l'ombre grasse des larges feuilles?...

Et les rosiers, si amoureusement greffés par Anselme, donneraient-ils leur roses à d'autres mains qu'à celles d'Ursule? Était-ce la dernière fois qu'ils en auraient paré les draps tendus le long de la façade et jonché le chemin sur le passage de la procession, lors de la récente Fête-Dieu?... Ah! ce jour-là, Ursule avait été heureuse; les affreux placards de la vente disparaissaient sous la toile claire, gonflée

de brise, blasonnée de fleurs... Mais le lendemain, ils avaient reparu, sinistres, sous un ciel d'orage... Était-ce un pressentiment ?

Elle interrogeait alors son compagnon d'un regard en détresse ; lui s'efforçait de la reconforter par une mine confiante, comme assurée du succès final.

Parfois un carillon douloureux de sonnette avivait leurs secrètes angoisses ; des visiteurs, incités par l'affiche, violaient l'intimité de leur demeure ; installaient la menace de leur présence future dans leur chambre sous leur tonnelle...

Même après leur départ, quand la porte s'était bouclée sur les intrus, les traces des semelles poussiéreuses demeuraient, en stigmates brutaux, comme une prise de possession anticipée, transparaissaient dans le souvenir des hôtes inquiets, même après leur effacement sous le torchon et la brosse... La maison était en vente ; ces gens-là étaient dans leur droit ; et les vieux ne pouvaient même pas défendre l'intimité de leur foyer.

Ursule ne décolerait pas. Elle arrivait à médire de sa chère maison quand la questionnaient les visiteurs ; elle la calomniait dans son affection jalouse, ne voulant pas qu'elle pût plaire à d'autres qu'à elle.

Anselme croyait devoir à sa dignité d'homme, à son caractère de soldat, une sérénité de surface. Mais les tribulations quotidiennes attisaient en lui les mêmes colères.

Il était allé ouvrir en grommelant à un coup de sonnette qui lui présageait une nouvelle visite domiciliaire, mais, la porte élargie, il eut une exclamation joyeuse.

—Laroche !

—Moi-même, mon vieux Lamblin.

—Quel bon vent t'amène ?

Le visiteur hocha maussadement la tête.

—Comme à toi, mon vieux, on m'a fendu l'oreille. Je pars en retraite. Tu étais près de ma route ; j'ai fait un crochet pour te serrer la main.

—Mon vieux Laroche !

—Mon bon Lamblin !

—Et comme ça, ils t'ont renvoyé comme tu allais passer commandant ?

—Ils m'ont même nommé.

—Tu es commandant ! s'exclama Anselme, ébloui.

—Et le même jour mis au rancart, acheva amèrement Laroche.

—Allons, allons, concilia le capitaine, tu y gagnes toujours une bonne retraite, et surtout le rang d'officier supérieur... Entre, mon commandant, je vais t'annoncer à Ursule.

—Elle va toujours bien, la digne Madame Lamblin ?

—Toujours, quoique en ce moment elle se mine. Je t'expliquerai cela en déjeunant.

Ursule entraît renfrognée ; elle se dérida à la vue du vieux camarade de régiment. Les premières effusions passées, elle installa les deux hommes sous la tonnelle, face à une bouteille de vin blanc, et courut à ses casseroles préparer un repas digne de l'hôte.

Le commandant Léonard Laroche s'épancha en confidences auprès de son vieux compagnon d'armes ; les souvenirs communs ne leur manquaient pas depuis leur captivité à Breslau. Réunis ensuite dans le même régiment quand ils passèrent capitaine, leurs sympathies s'étaient rapprochées, ils s'estimaient et ils s'aimèrent.

Laroche devint prolix quand il exposa sa récente déconvenue.

Il était au café, à l'heure verte, l'"Officiel" arrivait, lourd des promotions de la fête nationale ; Léonard s'emparait du

journal, lisait le bienheureux décret qui, après seize patientes années d'attente dans le grade de capitaine, le nommait enfin chef de bataillon. Mais au-dessous de la liste fêtée, un paragraphe tuait sa joie. Il était admis d'office à la retraite.

Sans doute on le jugeait usé, incapable d'exercer le commandement actif d'un bataillon. Par égard pour ses longs services, il recevait un grade honorifique et la retraite qui y était attachée, mais jamais il ne marcherait à la tête de ses quatre compagnies, et surtout il lui fallait quitter l'armée!

Léonard froissa le journal d'un geste douloureux et passa sur sa face ses mains fiévreuses; elles abritèrent ses yeux, qui s'enflaient de larmes.

Déjà l'"Officiel" avait circulé; la nouvelle courait dans des chuchotements; de chaque banquette du café, des officiers se levaient, félicitaient l'officier de son nouveau grade; sur ce sujet, ils étaient prolixes. Un mot banal de condoléance effleurait seul son départ, et le vieux, tout ramolli qu'on le jugeât, pénétrait, sous les compliments, à la fois un dédain et une envie. "Il avait de la chance; le ministre aurait pu lui fendre une oreille un jour plus tôt, et, dame! il serait parti capitaine; tandis qu'on lui octroyait à la fois le grade et la retraite supérieurs, sans l'astreindre aux deux ans d'exercice exigés des camarades".

Pour tous, il était donc un veinard, et lui, cependant, était si triste!...

Une amertume envenimait sa douleur. Il devinait le reproche tacite recélé dans les compliments sans franchise; il n'était plus bon à rien; vieille baderne dont le départ aurait dû, depuis longtemps, faire place à d'autres plus jeunes, plus ambitieux, énervés par l'interminable attente dans les bas grades. Les impatients récla-

maient la fameuse réforme promise,—jamais tenue,—le rajeunissement des cadres.

L'abnégation perpétuelle de son existence de soldat avait assoupli Laroche à toute désillusion et tuait dans sa bouche la révolte, mais son cœur saignait de la blessure. Il subit donc les félicitations banales, ne s'insurgea pas contre les appétits qu'aiguïsait son départ, même, dans sa soumission aux usages, il se crut obligé, à la pension, d'offrir le vin fin aux camarades.

Ces sensations, d'ailleurs, étaient confuses dans sa vieille tête trop troublée pour les analyser; il s'en dégageait seulement un malaise, et tel un errant dans la nuit, Laroche se sentit isolé dans son deuil.

Les jours suivants, il égrena ses visites d'adieu.

Bonhomme, il agréa les futiles condoléances, fut reconnaissant là où il crut distinguer, — non un regret, — il n'était pas si exigeant,—mais une sympathie ou simplement une affabilité.

À la caserne seulement, son cœur de soldat battit. Ses hommes prévenus l'attendaient, groupés, dans le réfectoire. Il balbutia quelques mots, attendri par la tristesse sincère qu'exprimaient les visages. Il les aimait ses troupiers et se savait aimé d'eux.

Dans le bureau de la compagnie, bouleversé par les effusions dont ses braves enfants l'avaient gratifié, Laroche s'assit lourdement le front dans les paumes, les coudes à la table sur laquelle il avait tant de fois examiné la comptabilité et signé les pièces.

Debout devant lui se tenait le sergent-major. Il ne troubla point le recueillement de son chef, mais attendit que ce dernier relevât le front.

Alors il parla :

— Mon capitaine, — mon commandant, veux-je dire, — avant que vous ne nous quittiez, les gradés et les hommes de la compagnie seraient heureux que vous gardiez d'eux un souvenir comme d'en conserver un de vous. Si vous y consentez, le photographe est là pour tirer la compagnie avec vous au milieu de nous.

Laroche se redressa :

— Si je consens!... Ah! les braves cœurs que vous êtes!... Au moins je ne m'en irai pas seul; j'aurai votre présence à tous avec moi; elle ne sortira de mes yeux ni de mon cœur...

Les hommes attendaient, déjà rassemblés devant l'objectif; très fier, avec un bon sourire sur la face, Laroche se campa au milieu d'eux.

Le photographe parti, le vieux soldat voulut parler encore; dans sa gorge, les sanglots brisèrent la voix; il chevrotait un peu :

— Mes amis!... Oh! mes amis!

Frémissantes, ses mains s'offraient aux étreintes, les prolongeaient dans le deuil de les rompre... et de ne les plus retrouver jamais!...

Un mélancolie était tombée sur le contentement de la réunion des deux amis. Anselme tenta d'évoquer des souvenirs meilleurs.

— Depuis mon départ, mon vieux, tu as été décoré. Je t'ai félicité et tu ne m'as pas répondu; je t'ai cru trop grisé par l'éclat de cette fête: au camp de Châlons, à la revue du tsar! Tu t'en paies du panache!

— Parlons-en! riposta un peu âprement Laroche. Toutes mes joies ont leur revers. Oui, j'ai la croix, et si je ne t'ai pas répondu, c'est que tu me croyais heureux quand les circonstances m'ulcraient le cœur.

— Comment? s'exclama Lamblin stupéfait.

Le commandant disait vrai; tous ses bonheurs avaient leur fiel. Le jour où il était décoré, le vieux soldat avait l'âme en deuil.

La veille de cette journée qui date dans la carrière des humbles serviteurs du pays, sur la place d'une petite ville endormie, embue dans la brume, le capitaine Laroche et deux camarades profilaient leurs ombres immobiles. Un sergent-major devant Léonard recevait des ordres.

— Vous m'entendez: le café dans les bidons, le fromage dans la musette?

— Oui, mon capitaine.

— Allez!

La lueur vacillante d'un réverbère scintilla en reflet métallique sur la manche du sous-officier qui saluait et volait d'une allure nette, puis sa silhouette s'effaça dans le goulot de la rue obscure.

Du clocher invisible, tout proche cependant, tombait, dolente, la sonnerie de l'heure. Le neuvième coup mourut, s'étouffa dans le brouillard.

Sous leurs capuchons, les trois hommes sondaient la nuit, face à l'est, l'œil tendu vers un but, en éveil, telles des sentinelles.

Qu'étaient-ils autre chose ces officiers, dans ce coin de Lorraine, toujours au guet sur la frontière ouverte, sur les terres qu'il faudrait reprendre... dans cette zone chaude du VI^e corps, où les fantassins font la petite guerre derrière les mêmes buissons qui verront la grande, où les escadrons foulent le sol des charges futures...

Ah! la tâche obscure, patiente, acharnée, qui usait leur vie, aboutirait-elle enfin à l'action et à la gloire?

Un vent froid passa, engourdit leur rêve.

Les mains se touchèrent.

—Bonsoir!

—A demain.

Et, par des routes divergentes, ils s'acheminèrent chacun vers son gîte.

Laroche allongea le pas, siffla son dogue Bismarck, qui vagabondait par les rues désertes. Il atteignit la grille basse d'un jardin, la poussa. Jamais il ne la fermait, dans une large confiance que justifiait son intérieur de cénobite.

Le capitaine traversa le parterre inculte et pénétra dans la maisonnette.

La lampe allumée, Bismarck pelotonné sur le paillason aux pieds de son maître, Laroche s'assit dans le vieux fauteuil élimé, seul luxe du logis. Ses regards vaguèrent du rayon où s'allignaient en peloton les dos bleus des théories au râtelier de pipes, pour se poser, s'attacher, enfin, à un cadre dédoré.

Là s'éployait un parchemin étoilé d'une croix et de son ruban rouge décoloré, telle une vieille tache de sang. La croix de l'aïeul, du grenadier de Wagram décoré par l'empereur. Plus bas, sous un autre verre, un livret ouvert à la page des campagnes. Cette page était toute noire; on y lisait: Isly, Sébastopol, Magenta... Le livret du père! Et lui, le rejeton de ces héros, il n'avait à son actif que l'année douloureuse de la défaite!

Ah! la guerre, la guerre vengeresse! Tout son être l'appelait, la voulait, le payant enfin du long effort pour la revanche!... Il ne pouvait pas s'en aller, rejoindre les vœux, paraître devant eux, sans avoir accompli son acte de soldat!...

Et sa foi le sauvait du découragement durant sa longue attente.

Il attendrait jusqu'au bout.

Sa main pressa son front trop gros de rêve... Résigné, il bourra une pipe, dé-

plia le "Petit Journal" et dans l'absorption de la lecture chercha diversion...

Mais dans l'air un grand souffle éveilla sa plainte; tout s'émut; les rafales sifflèrent en coups de faux, la maisonnette craqua, gémit, disloquée par la tourmente; des mains crispées aux lattes semblaient s'acharner sur les persiennes battues. Dans la gaine de la cheminée, se prolongeaient des clameurs.

Et le tapage s'enflait en galop de charge, en fracas de caissons, en tumulte de lames déferlantes. Du vacarme détonaient des cris, des sanglots, des râles, des stridences de clairons, des glas de cloches. Et celles-ci emportaient tout de leur toc-sin éperdu dans la nuit, abattu sur les plaines. A toute volée, elles sonnaient, s'affolaient de colère, rugissaient la mort. C'étaient bien elles, les cloches de la Mobilisation, le grand concert d'airain qui doit arracher le plus lointain laboureur à son sillon.

Laroche se leva.

La porte bâilla sur un ciel tragique. A l'horizon, la lune surgissait, sanglante, sabrée de noires cicatrices; puis le firmament se peupla de nuées livides dont les masses se ruaient, se heurtaient, s'écrasaient en une gigantesque mêlée parmi les stries des éclairs et le fracas de la foudre.

Toute l'épopée passait dans cette collision des nues; grenadiers d'Arocle, carabiniers de la Moskowa, chasseurs d'Isly, volontaires de Valmy aux mèches incultes sous le tricorne cabossé, zouaves du soleil d'Afrique et des neiges de Crimée, offrant à nu leurs fronts et leurs gorges bronzés de hâle; tout le passé volait sur les ailes fulgurantes des Victoires, quand

le ciel rougit et fondit la vision sublime en une universelle mare de sang.

Alors, dans le silence, seul, lamentablement, Bismarck hurla...

Du lointain sourdit un pas grandissant, vif, alerte. Une silhouette se dégagea de l'ombre, franchit la grille...

—C'est vous, sergent Rupert; qu'y a-t-il?

Nette, la réponse troua la nuit...

—Mon capitaine, la guerre est déclarée.

Le coeur de Laroche éclata:

—Enfin!...

Brusquement Léonard ouvrit les yeux. Il était seul dans sa pauvre chambre, sur le paillason gisaient les fragments de sa pipe cassée, et le chien au contact du fourneau brûlant, sans vaincre sa torpeur somnolente, à petits cris geignait.

Laroche, frissonnant dans l'éveil, endolori par son rêve déçu, se courba péniblement, réunit les débris de sa pipe dans le "Petit Journal" glissé à terre. Alors, se souvenant de sa lecture interrompue, il haussa les épaules du geste douloureux dont le troupier remonte le sac vers la fin des rudes étapes.

—Ah! oui, la visite du tsar! la revue du camp de Châlons!... C'est pour ça seulement que nous partons... Toujours la parade... et jamais... jamais...

Son regard se haussa, s'attachait aux reliques.

—Être un jour à l'honneur, après avoir, toute sa vie, été à la peine!... Hélas!... jamais!... fini mon rêve...

Le capitaine se leva, s'approcha du lit, étirant ses bras engourdis par le somme incommode et ânonna dans un baillement:

—Non, c'est la "paix" qui est déclarée!...

Et c'était sur cette impression de découragement final, de comprendre l'inutilité de sa vie de dévouement, que Laroche avait vu accrocher sur sa poitrine cette croix que l'ancêtre avait payée de son sang.

Il disait ces choses, simplement, à son ami Lamblin, et il en pleuvait sur eux comme une bruine de lassitude et de tristesse, comme si leur apparaissait tout à coup dans son dénuement toute leur vie perdue.

—Et maintenant que vas-tu faire? questionna Lamblin.

—Je retourne au pays; les miens n'y sont plus, mais leur bon renom y est resté. Je m'en vais planter mes douleurs au fond de la bicoque que m'ont laissée mes vieux parents.

—Tu es propriétaire!

Cette exclamation jaillit de la bouche d'Anselme comme un cri d'envie. Ursule, qui venait annoncer le repas prêt, joignit les mains en contemplant le camarade avec une admiration jalouse. Il était propriétaire... et il osait se plaindre!

Alors, Anselme et Ursule, à leur tour, s'épanchèrent en confidences.

Léonard les écoutait, pénétrait la tyrannie de leur unique désir; soudain une objection se posa en son esprit.

—Mes amis, dit-il, si vous paraissez aux enchères, toute la diplomatie d'Anselme sera éventée; on devinera votre intention d'être acquéreurs. Vous ne pouvez miser en personne sans faire monter les prix. Il vous faut un command.

—Très juste! opina Anselme effaré; mais à qui mé fier?

—A moi, parbleu! trancha Laroche; je ne partirai pas de chez mes bons Lamblin sans les avoir tirés de peine. Aux yeux de tous, je suis un acquéreur tout naturel. Je viens de prendre ma retraite, je cher-

che un coin pour planter ma tente, je suis prêt à m'installer ici comme ailleurs si je trouve un gîte à bon compte. Les fournisseurs ont plus d'intérêt à s'assurer un client qu'à lui disputer une maison improprie au commerce, ils ne pousseront donc pas les prix contre moi, d'autant plus que je me dirai décidé à chercher plus loin si l'on veut m'exploiter. Tu verras, mon bon, je te gagnerai la bataille et il te restera encore quelques picajons en réserve... Ah! la bonne idée que j'ai eue de venir vous embrasser, mes amis; vous avoir rendu service sera un bon souvenir à emporter dans ma retraite avec celui de mes troupiers... Tu sais, mon vieux, la photographie est dans ma valise; je te la montrerai. Tu verras les bonnes figures de ces braves enfants, et ajouta-t-il un peu fat, que, sous mes quatre galons, je ne suis pas aussi déjeté que le prétendent, là-bas, les jeunes arrivistes... Allons, buvons un coup au succès, et à dimanche la victoire! Je savais bien que mes galons auraient le baptême du feu,—fût-ce celui des enchères!

III

PROPRIETAIRES

Le grand dimanche s'éveilla sous un ciel de clarté. Anselme et Ursule échangèrent fortement le baiser du matin, en frères d'armes à l'aube d'une bataille.

Ils se vêtirent, silencieux et graves; leur existence était en jeu. Malgré les deux années de jouissance que leur assurerait le bail, ils sentaient qu'ils ne pourraient plus vivre dans ce logis, déchus de leur espérance, à compter les jours qui les rapprocheraient du grand déchirement, du définitif exil; et, par surcroît, ils auraient la perpétuelle hantise de sen-

tir leur départ guetté par un étranger maître de la maison...

Alors, se transplanter?... Ils y étaient habitués, pourtant les vieux garnisaires!... Mais à cette époque, pris par le métier, ils n'avaient pas encore rêvé le home!... Maintenant, ils ne prendraient plus racine, s'étioleraient, torturé chacun par le dépérissement de l'autre. Ursule était habillée. Anselme avait terminé sa barbe. Fidèle à la vieille coutume qui prolongeait dans leur automne les enfantillages amoureux du printemps, il vint tendre au baiser de sa compagne l'étreinte de ses joues fermées par l'âge, mais rafraîchies par le rasoir et l'eau pure.

Et leurs coeurs trop gros débordèrent...

Cependant la cloche de la messe tinta son dernier appel. Ursule sécha ses yeux, noua les brides de sa capote devant le miroir à barbe exposé au jour le long de la fenêtre, prit sur l'étagère le livre d'heures et se hâta vers l'église. Là, son âme oppressée s'épancherait dans la mystérieuse et confiante confiance de la prière, la prière qui console et fortifie.

Accoudé à la fenêtre ouverte, Anselme la contemplait s'éloigner, les épaules voûtées et tremblantes. Il ne l'accompagnait pas. Lui était assidu à la grand'messe de dix heures, assis au banc de la fabrique, d'où il rapportait fièrement, pour couronner le déjeuner, la brioche spéciale que chaque peint bénit réservait aux notables. Il fallait le voir, au retour de l'église, sanglé dans sa redingote, porter délicatement le gâteau dominical entre ses doigts gantés de filoseille.

Au logis, une assiette enluminée attendait la brioche qu'à la fin du repas on entamait, seulement après un grave signe de croix.

Ursule, qui aimait à se parer de son cher décoré, ce jour-là avait fait abnéga-

tion de cette fierté. Elle voulait communier, ce qui l'astreignait à entendre la messe basse. Quant à retourner à l'office solennel, elle ne pouvait, retenue au logis par les soins dus à l'hôte, à l'excellent Laroche, le bon ami, l'habile manoeuvrier en qui reposaient leur espoir et leur foi.

Le commandant s'était réveillé, joyeux après un bon repas matinal; la veille, une insomnie l'avait retourné dans ses draps, tourmenté; puis une idée heureuse avait noyé la fièvre de sa tête agitée, lui avait procuré un sommeil de calme profond et d'absolu bien-être.

Il se mit donc à table, guilleret, mais sa bonne humeur échoua dans ses tentatives pour émoustiller ses hôtes et égayer le repas. Ses saillies s'émoussaient contre la gravité du ménage; et la mine un peu ofusquée par la légèreté de leur ami en si anxieuse occurrence, Anselme et Ursule, l'estomac serré, touchaient à peine aux plats, bien que, ce matin-là, parut sur la table le premier melon mûri sous les cloches du capitaine.

Mais, sans se démonter, Laroche souriait à son idée, tout en réservant son effet.

Au dessert, le pain bénit fut partagé dans un recueillement. Alors seulement le commandant se décida.

—Mes bons amis, dit-il, j'ai la ferme espérance que ce soir vous verra exaucés dans vos vœux; toutefois si improbable qu'elle soit, une déception n'est pas impossible... Alors, une idée m'est venue pour que votre chagrin ne soit pas sans remède... Ecoutez!... Si la maison vous échappe...

—Oh!... gémit Ursule, tandis que pâlisait Anselme.

Léonard ne s'interrompit pas, il précipita ses mots, voilà son émotion sous un ton brusque.

—...Moi, j'en ai une trop grande, trop vide, que vous peupleriez. Et j'y gagne!... Vous me soigneriez, ma chère dame, et toi, mon vieux camarade, tu embellirais le jardin où, depuis le départ des miens, il a poussé plus de sauvageons que des roses; mais tu emporterais tes greffes, et tes rosiers d'ici reflleuriraient là-bas... Vous retrouverez vos bouquets, ma vieille amie!

Ursule branla le front. Certes, elles tombaient, en rosée bienfaisante, les paroles du bon Laroche, mais l'offre, si cordiale et si généreuse qu'elle fût, ne saurait compenser l'exil du logis aimé, ni fermer la plaie des illusions arrachées... Pourtant, elles profilaient à l'horizon, jusqu'alors désert, la vision d'un refuge.

Le commanda insista:

—Et, comme vous séchez de l'envie d'être propriétaires, je vous la vendrais. La maison de mes vieux,—car il ne faut pas que vous vous en alliez encore si je meurs le premier,—je vous la vendrais à charge de m'y loger et dorloter; ainsi, c'est moi qui serais chez vous.

Anselme, d'un élan, lui prit les mains.

—Mon ami, tu seras chez toi; tu garderas l'héritage des tiens, comme nous espérons être, ce soir, ici, chez nous... Mais s'il nous faut partir, je n'accepterai d'autre hospitalité que celle de ton toit. Ta présence nous consolera, et déjà ton amitié nous a procuré l'énergie d'envisager sans désespoir l'effondrement possible de notre rêve... Merci donc... Mais l'heure approche. Va défendre notre cause. Notre gratitude t'attend, quelle que soit l'issue de la journée. Va donc, et avant de partir, embrassons-nous...

Dans ce baiser, les lèvres d'Ursule insistèrent:

—Oh! mon bon Laroche, sauvez-nous la maison!...

La porte de la rue retomba; sur le pa-

vé, les pas du commandant décréurent, s'éteignirent. Ursule et Anselme demeurèrent seuls, assis face à face, les coudes à la table, à se contempler silencieusement dans le demi-jour tamisé par les persiennes closes, du fond de leurs âmes embrumées de doute, mais baignées par la rosée revivifiante de l'amitié.

— Ce brave Laroche!

Dans la rue, le commandant alluma un cigare, puis la canne derrière le dos, d'un pas de flâneur, il s'achemina par une traverse déserte; il éprouvait le besoin de rentrer en possession de soi, tout troublé encore de l'émotion de Lamblin et soucieux de la responsabilité qu'il avait assumée en s'instituant pilote de leur bonheur. Il s'était fait fort de vaincre; oserait-il reparaitre déconfit? Non, certes, qu'il pensât les Lamblin capables d'incriminer son habileté ou son zèle; mais il prévoyait trop cruelle la scène d'anéantissement où son échec jetterait ses amis. Puis il se gourmanda. Était-il un lâche? Plus dans la défaite que dans la victoire, sa présence serait nécessaire. La maison acquise, il n'était plus utile, et l'annonce de sa réussite ne serait qu'une satisfaction égoïste de son amitié; débouté, au contraire, il aurait la tâche d'adoucir le chagrin des pauvres gens. Il n'y fallait pas, certes; mais il songeait combien douce serait à tous sa rentrée triomphante. Et, morbleu! il s'arrangerait bien pour triompher! Allait-il avoir peur, lui, Léonard Laroche, qui toujours avait rêvé à la guerre!

Il avait dépassé le faubourg, perdu dans ses pensées; il rebroussa chemin, louvoya vers la maison d'école où, sur le coup de trois heures, devaient s'ouvrir les enchères.

Déjà des groupes stationnaient dans la cour plantée de gros ormes aux racines

nouvelles sorties du sol et décortiquées par les sabots des écoliers. Une paix tombait de l'ombre épaisse, reposait de l'aveuglante lumière de la route et de la chaleur rayonnante. Le chapeau de paille à la main, certains s'épongeaient le front, piétant sur place à écouter pérorer quelque notable. Plus loin, les redingotes de trois marchands de biens mettaient leur ton sombre parmi le foisonnement bleu des blouses dont les teintes déroulaient la gamme de l'indigo, cru à l'azur délavé d'un ciel du nord.

Laroche s'approcha en baguenaudeur, écouta des gens comme par désœuvrement, puis se planta devant l'affiche et parut l'étudier en étranger qui ne connaîtrait point l'immeuble et le jardin à vendre. Alors, il questionna les assistants; s'enquit des commodités de la maison, du prix des denrées dans le pays, parut se tâter intérieurement et bonassement, se dit officier en retraite indécis encore sur l'élection d'un gîte.

Le carillon avertisseur de l'heure se mit en branle et éparpilla ses sons grêles du clocher sur les frondaisons de la cour. Me Esmelin parut accompagné de l'avoué Lehagre. Ces deux messieurs sautèrent de voiture et pénétrèrent dans la salle, suivis des assistants; aussitôt ils s'installèrent derrière le pupitre du maître d'école.

Le commandant se rasa derrière les groupes.

Le notaire se leva.

Aussitôt le brouhaha des conversations, les piétinements, les froissements d'étoffes s'étouffèrent; chacun ouvrit l'oeil, tendit l'oreille. M. Esmelin parlait.

Il énumérait les indications de l'affiche; les mots: maison, chambre à feu, cave, grenier, puits, jardin, arbres fruitiers, ares, se succédaient dans un défilé

emphatique; puis ce furent les noms des voisins juxtant la propriété; enfin, le notaire se recueillit et d'un petit silence jaillit le chiffre de la mise à prix.

—Huit mille francs!

Ces mots tombèrent dans le vide. Chacun se tâtait, étudiait ses voisins, soupesait ses concurrents possibles avant d'entamer la lutte... Un marchand de biens se décida:

—Huit mille deux.

Les regards se braquèrent sur lui. Cependant une petite flamme frémit sur le pupitre et le notaire précisa:

—Premier feu: Huit mille deux cents francs.

L'affaire était engagée. Aussitôt des offres partirent, crépitèrent en feux de file.

—Huit mille cinq!

—Sept!

—Neuf mille!

Une accalmie se fit sur ce chiffre... La flamme s'éteignit dans le silence; une nouvelle bougie surgit allumée.

—Deuxième feu!... A neuf mille francs il y a preneur!

Jusqu'alors Laroche s'était tenu à l'écart, laissant s'engager les escarmouches, épiant le moment de donner un effort capable d'assurer le succès. Devant l'hésitation des assistants à surmonter la dernière offre, il entra en ligne, comptant anéantir toute concurrence et tout retour offensif par un solide renfort.

—Neuf mille cinq cents!

Les regards convergèrent sur cet étranger qui entraît en lice; les paysans s'intimidèrent à la vue du ruban rouge de sa jaquette et de sa tournure autoritaire, mais du côté des marchands de biens, un mouvement se fit et une riposte aussitôt jaillit:

—Neuf mille huit!

Dépité, le commandant toisa son adversaire; il devina la coalition des trois hommes de la bande noire contre le bourgeois et s'en inquiéta. Alors, il parut hésiter, comme arrêté par l'énormité de la somme.

Personne ne misait plus.

La voix du notaire prononça, solennelle.

—Troisième feu!... à neuf mille huit cent francs.

La bataille sembla terminée. Le commandant, muet, regardait baisser la flamme; quand la bougie fut réduite des deux tiers, il lança le gros de ses troupes.

—Dix mille!

La réponse ne se fit pas attendre.

—Dix mille cinq!

—Onze mille!

—Onze mille cinq!

La flamme vacillait au ras de la tablette, balançait ses dernières lueurs. Laroche haletait; il épongea son front en sueur. L'obstination, l'obstruction de la bande noire l'alarmait; il supputait, en outre, le total du prix d'achat et des frais, craignait qu'il ne dépassât les ressources de Lumblin. Une inspiration le remonta.

“Bah! je n'ai pas dit mon dernier mot. S'il manque quelque chose, j'y mettrai du mien... Allons-y, faisons donner la réserve.”

—Douze mille! cria-t-il.

La bougie s'éteignait; la flamme bleuâtre lécha le pupitre et une petite fumée s'envola, oblique chassée par un souffle. A la dernière mise du commandant, les marchands de biens s'étaient consultés, hésitant devant l'entêtement du bourgeois. A ce prix l'affaire n'était plus profitable. Quand même, pour ne pas en avoir le démenti, par amour-propre et vexé de sa défaite, le concurrent allait-il se décider à une surenchère, mais à ce moment tomba la phrase sacramentelle:

—A douze mille francs... Adjugé!

Laroche exhala un puissant soupir. Il avait enfin gagné la bataille.

Le notaire l'interpella :

—Votre nom, monsieur?

—Commandant Léonard Laroche.

—Votre adresse?

—Chez le capitaine Lamblin.

Ce nom fut une révélation. Le notaire se mordit les lèvres. Un malin, le retraité ! Avec sa brusquerie, le vieux soldat l'avait joué.

En revanche, une joie sincère éclatait sur les faces des gens du pays qui se pressaient autour de l'acquéreur ; M. et Mme Lamblin ne les quitteraient pas ! L'estime et l'affection que s'était conciliées le vieux ménage se manifestèrent par des applaudissements spontanés.

Le docteur Servin, qui assistait à la vente en curieux, fendit les rangs de la foule, vint droit à Léonard et l'ayant salué, lui demanda :

—C'est pour eux que vous avez acheté, n'est-ce pas ?

Le commandant eut un rire triomphateur.

—Parbleu !

—Voulez-vous me donner la main, monsieur, vous avez aidé là à une bonne oeuvre.

—De grand coeur, répondit Laroche.

—A nous, à nous aussi, s'exclamèrent des voix nombreuses.

—A tous, mes amis, ah ! vous savez, je suis bien content !

Les étreintes se nouèrent, cordiales ; mais Léonard se dégagea bientôt.

—En route maintenant, ils se mangent le sang à m'attendre mes vieux camarades...

Une inspiration jaillit du coeur de la foule.

—Nous allons avec vous.

—Oui ! oui ! chez les Lamblin !...

Allons leur témoigner notre joie de les garder !

Le commandant sentit une émotion gonfler son coeur. Décidément, il y a de braves gens par le monde !

Il prit la tête du rassemblement, et, par habitude commandant :

—En avant !... marche !

Talonné par la foule, le commandant se hâtait vers la maison sauvée. Rouge de plaisir, suant de son effort, il allait tapant le sol des heurts conquérants de ses talons et de sa canne.

Il revenait, tête haute, délivré du souci qui, naguère, ralentissait sa marche dans la venelle, le coeur battant librement, une petite ivresse de son rôle d'homme d'action qui le vengeait un peu de la décision ministérielle par laquelle il venait d'être jugé comme bon à mettre au rancart. Il avait su combiner, manoeuvrer, agir. Que demande-t-on de plus à un chef ?

Au détour de la rue, la petite maison se montra encore souillée des affiches qui ulcéraient le coeur de son hôtesse. De sa canne, le commandant les sabra, les arracha, en jeta les débris au ruisseau.

Le brouhaha de la foule, le martèlement des pas, les rumeurs joyeuses éveillèrent soudain l'ouïe des hôtes anéantis dans l'anxiété de leur attente. Ils écoutèrent indécis...

La sonnette s'ébranla en une danse éperdue sous la poigne fiévreuse de Laroche.

Alors, comme, suivi d'Ursule effarée, Anselme ouvrait, Léonard les salua d'un cri :

—Vous êtes chez vous !

Les heureux propriétaires étaient déjà dans ses bras élargis. Ils défailaient sous la joie, sans gestes, sans paroles, sans se douter que leurs vertus allaient leur mériter

ter l'ivresse d'un public et spontané hommage.

Par la porte ouverte une acclamation entraînait :

—Vivent les Lamblin!

—Vous nous restez!

—Vous voilà du pays maintenant!

Les chapeaux s'agitaient, les bras se démenaient, les voix criaient leurs vivats.

Oh! oui, ils étaient du pays, les bons Lamblin! ils les aimaient ces braves voisins qui fêtaient ainsi leur enracinement dans la commune. Ils se sentaient adoptés et, en retour, se donnaient à eux tout entiers.

—Mes amis! Mes bons amis!

Devant le seuil, Anselme et Ursule livraient leurs mains aux mains tendues; leurs cœurs dilatés s'épanouissaient à un renouveau de vie et de leurs yeux, en perles divines, sourdaient les larmes, les larmes heureuses.

—Entrez, entrez tous, dit Anselme, je veux trinquer avec vous.

Sous le couvert de tilleuls, enlevée d'un élan par Laroche, une table s'installa; Ursule courait, dépoillait son buffet, alignait les verres; Anselme montait de la cave les bouteilles et redescendait en quêrir d'autres. C'était un vieux vin, précieusement conservé, et Lamblin clignait de l'oeil vers Laroche, qui semblait insensible à cette mimique.

Les bouchons sautés, le vin chanta dans les verres.

—Tu ne le reconnais pas? dit le capitaine à son vieux camarade, c'est le tien.

Alors le commandant se souvint. Fréquent commensal du ménage, il avait, lors du départ du régiment, envoyé à ses amis, en remerciement, une feuillette d'un vin blanc goûté par lui à Chablis, au cours des étapes.

Tu vois, insista Anselme, je l'ai réservé

pour les bonnes occasions et j'ai double plaisir à le boire avec toi.

—J'ai été malin ce jour-là, dit Léonard avec une jovialité brusque qui voulait dominer son attendrissement, j'ai travaillé pour moi...

Mais le docteur Servin avait levé son verre.

Tous l'imitèrent.

—Longue vie et prospérité à nos nouveaux naturalisés, prononça le médecin d'une voix claire.

Une parole douce suivit:

—A mes fidèles paroissiens, d'sait le curé Brivot, qui, au sortir des vêpres, avait appris la bonne nouvelle et était accouru se joindre à l'ovation faite aux Lamblin, et, continua-t-il en s'adressant au docteur, pour cette fois, mon ennemi, nous choquerons à l'unisson nos verres.

—Bah! dit le sceptique, nous ne sommes pas si loin l'un de l'autre, l'abbé; après tout, tous les deux nous a'dons à mourir,

Ursule et Anselme ne buvaient pas, étranglés d'émotion; ils balbutiaient, les lèvres fébriles:

—Merci!... Merci!...

IV LE DERNIER AMI

Tout ragaillard du bonheur qu'il avait contribué à garantir à ses vieux amis, le commandant débarqua dans la petite ville où le rappelaient ses souvenirs d'enfance et la maison qu'il avait héritée des vieux.

Lamblin ne connaissait plus personne; depuis le jour où, engagé volontaire, fidèle à la tradition familiale, il était parti derrière les tambours, trente-cinq ans s'étaient entassés; mais grâce au renom du père et de l'aïeul, le nom de Laroche n'était pas oublié.

Au café, il eût sa table réservée et le pa-

tron s'abonna, en son honneur, à l'«Avenir militaire». Il le remettait en personne au commandant et n'eût pas toléré qu'une main profane se permit de rompre, avant Laroche, la bande du journal.

La petite ville fut fière de son commandant, l'unique retraits qu'elle possédât. Jadis, les anciens serviteurs du pays se plaisaient à élire en elle leur refuge. La rivière était poissonneuse, le climat doux, le prix de la vie modique, toutes choses importantes pour les vieux désœuvrés qui doivent équilibrer leurs besoins et leurs plaisirs avec les munificences de leur pension. Mais, depuis, un chemin de fer avait traversé la localité; la facilité des transactions renchérisait tables et logements; les ingénieurs, devant l'eau vive, peu soucieux des truites, s'étaient indignés à l'idée d'une telle force motrice improductive, et des usines avaient aligné leurs cheminées fumeuses là où frissonnaient naguère les peupliers verts, et elles empoisonnaient la rivière de leurs issues. Adieu, dès lors, aux lentes et délicieuses stations sur les berges ensoleillées, la ligne à la main, dans la convoitise d'une friture!

Un à un, les pauvres gens étaient partis à la recherche d'une hospitalité plus accessible à leur budget. Quelques-uns, enracinés au pays, avaient rogné sur leur tabac ou leur demi-tasse; peu à peu la mort avait décimé leur petite troupe. Enfin, voici deux ans, le dernier avait disparu, quand Laroche arriva.

Sa venue fut considérée par la ville comme une revanche des défections et comme un retour d'espérance; elle pouvait attirer d'autres officiers supérieurs. Ceux-ci, mieux rétribués que les capitaines mis en déroute, rendraient à la cité chauvine sa gloriole, car, sans l'avouer, elle gardait encore sur le cœur la défection de ses anciens fidèles.

Aussi, le bon Laroche se trouva-t-il réconforté par la sympathie et la déférence qui partout l'accueillaient.

—Hein! soliloquait-il, si le ministre voyait avec quelle attention on m'écoute et avec quels égards on accueille mes avis, il me rendrait tout de suite mon bataillon!

Et cette satisfaction platonique achevait de lui assurer foi en lui-même.

Il s'installa modestement dans la demeure familiale qu'égayaient un jardinet verdoyant et une tonnelle touffue de lambusques dont l'ombre serait bonne, l'été, pour prendre l'absinthe avec les amis. Sur la façade, enguirlandée de vigne, la fenêtre s'ouvrait à la vie extérieure, aux distractions de la route que peuplaient les jours de marché.

—C'est aussi bien que chez les Lamblin, parole d'honneur, constatait-il.

Hélas! il ne lui manquait que la présence de ses amis.

Dans la chambre à coucher, en face du lit, il suspendit, par un clou au mur, la photographie encadrée grâce à laquelle il vivait encore avec ses troupiers. Et quand un rayon entraît sous le miroitement du verre, les faces semblaient s'illuminer d'un sourire.

À droite et à gauche, se firent face les portraits d'Anselme et d'Ursule. En les regardant, il se consolait de leur absence à la pensée de les savoir heureux et il jouissait d'être pour une part dans ce bonheur. De vrais amis! c'étaient eux qui avaient eu l'idée de l'accompagner en effigie dans sa retraite, et Laroche savait bien que, là-bas, son image, à lui, était dans leur cœur. Non, non, ceux-ci ne l'oublieraient ni dans leurs causeries, ni dans leur souvenir...

Quand, sur le panneau d'en face, il eût placé le livret du père entre le brevet de la Légion d'honneur de l'aïeul et le sien

propre, accroché en exerçant son revolver et son sabre, la décoration lui parut complète. Pourtant, pour complaire à la pensée d'Ursule, il acheta au bazar un petit crucifix dont il orna son chevet. Et la première pipe qu'il fuma au soleil d'automne, devant ses chrysanthèmes épanouis lui fût-elle délicieuse, bien que des fleurs montât la mélancolie de leur senteur amère, l'arôme d'une rosée de larmes.

Mais vint l'hiver. Le jardinet grelotta, dépouillé; le soleil n'eut plus, entre les nuages, que de pâles et rares sourires; aussi, quand Laroche, après sa demi-tasse au café, rentrait au logis, se trouvait seul devant sa grille de coke, les heures traînaient. Il bourrait pipe sur pipe, feuilletait son Annuaire, le tenait à jour, sans parvenir à combler les journées vides. L'inaction pesait à cet homme après sa longue habitude d'une existence aux occupations multiples et réglées. Par surcroît, la saison n'était guère propice aux promenades; d'ailleurs, le vieux soldat devait s'avouer que ses jambes réclamaient des ménagements. On n'a pas trente-cinq années de service, la campagne de 70 et la captivité dans les prisons d'Allemagne, sans rhumatismes.

A son départ du régiment, Laroche se jugeait encore vert, et depuis qu'il était désœuvré, il sentait la vieillesse peser sur lui chaque jour plus lourde.

—Plus je me repose, plus je suis las! s'étonna-t-il; tonnerre! je ne suis pourtant pas un clampin!

Léonard perdait l'appétit et le sommeil. Il dépérissait dans sa solitude. Malgré l'accueil empressé de tous, il ne trouvait personne à qui causer des choses militaires, auxquelles il tenait toujours par ses trente-cinq ans de régiment.

Parfois, malgré lui, un frisson le secouait; il se remémorait le cruel axiome

tant de fois énoncé dans les propos de pension: la moyenne des retraites ne coûte pas à l'Etat deux ans d'arrérages.

Alors cet homme, soldat de Kabylie, sergent de Wissembourg, officier de Coulmiers, cet affronteur de dangers, devant la mort sournoise avait peur...

Un rayon, cependant, de temps à autre, chauffait sa solitude quand, au coup de sonnette du facteur, il allait recevoir la "France militaire", dont sa vieille accoutumance lui avait fait conserver l'abonnement; parfois, sur le journal, miroitait la blancheur d'une enveloppe... Une lettre de là-bas, de ceux qui se souvenaient!... A lire les phrases cordiales d'Anselme, il se retrouvait le cœur solide; les lignes délicates d'Ursule lui procuraient une émotion caressante, presque un regret. Si le passé lui eût réservé pareille rencontre qu'à Lamblin, il ne serait pas seul!... Puis, un scrupule lui reprochait cet effleurement d'envie; ne devait-il pas être déjà trop heureux de se connaître la sûre affection de ces braves gens?... Quelle joie il aurait à les revoir!... Hélas! le voyage était onéreux, maintenant qu'il ne profitait plus du quart de place sur les chemins de fer, et il n'aurait pas voulu se présenter les mains vides. Quant à inviter les Lamblin, il n'osait; ils se seraient crus obligés de répondre à son appel par gratitude pour le service rendu, et il leur imposerait une dépense double de celle qui, lui-même, le forçait à temporiser.

Toujours est-il que les lettres des vieux amis dissipaient, pour quelques heures, la tristesse des jours moroses et des longues veillées d'hiver.

A lentes reprises il méditait ses réponses, et c'étaient encore de bonnes journées, celles où il prenait la plume pour envoyer au cher ménage le témoignage de son affection et de sa reconnaissance.

Et l'hiver se passait. Bientôt le printemps allait reverdir l'espérance, le soleil réchauffait les membres engourdis. Laroche se crut reconquis à la vie, lorsqu'au nid suspendu à son toit apparut la première hirondelle.

Un matin, en dépliant le journal, Laroche eut l'oeil fasciné par le numéro de son régiment. De nouvelles troupes étaient désignées pour la relève des bataillons de forteresse de la frontière de l'Est, pour rejoindre son corps, le bataillon de Laroche avec la petite ville du commandant parmi ses gîtes d'étapes.

Son bataillon, sa compagnie ! il les reverrait donc encore une fois !

Une angoisse suspendit sa joie ; si le transport des troupes allait s'effectuer par voies ferrées ?

Il écrivit et fut rassuré ; le mouvement s'exécuterait par étapes ; les ordres étaient fermes, les dates arrêtées. Dans trois semaines, le commandant Léonard Laroche posséderait près de lui ses anciens compagnons d'armes.

Le jour même il fit sa caisse. Ses économies étaient minces... Bast ! en se serrant un peu, il pourrait recevoir les camarades à l'hôtel et payer une chopine par tête à ses anciens troupiers. Il se fût plutôt endetté que de sacrifier cette joie.

Ses troupiers !... C'était à eux surtout qu'il songeait !... A l'exception de la dernière classe libérée, il retrouverait, dans leurs rangs, les hommes qui avaient servi sous ses ordres. Son ancien contrôle à la main, Laroche se campait devant la photographie globale, s'attardait à rechercher ceux qu'il pourrait désigner par leur nom. Sa mémoire rouillée se rajeunissait à cet exercice. Peu à peu il les retrouvait tous. Non, il ne les avait pas oubliés, ses enfants ; à chaque nom revivaient devant lui physionomie et caractè-

re. Par avance, Léonard conversait avec chacun d'eux, évoquait des souvenirs menus mais précis, trouvait d'adorables paroles dont son coeur était embaumé.

Il s'inquiétait tout bas des changements, que dans la compagnie, avait dû amener son départ. Son successeur, venu d'un autre corps, lui était inconnu. Était-il aimé du soldat ? Les hommes avaient-ils trouvé en lui un chef ferme mais miséricordieux ?

Laroche le souhaitait de tout coeur ; toutefois, si le nouveau venu l'avait pu supplanter dans l'affection de ses hommes, il en eût été jaloux !

Pour une fête aussi exceptionnelle, il se résolut à convier Lamblin. Le vieux camarade ne regretterait pas la dépense, quand il s'agissait de revoir le régiment ! L'Annuaire consulté, il restait au bataillon de passage, l'adjudant-major et deux capitaines déjà au corps avant le départ d'Anselme.

Laroche écrivit donc, confiant dans la réponse de son ami.

Il ne se trompait point ; Lamblin promit sa venue ; en l'honneur du commandant et de son ancien corps, il abandonnerait quelques jours Ursule, qui, elle, pour l'hospitalité d'un palais, n'aurait pas déserté sa chère maisonnette enfin conquise.

—Voilà qui va bien, déclara le commandant en se frottant les paumes ; double joie m'est assurée !

Dès lors, chaque matin, après son déjeuner, Laroche trompa les impatiences de l'attente par une promenade vers la route, d'où, bientôt, il verrait poindre la colonne. Il restait des heures planté au sommet de la côte, face au long "ruban de queue" qui dévalait vers la vallée, et, par avance, il savourait les anxiétés du guet et les joies de la découverte.

Au cours de ses stations prolongées, il eût froid. Il toussait, mais riait aux avis

des bonnes gens qui voulaient l'obliger à se soigner. Allons donc ! pour un rhume ? Avait-il le temps ! Il serait guéri dès que ses amis seraient là !

Laroche se minait d'attente. La nuit, il s'agitait, fiévreux, tenu en insomnie par l'aéuité de son désir. Durant ses courts assoupissements, il se croyait toujours sur la grand'route, au faite du coteau, les yeux tendus vers la crête opposée d'où la troupe alla't surgir. Et les heures s'entassaient vides ; le commandant s'irritait du retard, se torturait d'inquiétude ; le bataillon ne viendra-t-il donc jamais ?... Enfin, les tambours débouchaient, avançaient ; plus ils se faisaient proches, moins Laroche les voyait distincts... Une buée troublait ses yeux et, dès qu'ils l'atteignaient, la nuit le noyait de ses ténèbres. Aveugle, il entendait le martèlement des pas sur la chaussée ; la troupe filait, le dépassait sans le voir. Son angoisse s'éperdait en un appel aphone... Brusquement l'éveillait l'effort du cri, et Léonard s'effarait, la sueur aux tempes, les oreilles bourdonnantes, les yeux écarquillés dans l'ombre.

Puis la toux impitoyable le secouait, la poitrine cassée, en d'interminables quintes ; et s'il se rendormait, c'était pour se débattre derechef en d'analogues cauchemars.

Tout était prêt cependant pour recevoir ses hôtes. Encore deux jours, ils seraient là ; dès la veille arriverait Lamblin : son lit était paré, bordé de draps blancs, dans la chambre contiguë. Ah ! les bonnes bavettes qu'on taillerait ensemble, avant de s'endormir, par la porte ouverte, et qu'elle joie d'égrener à eux deux le long chapelet des souvenirs.

En débarquant à la gare, Anselme, sur le quai, chercha son vieux compagnon. Son absence le surprit, l'inquiéta même,

puis il se reprocha cette impression, en attribua le malaise à son espérance déçue ; il avait si grande hâte d'embrasser son ami ! Mais il se dit que Laroche attendait le bataillon pour le lendemain et qu'il avait, sans doute, autre emploi de son temps qu'une ballade à la rencontre de son camarade. Sur ce, Anselme chargea sa valise sur l'impériale d'un omnibus, et jeta au conducteur l'adresse du commandant.

Malgré sa sécurité affectée, il allongea le cou à la portière, dans une impatience d'arriver. Il était certain de reconnaître, à première vue, la maison, aux descriptions que Laroche lui en avait faites dans sa correspondance.

Après un dédale de rues, la voiture tourna et fit halte.

Et certes oui, c'était là ; c'étaient bien la maison et la vigne grimpante. Lamblin paya le cocher, et, la valise au poing, poussa la porte.

Le vestibule béa, désert. Le capitaine, au hasard, fit jouer un loquet et se trouva dans la chambre de son ami.

Une stupeur le cloua sur le seuil ; étendu au creux de son lit, une garde-malade à son chevet, Léonard battait la campagne.

Derrière Lamblin, le médecin entra.

Il examina le malade, l'ausculta, hocha la tête ; une pneumonie ! L'état du vieux soldat était grave.

Anselme s'installa auprès de son ami.

La nuit fut terrible. A l'aube, enfin, Laroche s'assoupit.

Dans la petite pièce aux persiennes closes, Lamblin errait d'un pas assourdi, l'âme en détresse. Un murmure le courba vers le malade. Laroche, péniblement, haletait ; dans la fièvre, sa voix, saccadée de quintes, évoquait les visions glorieuses, les idées sublimes. Patrie... Drapeau...

Revanche... Puis, d'un sifflement douloureux, s'exhala :

“Mes hommes!...”

Le docteur est revenu ; le mal a empiré, il est le plus fort, le commandant va mourir...

Au dehors éclate le tumulte des tambours, les clairons soufflent les notes en allègres envolées ; le pavé sonne sous les pas rythmés parmi lesquels tintent les heurts des sabots ferrés.

Laroche s'est soulevé, l'ouïe tendue, la face ardente... Il entend... Il se souvient..., la marche du régiment!...

Voici les amis attendus!... Il veut se lever, retombe sur l'oreiller. Alors il regarde, reconnaît Anselme ; sa figure sourit, il invoque son ami :

—La fenêtre!... Ouvre la fenêtre!

La garde s'inquiète.

—Mais...

Le commandant s'agite, supplie :

—Lamblin, toi, mon frère ouvre... Je veux les voir!

Une telle prière était dans l'accent de Laroche, sa face se convulsait d'une si douloureuse angoisse, que le capitaine, sourd aux scrupules de la garde-malade, déclancha l'espagnolette, et des deux mains, à la volée, élargit les persiennes.

D'un flot, l'air, la lumière, la vie, inondèrent la chambre ; et, dans la gloire du soleil, le bataillon déboucha.

Le commandant implora encore :

—Anselme, mon ami, plus près...

D'une poussée, Lamblin roula jusqu'à la fenêtre la couchette du mourant. Alors, comme, la dernière, défilait sa compagnie, Laroche se redressa, enfla sa voix :

—Mes enfants!

Des têtes se tournèrent vers l'appel entendu ; une clameur houla, vibrante d'affection, chaude d'enthousiasme.

—Le capitaine!... Vive le capitaine!...

Un rayon ensoleilla le front du vieux, ses lèvres se palpitèrent, se fleurirent de la caresse qui leur était venue, tandis que ses doigts reconnaissants étreignaient la main d'Anselme... Mais déjà la troupe était passée!...

D'une détente, le commandant s'affaisa, la bouche à jamais fermée sur le suprême baiser d'amour, la face enorgueillie par la joie qui avait magnifié sa mort.

A l'hôtel, les officiers de passage terminaient leur déjeuner, égayés du bel entrain et du franc appétit aiguë par la vie libre au grand air. Le garçon de la salle s'approcha du chef de bataillon et lui remit une carte.

Celui-ci épela à voix haute :

ANSELME LAMBLIN

“Capitaine en retraite”

L'adjudant-major et le capitaine de la 2e compagnie s'exclamèrent :

—Lamblin! C'est un ancien du régiment!

Le commandant se tourna vers le garçon :

—Faites entrer, puis apportez-nous des verres et du vin fin.

Anselme parut ; ceux qui le connaissaient s'empressèrent à sa rencontre, la main tendue.

—Tu es donc retraité ici, surnois ; nous ne comptons y trouver que ce bon Laroche... On ne l'a pas vu... Mais nous irons chez lui tout à l'heure ; on nous l'a dit malade...

Lamblin prononça :

—Il est mort!

Ces mots aplanirent un silence d'où détonna le joyeux gloussement des bouteilles que le garçon débouchait.

Le chef de bataillon se leva.

—Nous allons boire à votre santé, mon

cher camarade ; le deuil que vous nous annoncez renverse nos verres. Veuillez nous guider ; les officiers du bataillon vont saluer la dépouille de leur ancien.

Anselme étreignait la main de l'officier.

—Venez ! Il vous aimait ; de son lit, il a voulu vous voir arriver ; ses soldats l'ont reconnu, sa pensée dernière a été pour son bataillon, votre vue fut sa joie suprême ; il est mort en vous souriant.

Dans la petite maison du faubourg, sur son lit, Léonard Laroche reposait, pieusement revêtu, par les mains d'Anselme, de son vieil uniforme au numéro du régiment, la poitrine étoilée de la Légion d'honneur. Sur ses mains unies s'inclinait la photographie de ses hommes qu'il semblait contempler encore avec une tendresse dont la sérénité ennoblissait sa face endormie.

Derrière les officiers, des soldats se glissèrent. La triste nouvelle était connue ; des sanglots sourdirent.

Laroche était pleuré par ses enfants.

Le chef de bataillon déclara :

—Demain, nous faisons séjour ; nous conduirons tous ce brave à sa demeure dernière ; ses anciens soldats tiendront à honneur de porter son cercueil. Jusqu'à l'heure des obsèques deux d'entre eux, à son chevet, monteront la garde.

Il insista.

—Personne pour cette tâche ne sera commandé ; les veilleurs seront choisis parmi les plus méritants des volontaires, et certes, ils ne manqueront pas.

Il salua le mort et se retira.

Elle fut touchante, cette veillée funèbre. Les soldats se succédaient en garde d'honneur auprès du lit de leur ancien chef, et des larmes coulaient sur les figures jeunes subitement vieillies par la douleur.

Le lendemain, Lamblin et le chef de bataillon conduisirent le deuil, escortés du corps d'officiers, de nombreux soldats et des notables de la ville. Les hommes en armes, les honneurs militaires rendus, se hâtèrent de quitter leur équipement et rejoignirent le convoi à la sortie de l'église.

Au cimetière, des paroles d'adieu tombèrent sur la bière avec des pelletées de terre ; elles furent sobres, émues, glorieuses pour le vieux soldat ; elles vengeaient l'indifférence qui avait attristé son départ du régiment ; Léonard Laroche, après sa mort, avait enfin son apothéose de digne serviteur ; et les pleurs de tous, comme une précieuse couronne de perles, consacraient sa bonté.

Après de longues et solides étreintes, Lamblin se sépara des anciens camarades. Il revint seul au logis à jamais déserté. En souvenir de l'ami disparu, il détacha du mur la photographie où Laroche souriait encore à ses soldats, ces mêmes soldats qui pleuraient naguère et dont le deuil était en communion du sien. Puis le retraité, une dernière fois, s'emplit le regard des maîtres, les salua d'un adieu et pesamment voûté sous la douleur, reprit le chemin de sa petite ville, du logis où l'attendait Ursule.

Ensemble, ils pleurèrent le dernier ami ; mais leur peine était sans désespérance ; à leur âge, les regrets du passé s'effaçaient dans l'attente proche de l'avenir immortel ; Laroche les avait simplement précédés au séjour des âmes de bonté ; ils l'y retrouveraient un jour, bientôt peut-être, dans la bonté sereine des récompenses célestes.

Et le dimanche suivant, lors du pèlerinage habituel qu'ils faisaient au cimetière, les époux suspendirent, sous l'auvent destiné à protéger les couronnes, au-des-

sus de leur sépulture déjà préparée, comme pour évoquer près d'eux leur ami, sa photographie au milieu des soldats qu'il aimait. Ainsi, un peu de son cœur serait là et ils y viendraient prier pour lui.

V

L'ÉPREUVE

Les vieux époux allaient s'asseoir devant la table que la nappe frais repassée paraît d'un air de fête. Sur un plat à fleurs s'empilaient les premières asperges du potager, et le capitaine s'enorgueillissait de ses primeurs dans son amour-propre de jardinier. Ursule se réjouissait de cette aubaine qui tombait le jour même de la Saint-Anselme. Des plis de son tablier, elle dégageait une touffe de giroflées déjà trahies par leur arôme; mais, tendre et délicat, Lamblin feignit l'étonnement, octroya à sa compagne l'illusion d'avoir réussi dans son désir de surprise.

Il prit les fleurs et leur parfum sembla l'haleine du baiser qu'échangèrent les vieux.

Puis un vase rempli d'eau reçut les giroflées, trôna au centre de la table; alors, avec de bons regards, profonds de tendresse, sereins de foi, Anselme et Ursule s'assirent devant l'omelette.

Le carillon de la sonnette d'entrée les troubla encore dans la griserie de leur carresse et l'émotion douce de la pensée vigilante qu'on n'oubliait aucun anniversaire. Anselme posa à regret sa serviette déjà déployée et alla ouvrir.

Un homme exhibait un papier.

—C'est bien ici Monsieur Anselme Lamblin, capitaine en retraite.

Le vieux examine l'individu d'un oeil méfiant; en fidèle fantassin, il n'aimait guère les fidèles inconnues, et celle-ci lui apparaissait louche et cauteleuse.

—Oui! répondit-il sèchement.

—Propriétaire de cet immeuble?

Instinctivement, à cette énonciation, Lamblin se rengorgea et s'adoucit:

—Oui, monsieur, c'est moi, qu'y a-t-il pour votre service?

L'homme alors exposa le but de sa démarche.

—Monsieur, je suis délégué auprès de vous par la Compagnie des chemins de fer provinciaux pour négocier l'achat de votre propriété.

Un brusque haut-le-corps redressa le buste un peu voûté du capitaine, son verbe se fit cassant pour couper court.

—Je ne veux pas vendre... Serviteur! monsieur.

Son interlocuteur ne se troubla point, malgré la parole et le geste par lesquels Anselme lui signifiait son congé, il insista, sans rompre d'une semelle.

—Pardon, vous y serez forcé...

—Et par qui donc, s'il vous plaît?

—Veuillez m'entendre. Le tracé de l'embranchement sur Lérignan coupe votre terrain... Vous avez récemment, l'an dernier, si je ne me trompe, payé cette propriété douze mille francs: la Compagnie vous en offre un prix double. C'est pour vous une heureuse aubaine, une chance inespérée...

Lamblin s'irrita:

—En voilà assez! Je vous répète que je ne veux pas vendre. Nous avons acheté cette maison, ma femme et moi, pour y vieillir et pour y mourrir. A aucun prix, nous ne la céderons. Nos ressources nous suffisent. Gardez votre argent, nous gardons notre bien.

L'homme haussa les épaules, impatienté.

—Il ne s'agit pas de vos préférences; si vous vous obstinez à refuser les offres vraiment généreuses de la Compagnie, vous serez expropriés pour cause d'utilité

publique... Inutile de vous rebiffer. On ne va pas changer le tracé de la ligne à seule fin de vous complaire.

Lamblin, pâle, écarquillait des yeux stupéfiés; son interlocuteur s'en aperçut, jugea le bonhomme sincère et continua :

—Je suis surpris de votre étonnement, Monsieur, les formalités légales n'ont pu s'accomplir sans que vous en soyez averti. Les ingénieurs ont visité et levé votre terrain...

—Oui, cela est vrai; mais j'ai cru simplement à des travaux de cadastre. J'ai pensé que la voirie rectifiait les plans communaux, comme chaque année, le service géographique de l'armée fait corriger des portions de la carte.

—Il n'y a pas eu que cela, poursuit l'huissier: le "Journal officiel" a publié le décret d'utilité publique pour le tracé de la ligne; le préfet du département a fait annoncer dans les journaux et par affiches la liste des lots à exproprier; le maire de votre commune a tenu ouvert pendant huit jours le procès-verbal sur lequel chaque intéressé pouvait consigner ses observations; vous n'en avez pas usé, c'est votre affaire... Finalement, le préfet a rendu, toutes ces formalités remplies, son arrêté de cessibilité, arrêté dans lequel votre propriété est comprise, et cet acte est définitif, sans recours. Par suite, nous procédons maintenant aux concessions amiables et tel est le motif de ma visite.

Têtu, sourd aux trop claires paroles de son interlocuteur, Anselme répéta nerveusement :

—Peu m'importe!... On n'aura pas ma maison.

L'huissier eut un sourire de pitié.

—Enfin, soit! Le jury d'expropriation règlera la chose. Il sera peut-être moins libéral que la Compagnie dont vous avez

tort de refuser les offres brillantes... Vous verrez; réfléchissez; je vous laisse les papiers et bonsoir.

Il salua, ironique, tourna les talons avec un geste de pitié dédaigneuse.

Lamblin ferma brusquement la porte comme s'il l'eût voulu opposer en barrière au malheur... A pas lents, il revint près d'Ursule, la vit toute blême; elle avait écouté.

Penché vers elle, Anselme balbutia des paroles folles comme s'il avait pu défier la réalité menaçante et combattre l'inexorable des lois.

—M'amie, n'aie pas peur! Nous avons triomphé déjà; je vous défendrai et nous serons sauvés encore.

Mais le bon sens de la simple femme avait pressenti désormais toute lutte vaine; découragée, elle branlait la tête, s'annéantissait dans la débâcle brutale qui emportait sa récente foi en la sécurité de l'avenir.

—Non, non! gémit-elle, cette fois nous sommes bien perdus!

—M'amie!...

—Oui, on ne résiste pas aux gens de loi, à ceux de l'administration surtout!... Nous serons chassés et ils démoliront notre maison... Qu'avons-nous fait au bon Dieu pour qu'il nous frappe si fort, et cela... le jour de ta fête, mon cher mari?...

—Certes, dit Lamblin, le ciel nous est cruel; il nous prend notre asile après notre ami.

—Ah! cria Ursule, dans une folie sublime d'amitié et de reconnaissance, si Laroche était vivant, nous pourrions être consolés!

Anselme pénétra le regret rétrospectif qui sourdait de cette plainte, il le compléta en s'accusant.

—Si nous l'avions écouté, si nous l'eus-

sions suivi, nous aurions vécu à ses côtés et notre sollicitude aurait écarté de lui la maladie et la mort. Notre amour pour ce logis a été égoïste; nous en sommes châtiés; nous avons abandonné notre ami...

Un silence tomba. Lamblin évoquait là-bas, la maison peuplée par leur union étroite: Ursule égayant la demeure de son activité de ménagère et de ces soins délicats que seule une femme dispense; Léonard et lui fumant leur pipe en devisant du passé ou en battant les cartes et humant le fin cassis que leur aurait versé sa compagne.

Ah! s'ils avaient su!... Si leur avidité d'être propriétaires n'avait pas oblitéré la générosité de leur coeur! Satisfaits dans leur désir, ils avaient laissé partir seul celui qui leur avait été compatissant... Oui, c'était leur égoïsme que Dieu punissait!...

Ursule se leva:

—Allons le prier là-haut, il nous pardonnera et nous viendra en aide.

Anselme obéit; il voulait accorder créance à la protection surnaturelle de l'ami qui, vivant, leur avait été secourable.

Et les deux vieux, courbés sous leur angoisse, mais les bras unis comme pour être plus forts à la porter, s'acheminèrent vers le cimetière. Agenouillés devant l'image qui représentait, en chef de bonté, le défunt parmi ses soldats, une confiance leur vint. Longuement ils prièrent, s'accusèrent, invoquèrent, secours. Et telle était leur foi en la prédestination de leur ami, ils se sentirent plus forts et s'espérèrent exaucés.

Lamblin, cependant, se résolut à consulter les gens de loi.

Dès les premiers mots, il se heurta douloureusement à un malentendu. M. Esmeffin, rencontré chez l'avoué Lehagre, eut un salut de considération malicieuse pour

le finaud, qui, par l'achat de la maison de feu Roisnard sous un prête-nom, allait réaliser un superbe bénéfice, et, carrément, sans rancune, il le félicita de l'aubaine.

Anselme se rebella; mais ses protestations amenaient sur les lèvres de ses auditeurs un sourire incrédule qui démentait la déférence de leur silence... Tudieu il la leur baillait bonne, le vieux soldat! Avec ses airs de bonhomme, il s'entendait aux affaires. Le prétendu attachement à son logis était encore une habileté, une manœuvre sentimentale pour tenir haute la dragée à la Compagnie des chemins de fer provinciaux,

Cependant, par égard pour un client auquel souriait la fortune, leur attitude restait celle d'une approbation polie.

Pourtant, il fallait s'arrêter à un plan de conduite. Sitôt seul avec son client, l'avoué crut pouvoir parler librement.

—Voyons, conclut-il, je vais, en votre nom, tenter une démarche auprès de la Compagnie. Nous tâcherons d'obtenir trente mille francs. C'est un beau denier.

Lamblin s'insurgea:

—Ni trente, ni cinquante... Ce n'est pas de l'argent que je veux, vous dis-je; je tiens à mon bien seul... Aidez-moi à le conserver.

L'avoué plissa les lèvres; il était méfiant, le client, même avec son conseil.

Il voulut, par amour-propre de perspicacité, montrer qu'il n'était pas dupe.

—Capitaine, déclara-t-il, n'insistez pas; votre résistance est oiseuse; vous êtes sans recours contre l'arrêté préfectoral. La question est de savoir si vous avez avantage à traiter sur les offres aimables ou à traduire vos prétentions devant le jury d'expropriation. Si la Compagnie accepte votre prix de trente mille francs, vous avez intérêt, à mon avis, à conclure directement avec elle...

Anselme, suffoqué, voulut l'interrompre; l'avoué haussa le ton et continua avec volubilité :

—Laissez-moi achever. Devant le jury d'expropriation, si vous n'obtenez qu'une somme inférieure à votre demande, vous avez à supporter les dépens : les frais restent, au contraire, à la charge de la Compagnie en cas d'entente amiable. Vous voyez la différence, je tenais à vous la faire toucher du doigt... Il me semble que ceci dicte votre conduite. Ainsi, vous allez me signer un pouvoir afin de traiter directement.

Le capitaine était debout, la face enflammée.

—Jamais!... jamais!... jamais!... Ah! ça, ne m'avez-vous pas compris? Me prenez-vous pour un homme d'argent, moi, Anselme Lamblin, ancien capitaine Lamblin; ancien capitaine français, chevalier de la Légion d'honneur?... J'aime ma maison et ne spécule pas sur mes sentiments pour les livrer contre une rançon de billets de banque. Qu'en ferai-je?... J'ai vécu humble et digne, je saurai vieillir de même; mais qu'on me laisse au moins la petite place dont je me contente et que je me suis conquise!

Me Lehagre laissa choir ses bras.

—C'est de l'aberration!... Ni vous, ni moi ne pouvons rien contre une expropriation légale. Il faut se soumettre. En revanche, il n'est en rien répréhensible de procéder au mieux de ses intérêts pécuniaires. Que votre maison vous tienne au coeur, je n'y contredis pas; mais en l'état de choses, vu l'inexorabilité du fait, en obtenir deux fois et demie sa valeur reste une compensation. Avec trente mille francs, vous trouverez une installation plus confortable en conservant même en réserve une soule d'argent mignon. Justement, je connais un immeuble en vente

qui vous conviendrait admirablement; avec vingt-deux à vingt-trois mille...

—Suffit! sabra Lamblin. Toutes les roueries de votre procédure, si habile à couvrir les coquins, sont impuissantes pour défendre le bien légitime d'un honnête homme. Je n'ai donc rien à faire ici. Je me retire; j'attendrai qu'on me chasse de chez moi par la force ou qu'on fasse crouler sur ma tête le toit de ma maison, au nom de cette loi qui favorise le vol et les fripons?...

Cette fois, il parlait haut, le capitaine; sa stature, un peu tassée sous l'âge et les chagrins récents, avait ressurgi en parade; les yeux fiers, il poitrinait comme autrefois à l'assaut... Pauvre don Quichotte parti en guerre contre les moulins à vent du Code! Moins heureux que le meunier de Sans-Souci, il apprenait à ses dépens, que si, à Berlin, il y eut des juges contre le roi, en France la force de la collectivité prime le droit du citoyen. N'importe! Seul contre tous, il ne capitulerait pas, l'entêté sublime! Vaincu d'avance, il serait emporté par la débâcle, mais, pas plus que jadis à Metz, il n'aurait de sa main "signé le revers".

Une stupeur admirative émue l'âme de l'avoué; il était convaincu désormais du réel désintéressement du vieux soldat; il savait que son entêtement, loin d'être un calcul, résidait dans une folie sentimentale. Il honora le caractère et eut pitié de la victime.

Alors, il déclara, la voix respectueuse et grave :

—Capitaine, excusez-moi. Dans notre métier, nous avons à faire d'habitude à des clients que les intérêts matériels touchent davantage que les satisfactions du coeur...

—Tant pis pour eux et pour vous, coupa rudement Lamblin.

Me Lehagre sourit, sans s'offusquer de la boutade :

—Vous avez raison encore, mais ceci vous explique un peu ma longue erreur... Bien que, en toute franchise, je sache vains mes efforts, je me dévoue à votre cause; je la défendrai devant le jury d'expropriation et auparavant dans les bureaux, si vous me faites l'honneur très grand de me la confier. Seulement, je vous le répète, je vous dois loyalement ma conviction: nous perdrons la bataille.

Lamblin riposta :

—Quand même! tout au moins nous serons battus!

Me Lehagre s'incline.

Je vous enverrai un pouvoir à signer... Maintenant, capitaine, je vous renouvelle mes excuses quant à ma primitive erreur; des caractères comme le vôtre sont rares; aussi serais-je à la fois honoré et heureux si vous m'octroyez mon pardon dans votre poignée de main.

Anselme regarda l'avoué; ses yeux s'adoucirent, un réconfort lui pansa l'âme.

—Voilà!... Vos dernières paroles sont d'un homme de coeur. Désormais je me fie à vous.

L'avoué reconduisit son visiteur et le contempla s'éloigner.

“Pauvre brave homme! pensait-il; tout au moins je sauvegarderai ses intérêts que son intransigeance sacrifie. Par fierté, sans compensation, il se laisserait dépouiller!...”

Lamblin s'acheminait vers sa demeure d'un pas ralenti. La sympathie déférente de l'avoué, après l'outrageante méprise, amolissait le courroux de son âme, brisait son énergie dans une réaction violente. Chatouilleux dès l'épiderme de sa loyauté, le soupçon qui effleurait sa droiture l'avait cabré, agressif et viril; la réparation spontanée et convaincante de M. Le-

hagre, ses affirmations de dévouement et de respect avaient oint la blessure d'un émolient qui maintenant s'infiltrait, émoussait sur Anselme l'aiguillon de la révolte et, par suite, paralysait ses forces combattives.

Au coude de la grand'rue du faubourg, il aperçut la maison,—qu'il ne sentait déjà plus sienne,—où dans les transees, l'attendait Ursule. Que répondre aux questions anxieuses de la pauvre affligée?... Même par pitié, son amour ne saurait pas mentir à celle qui, toujours, avait lu à livre ouvert dans son cerveau et dans son coeur. D'ailleurs, le moindre faux espoir ne préparait-il pas la plus cruelle désillusion finale?... Alors, comme d'un geste coutumier il se découvrait en dépassant l'église, son âme, dans un élan de charité, demanda au ciel, pour sa compagne, la force divine du sacrifice et le dictame des résignations.

Une même pensée d'imploration et de foi avait conduit Ursule à la prière; de la porte bâtarde de la chapelle, Anselme vit son amie déboucher. Ils allèrent l'un à l'autre, se regardèrent sans parler... Mais elle avait compris; toute résistance était illusoire, il n'avait plus qu'à se confier à Dieu.

Ils rentrèrent, courbés, vieillis, mais sans révolte. A s'appuyer l'un sur l'autre, ils retrouvaient un baume; si amer que leur fût le calice, ils l'acceptaient, puisqu'ils pouvaient se le partager.

Et la douleur élargit en eux une révélation; jamais ils n'avaient si sûrement sondé la profondeur de leurs âmes, éprouvé la puissance consolatrice de leur union et la force inentamable de leur amour.

Leur joie était morte, mais le désespoir ne les atteignait pas. Et, le soir, après s'être pressé plus longuement la main avant

de s'endormir, ils balbutièrent une action de grâce à Celui qui, tout en les éprouvant, les conservait du moins l'un à l'autre.

Les journées suivantes traînèrent vides et interminables. Anselme ne se trouvait plus de bras pour sarcler les plates-bandes, arroser les fleurs de ce sol que bientôt les terrassiers fouleraient de leurs pioches assassines. A quoi bon écheniller les arbres promis à la cognée, tailler la vigne qui ne verrait pas les vendanges?... Cependant le vieux souffrait de voir le jardin dépérir, et, pitoyable, émondaït un arbuste, versait un arrosoir aux plantes flétries, arrachait l'herbe qui étouffait les fraisiers, mais la besogne accomplie la laissait morne et accablé.

Les cassis mûrirent. Ursule, de ses doigts tremblants, cueillit, égrena la dernière récolte. Les années précédentes, ce jour-là était jour de fête. il évoquait d'avance la gaité finale des veillées d'hiver, autour du guéridon, devant les bourrées flambantes... Où le boiraient-ils, celui-là ? Lui trouveraient-ils même parfum dans l'exil, quand la sève dont il sortait serait tarie aux fibres des arbustes arrachés, mis en fagots, réduits en cendres?... Un pêcher, greffé d'espèce rare par Anselme, avait noué au printemps ses premiers fruits... Auraient-ils seulement le temps de mûrir ? Les cueilleraient-ils moins lestes, mais aussi aimants que jadis ceux du verger de la Ratelière ?

Et, dans la splendeur de l'été, s'épanouissaient les roses ; jamais si luxuriante floraison n'avait gemmé le parterre et embaumé les ambiances. Les lys fiers érigaient leurs têtes de pureté que balançaient les brises ; jasmins et chèvrefeuilles se suspendaient en guirlandes dont le soleil volait l'isait les élixirs ; c'étaient encore les haleines enivrantes des foins

mûrs, les touffeurs discrètes du réséda, les souffles poivrés des oeillets et des menthes, sur qui planait, douce, l'âme des tilleuls... Une débauche de parfums et de couleurs dont le flair et les yeux ne seraient à jamais hantés!... Ironique, la coquette nature se faisait plus séduisante à l'heure de l'adieu.

Dans leur deuil anticipé, les vieux ne savaient plus s'ils adoraient ou détestaient ces choses en qui s'était incarnée leur vie. Toujours est-il qu'ils ne quittaient ces choses en qui s'était incarnée du dimanche et leur pèlerinage au cimetière.

Les faits extérieurs ne leur étaient plus de rien ; ils vivaient renfermés, comme ignorants de l'imminent désastre, lorsque la visite de M. Lehagre vint, dans leur réclusion, proclamer l'imminence de l'inéluctable malheur dont, entre eux, ils ne parlaient jamais.

—Capitaine, déclara l'avoué, suivant vos volontés, j'ai refusé les offres de la Compagnie et protesté contre l'expropriation. Comme je le savais, hélas ! on a passé outre. Le jury s'est réuni, j'ai encore soutenu votre cause ; en dépit de tout, l'expropriation a été prononcée. Alors, malgré votre désintéressement, battu sur ce point, j'ai voulu vous obtenir une indemnité sérieuse. Là, j'ai été plus heureux. Le jury vous alloue quarante mille francs pour votre propriété et votre concession tombale.

—Notre concession ?

—Oui. La ligne projetée coupe le cimetière et amène sa désaffectation.

Ne vous désolez pas, Madame. Expulsés d'ici où vous ne pourrez vous éteindre selon votre ancien désir, pourquoi cette sépulture vous tiendrait-elle au coeur ? C'est grâce à cette dépossession que j'ai pu majorer le chiffre de votre indemnité.

Oh! expliqua-t-il sur un geste de Lamblin, je sais que l'argent n'est point pour vous un consolateur; mais, enfin, il vous garantira de bien des soucis dans votre vieillesse. Si vous vous en alliez le premier, capitaine, Madame n'aurait que les onze cents francs de sa pension de veuve; ces quarante mille francs lui assurent une existence digne et aisée.

Lamblin courba le front. Il avait raison, le chicanoux!... Lui n'avait jamais réfléchi à cela; il lui semblait qu'Ursule et lui avaient depuis trop longtemps vécu côte à côte pour ne pas s'en aller ensemble. L'argumentation de l'avoué éclairait le mari sur un danger auquel des vieux époux n'avait jamais songé.

Le capitaine, aussitôt, fit abnégation de ses répugnances pour rendre hommage à la prévoyance tutélaire de l'homme de loi; son indéfectible méfiance à l'égard des rob'ns fut sapée; il s'humilia, eut des paroles reconnaissantes et réparatrices.

—Je vous ai méconnu, Monsieur, dit-il loyalement; malgré moi, je conservais une arrière-pensée, une suspicion sur les mobiles de votre intervention. Vous l'avouer, c'est vous en exprimer mon remords... Votre sagesse a su parer aux dangers de mon entêtement et de mon imprévoyance. Vous avez garanti l'avenir de ma femme; c'est un acte dont mon amour vous doit toute gratitude. Merci donc, du fond de l'âme... Donnez-moi une main d'ami, si vous me pardonnez, car désormais vous êtes le mien.

—Capitaine, répliqua l'avoué, surpris de la propre émotion de son coeur cuirassé par la chicane, votre franc aveu honore qui le reçoit comme celui qui s'en accuse. C'est moi qui vous dis: merci. Vous m'avez donné un noble exemple de sincérité et de désintéressement; cela fait du bien dans notre profession. Votre amitié paye

largement mes inefficaces efforts, et votre estime ainsi déclarée restera ma fierté.

Un recueillement pâna sur la noblesse de ces paroles; puis, timide, Ursule, hâsarda:

—Et... quand devons-nous partir?

—D'ici un mois, Madame... Puis-je, à mon tour, vous demander où vous comptez vous retirer?

Elle avoua:

—Nous n'y avons pas encore songé.

Mot sublime de l'impossible mais tenace espérance! Malgré la certitude de leur expulsion prochaine, le vieux ménage avait voulu attendre... Attendre quoi?... le miracle! Oui, le miracle que, sans le formuler par les mots de leur prière, leurs coeurs appelaient dans l'invocation pieuse de l'ami.

Cependant, comme les jours passaient, ils durent songer à emballer leur petit mobilier.

Anselme errait par les pièces, tentait de remplir à jamais sa mémoire de la vision des choses aimées. Enfin, il se crut décidé; de ses mains fébriles il souleva un cadre, le décrocha de son clou; mais comme il reculait, la place laissée vide par le tableau béa dans la tapisserie, telle une blessure. Et le pauvre homme se hâta de remettre en place l'image un instant enlevée. Non! jamais il n'aurait le coeur de saccager ainsi les objets mobiliers; que faire, du reste, de ces meubles qui, ailleurs, seraient dépaysés?... On les vendrait, les pauvres, et d'autres mains que les siennes feraient la triste besogne, les bousculeraient après qu'il serait parti sans avoir vu son logis dévasté.

Ursule domptait ses nerfs d'une énergie moins défaillante. Les armoires se vidèrent, le linge s'entassa dans les caisses, puis ce furent les conserves sérieusement calées, que, sitôt emballées, elle cachait

sous le hangar. Dans sa malle se réfugièrent les souvenirs ; elle n'eût garde d'oublier la vieille paire d'épaulettes dans sa boîte cabossée de carton vert.

Ainsi la physionomie du logis gardait une apparence ancienne et éclairait la dévastation derrière les portes closes de ses placards dépouillés. Il fallut pourtant se décider à dépendre les rideaux qui s'affaissaient sur le parquet avec des cassures raides de suaires. N'était-ce point leur passé qu'ils ensevelissaient à l'heure tardive où l'avenir n'est plus, où la vie ne réside que dans le souvenir ? Et le dernier dimanche, il fallut bien aller encore au cimetière, reprendre, au lit suprême qu'ils avaient espéré et dont on les rejetait, la photographie de Laroche et de ses soldats, sous l'auvent destiné aux couronnes.

La veille du départ, ils n'avaient pas encore pu s'habituer à la pensée de chercher un nouveau gîte. Ils s'en allèrent, suivis d'une simple malle, ayant chargé M. Lehagre de mettre en sûreté les caisses emballées par Ursule et de faire vendre les meubles.

Avant de franchir le seuil pour la dernière fois, Anselme alla au jardin moissonner les roses ; Ursule les reçut et tous deux s'étreignirent ; mais les douleurs avaient en eux tari la source des larmes. Mme Lamblin entra dans l'église, laissa son bouquet sur l'autel de la Vierge ; le parfum des fleurs la faisait défaillir.

Alors ils s'éloignèrent, sans détourner la tête, traînant leurs pas de vieillards vers l'inconnu.

Et ce fut une chambre d'hôtel qui abrita leur première nuit d'exil.

VI

PELERINAGE

Au réveil, ils s'effarèrent... Leurs yeux

s'écarquillèrent à l'aspect inaccoutumé des meubles et des murs. Le choc de leurs paupières éveilla en eux la conscience de l'exil et leurs paupières s'abaissèrent pour se voiler mutuellement leur détresse.

Ils se vêtirent, hâtifs, taciturnes, et sortirent.

Hors de l'hôtel, ils retrouvèrent la vision connue de la ville et leur mal s'en accrût. Leurs pas se détournèrent du chemin qui les eût ramenés vers leur paradis perdu, vers la maison dont ils étaient à jamais bannis. Pauvre maison, qui allait crouler sous les pies des démolisseurs !... A cette évocation, ils comprirent qu'il leur serait intolérable de vivre si près de la fosse ouverte où gisait leur bonheur. Il leur fallait chercher plus loin l'oubli... Où le trouver ?... Peut-être dans leurs souvenirs ?... Oui, ils retourneraient vers le passé.

Ils songèrent qu'ils étaient riches ; pourquoi ne rachèteraient-ils pas la vieille maison de la Ratelière ?

Cette idée germa, prit corps, s'intrôna en eux. Décidés enfin, fébrilement ils s'embarquèrent.

Par une après-midi dorée d'automne, le vieux couple se trouva au tournant de la route, sur le versant de la pente d'où, vingt-sept ans plus tôt, le régiment avait débouché. Instinctivement, les regards cherchèrent le banc de pierre sur lequel, ce jour-là, le père Proby était assis près de la riieuse Ursule.

Hélas ! la vieille demeure hospitalière à la bonhomie campagnarde avait cédé la place à une prétentieuse villa en briques polychromes, aux marqueteries géométriques ; au lieu des tuiles moussues pétardaient au soleil une toiture d'ardoises, coiffée de fioritures de zinc. Les quiconces du verger étaient veufs de leurs pommiers

trapus; sur le terrain déformé serpentaient les sinuosités mignardes d'un jardin anglais avec, au centre de la pelouse, l'inévitable rocaille et le jet d'eau traditionnel.

Çà? leur maison? La ferme de l'enfance d'Ursule, le nid d'éclosion de leur amour?... Oh! les barbares!...

En entier, le village était défiguré. Des maisonnettes crépies de teintes tendres, aux volets vifs, bordaient la route que sillonnaient les rails d'un tramway. Campagne jadis, le pays s'était métamorphosé en banale banlieue; les dépeceurs des biens de maître Proby s'étaient engraissés d'une fortune en morcelant la propriété de lots à bâtir. D'importantes usines avaient développé la petite ville voisine en un centre industriel, et l'afflux nouveau de la population avait rayonné sur son pourtour.

Seule, la vieille église gardait son air humble et accueillant sous sa toiture incurvée. Le siècle sceptique avait réservé son luxe pour les habitations des hommes et s'était détourné de la maison de Dieu. Elle en paraissait plus noble, avec cette physionomie patriarcale des femmes âgées, au visage grave et digne sous la coiffe familière des traditions locales, derniers vestiges de cette aristocratie fidèle à la terre nourricière.

Là, du moins, les errants retrouvèrent intacts leurs souvenirs. C'était toujours l'autel au pied duquel s'étaient échangés leurs serments ces serments qui les liaient, solides après l'épreuve de la vie, et les maintenaient unis dans leur vieillesse explorée comme dans leur triomphante jeunesse; c'était l'hôtel auquel ils revenaient apporter l'action de grâces de leur amour et le trop plein de leur récente douleur.

Le cimetière qui entourait l'église était abandonné pour un nouveau champ du

sommeil; la présence sévère des tombes eût troublé dans leurs plaisirs les nouveaux habitants des villas joyeuses. Vainement, les pèlerins cherchèrent la dalle qui abritait les défunts Proby; mais leurs coeurs, plus fidèles, conservaient la mémoire de la place sacrée.

—C'est là, dit Ursule.

Et tous deux s'agenouillèrent.

Puis ils errèrent à travers le bourg agrandi qu'ils ne reconnaissaient pas; Ursule fouillait du regard les physionomies des passants, et pas une face vieillie n'évoquait la vision d'un trait inoublié. Choses et gens d'autrefois avaient disparu, submergé par le flot des citadins que le tramway déversait le long de ses deux lieues de voie ferrée. Inutilement, la bonne dame marcottait l'énumération des noms jadis familiers et, par la pensée, évoquait leurs images. Qu'étaient devenues ses compagnes: Tiennette Aubry, la fille du brave officier de santé que chacun honorait du titre de docteur, la blondine qui, au jour des noces, l'avait assistée comme demoiselle d'honneur?... Jeanne Sauvaize, nièce du bon curé, présidente des enfants de Marie, qui tenait l'harmonium à l'église et chantait des soli aux jours des grandes fêtes?... Brigitte Mahaud, sa soeur de lait, la pauvre boîteuse, qui vivait vaillamment de son aiguille et élevait ses deux frères orphelins, petite famille qui, aux heures difficiles, trouvait toujours place au feu et à la table de la Ratelière?... Et d'autres, d'autres encore!

Las de ses recherches vaines, le vieux couple rallia l'hôtellerie; ce n'était plus la simple et spacieuse auberge où Anselme avait mis à l'épreuve la patience d'Ursule en s'attardant autour des cruchons de bière, mais bien un établissement modernisé avec cage vitrée dans le vestibule

pour le bureau et des garçons en veste noire.

Ils dînèrent tristement à une petite table dans la salle à manger au centre de laquelle trônait la table d'hôte.

La casse venait de s'ouvrir; on leur servit des cailles. Le passé prenait à tâche de raviver les émotions anciennes. Les yeux humides, ils se regardèrent; ce mince petit fait comblait leurs coeurs et fit déborder les larmes apaisantes... La chasse! complaisante entremetteuse de leurs jeunes amours!

Et ils parlèrent de Shot, le beau setter, le vieil ami, mort de décrépitude dans une garnison lointaine et sur la tombe duquel Ursule avait planté un rosier blanc dont, de déplacement en déplacement, Anselme emportait la greffe. Chacun de leurs jardins avait eu son rosier de Shot. Le dernier de l'espèce était resté là-bas, condamné à périr; c'était encore une épave qui sombrait dans le naufrage des choses chères à leur âme.

Leur mince appétit était épuisé. Le coude à la table, la joue dans la main, Ursule, par la fenêtre proche, regardait le mouvement de la rue, dans la pâleur rosée du jour baissant. Des ouvriers rentraient du chantier, d'un pas alourdi par l'écrasement de la journée chaude; puis c'était des silhouettes trotte-menu de travailleuses à la journée qui se faufilaient le long des trottoirs, le sac à ouvrage à la main. Soudain se dessina une ombre tassée, aux reins courbés, à la démarche claudicante... Ursule tressaillit, ouvrit la fenêtre... Non, elle ne se trompait pas....

—Brigitte! héla-t-elle.

La passante s'arrêta, redressa la tête, regarda, indécise. Mais un nouvel appel l'invoquait:

—Brigitte! ma soeur!...

La vieille fille dévisagea la personne

penchée à la croisée et dont l'appelait le geste tendu des bras. Une stupeur l'immobilisa un instant, puis la jeta à celle qu'elle reconnaissait enfin.

—Mademoiselle Proby!

Anselme sourit... Cette appellation remontait si loin dans le passé! C'était le premier rejeton de jadis surgi dans le sillon de leur ingrat pèlerinage.

Il s'empressa derrière sa femme, qui, déjà, avait rejoint sa soeur de lait dans la rue.

Les deux femmes étaient au bras l'une de l'autre; toute la séparation si longue s'anéantissait dans ce baiser.

Et le flot des confidences s'épancha.

—Et tes frères?

—Jean, mort au Tonkin; Gaspard, l'ambitieux, parti pour le nouveau pays de l'or; depuis quinze mois, sans nouvelles.

D'autres évocations émergèrent de la mémoire d'Ursule. A chaque nom prononcé, en sourd refrain, tombaient les mots: "Parti!... Mort!..." Si bien que les voix baissèrent, les questions s'enrayèrent dans la gorge oppressée d'Ursule, et les deux amies d'enfance, les deux vieilles d'aujourd'hui, demeurèrent bientôt face à face, les mains dénouées et pendantes, les lèvres silencieuses.

—Adieu! dit enfin Brigitte, il faut que je rentre.

—Tu vis seule?

—Non, expliqua-t-elle. Les chambres des défunts et de l'émigrant étaient vides; je les ai louées, il faut vivre. J'ai des pensionnaires, de braves ouvriers auxquels je trempe la soupe.

Lamblin intervint.

—Vous avez bu le même lait nourricier que ma femme; nous possédons de l'argent que nous ne mangerons pas; prenez-en votre part pour vivre libre chez vous... ou venez avec nous.

La boiteuse secoua la tête.

Merci de bon coeur! Mais, voyez-vous, j'aime mieux rester comme je suis. Quitter le pays? C'est trop tard; j'y suis née, j'y ai vécu, j'y mourrai... Dans ma maison, je serais trop seule sans mes pensionnaires... Je n'ai plus personne au monde et je me suis attachée à eux... Aussi excusez-moi, je me sauve; ils doivent m'attendre.

—Adieu! soupira Ursule.

Et sur une dernière étreinte, les deux femmes, à jamais, se séparèrent.

Oh! la vie! la cruauté des vieux ans faits d'oubli, de quotidiennes séparations et d'éternels adieux!

La première étape de leur pèlerinage éperdait l'âme des vieux époux d'une plus lamentable détresse; ils étaient venus rechercher des souvenirs et avaient trébuché sur des ruines. Alors, ils songèrent à leur première garnison commune, à la petite bicoque où ils avaient connu l'intimité, où leur tendresse s'était affermie dans la confiance de leurs soucis et de leurs espérances.

Vers elle, ils orientèrent leur migration.

Ils débarquèrent à la nuit close et une nouvelle chambre d'hôtel abrita leur sommeil d'errants déracinés du gîte, du gîte irremplaçable... Ils dormirent là de lourde torpeur qui anéantit l'âme dans le corps accablé.

Au réveil, un ciel gris bas, où couraient des nuées grosses de pluie menaçante, pesait sur la petite ville. Néanmoins, ils sortirent, s'acheminèrent, le coeur tourmenté par le pressentiment d'une désillusion nouvelle.

La longue rue du faubourg s'ouvrit devant eux: ils avançaient comme à regret, inquiet, à la vue des bâtisses neuves qui se dressaient là où, jadis, couraient les murs bas et les haies vives.

Soudain, ils s'arrêtèrent, les yeux émerveillés.

La petite maison était là, toujours la même, étranglée seulement entre les hautes murailles de bâtiments récents; la grille basse bordait la route, séparée de la façade du logis par son étroite plate-bande de fusains. Rien n'était changé, sinon le crépi crevassé, sali par la fumée et les pluies.

Anselme et Ursule la contemplaient, le regard et l'âme rajeunis. Cette vision se levait devant eux comme une aube apaisante après les cauchemars d'une nuit douloureuse et enfiévrée. O la chère maisonnette qui leur jetait aux narines le parfum ancien mais vivant de leur jeunesse et le mystère des fenêtres aux herminettes joyeuses de l'enfant, sans être assombrie par le deuil de la perte irréparable!

—Et le jardin? murmura Ursule.

Ils étaient immobiles devant la porte close et le mystère des fenêtres aux herminettes vitrages. Ils n'osaient sonner, exposer la pitié de leur pèlerinage aux moqueries et aux rebuffades; et ce sentiment se compliquait encore de la pudeur d'un passé qui n'était qu'à eux seuls et que seuls ensemble ils pouvaient évoquer.

Alors ils cherchèrent l'ancienne venelle qui dévalait sur le ruisseau.

Elle n'existait plus. Ils errèrent, découvrirent enfin une sente qui, par la rive opposée, les ramena face au parterre de leur ancien gîte.

Comme ils arrivaient, le soleil déchira les nuées, un souffle frais courut; dans le jardin des blancheurs de linge ondulèrent, éclatèrent sous la lumière... O magie de l'indélébile passé!... Anselme regarda les mains ridées de sa compagne comme jadis lorsqu'elles lui étaient apparues rougies par la lessive... et comme alors aussi, il

les réchauffa d'un baiser. Non ! elle n'était pas morte leur jeunesse qui se perpétuait dans la résurrection des choses !

—T'en souviens-tu ? balbutia le vieil amoureux. tout était pareil quand tu m'as annoncé...

Il s'interrompit... Le rappel de leur espérance déçue leur était à cette heure, trop cruel.

Ils demeurèrent muets. les yeux fixés sur la haie du jardin dont ne les séparait qu'une légère passerelle jetée en travers du ruisseau. Quatre pas à franchir, une barrière à pousser, et ils se retrouvaient chez eux... Chez eux!... Mais le mirage de leur jeunesse, entrevue un instant, déjà s'évanouissait. Ils étaient vieux ! ils n'étaient plus que des étrangers!...

Cependant, ils s'attardaient là, hypnotisés par leur contemplation.

Brusquement, la porte de clôture béa ; un homme parut sur le ponceau. fit halte. la face subitement bouleversée par une émotion puissante. puis de ses lèvres jaillit un cri :

—Mon lieutenant !

Anselme le dévisagea, la mémoire rebelle.

L'homme s'était ressaisi ; il demanda un peu confus, inquiet de s'être trompé :

—Vous n'êtes pas monsieur Lamblin ?

—Si !

—Moi. je suis Moirand !

Moirand ! A ce nom. une clarté subite resplendit dans la mémoire du retraité. Il revécut la scène poignante, inoubliable, dont. après vingt-sept ans, au choc de leur rencontre. deux coeurs d'homme battaient encore.

C'était quelques mois avant qu'Anselme ne rencontrât l'élue de son âme... Il était alors lieutenant dans cette petite garnison où le ramenait aujourd'hui sa

remontée dans le lit du passé, et les soins du service absorbaient seuls ses soucis.

Lamblin vérifiait un jour le cahier d'ordinaire de la compagnie dans le bureau contigu à la chambre du sergent-major alors déserte. Il entendait la porte de cette pièce grincer doucement, un pas furtif frôler le plancher ; son regard se levait, heurtait au mur le reflet d'un miroir à barbe... et il voyait Moirand. la main sur le bouton du tiroir où le sergent-major serrait ses fonds.

Moirand passait. dans la compagnie. pour une forte tête ; seul. Lamblin appréciait ce soldat un peu frondeur. mais alerte, intelligent. débrouillard ; il avait constaté en lui un caractère franc qui, à ses yeux. compensait bien des défauts de détail. Depuis peu cependant. une certaine inquiétude dans les allures du soldat avait frappé le lieutenant ; il avait voulu provoquer la confiance de Moirand, qui resta taciturne, comme obsédé par une idée fixe.

L'homme tira ; la serrure résista ; Moirand eut un geste farouche et désespéré, ouvrit son couteau. engagea la lame dans la rainure pour une pesée.

Une main s'abattit sur son épaule. et ces mains tonnèrent sur lui.

—Malheureux, qu'allez-vous faire !

L'homme contempla son officier, hagar, puis jeta en défi :

—Voler !

L'officier eut un recul ; mais il ne pouvait croire à l'infamie de cet homme ; il pressentit un drame obscur et son expression d'horreur se mua en pitié.

Moirand était livide. des larmes de sueur suintaient lourdes. à son front ; ses jambes flageolaient.

Puis le coeur du soldat creva.

—Ah ! mon lieutenant. si vous saviez !

—Dites !

Le malheureux secouait le front. incapable de parler. D'un geste saccadé il fouilla ses poches, ne trouvant pas, enfin il sortit une lettre la tendit.

Lamblin eut quelque peine à en démêler le sens; enfin, par bribes, il put obtenir les explications du pauvre garçon.

Avant d'entrer au service il s'était marié... Elle venait d'avoir un enfant.

—Je voulais voir mon fils! conclut-il en relevant son front jusqu'alors courbé, abasourdi par l'orgueil de son amour paternel.

—Et... ?

—Je n'ai pas d'argent!

—Pourquoi ne t'êtré pas confié à moi? J'ai voulu te faire parler, tu t'es tu; tu me connais cependant!

—J'y ai pensé. Mais c'est la fin du mois. j'ai eu peur que vous n'eussiez plus de quoi.

—Je ne suis pas trop riche, en effet; mais voyons, que te faut-il?

—Une quinzaine de francs.

—Voici un louis, et pour ta permission, je m'en charge.

Moirand joignit les mains, sans parole. Il ne sut trouver à l'adresse de son officier qu'un regard, mais quel regard!...

A quelques mois de là, au cours de ces mêmes manoeuvres ou Lamblin devait cueillir la fleur de joie de sa vie. l'officier se trouva, de grand'garde, malade à la suite de l'absorption de conserves avariées. Exténué, il s'étendit à terre, roulé dans son caba, et finit par s'endormir.

Au petit jour, il s'éveilla. Une pluie serrée trempait la campagne... Il n'était pas mouillé... Un petit fossé aux terres relevées avait empêché l'eau d'envahir le sol où Lamblin reposait et, au-dessus de lui, sur des échaldas, était tendue une capote de troupiér.

A quelques pas, Moirand recevait stoïquement la pluie sur les épaules.

Il payait sa dette, quitte à la solder de sa vie.

Libéré peu après, le soldat avait fait ses adieux à son lieutenant, promis de lui écrire; mais on sait l'embaras des simples devant la feuille de papier à lettre.. Bref, l'oubli avait paru s'entasser sur ce souvenir qui, après tant d'années, était assez vivant pour que le temps n'eût pas effacé les traits dans la mémoire ni la reconnaissance dans le coeur.

Moirand parla:

—Vous savez; mon lieutenant. l'enfant est soldat; je l'ai nommé Anselme comme vous; il est adjudant, c'est un chef.

—Et toi, demanda le retraité, alors tu es heureux?

—Oui, grâce à vous. Votre bonté m'a montré le droit chemin; je vous devais trop pour ne pas être toujours fidèle au devoir et à l'honneur. Une fois libéré, j'ai travaillé dur pour la femme et l'enfant; entré manoeuvre à la fabrique, j'ai employé mes loisirs à m'instruire et je suis devenu enfin chef d'atelier, intéressé dans la maison. J'ai eu aussi une fille qui est bien mariée dans le pays. On vit ensemble, en bonne union, là, dans cette petite maison...

—Je la connais, dit doucement le capitaine, j'y ai vécu avec ma femme au début de notre mariage; c'est une demeure pour les gens heureux!

—Vrai! s'écria Moirand enthousiasmé vous avez demeuré là? Il faut venir la revoir la maison, avec Madame... et, si j'osais, je serais si fier de vous avoir pour convives!... Excusez ma liberté; venez vous asseoir à la table de celui qui est un homme d'honneur, grâce à vous qui le lui avez sauvé!

—Nous irons, dit Ursule, car je vous dois, Monsieur, une joie à l'heure où j'étais malheureuse. Je connaissais votre his-

toire, mais mon mari avait tu votre nom et il m'est doux de trouver une gratitude fidèle dans l'homme qui se montre ainsi doublement digne de l'ancien bienfait.

Oh! le repas dans la petite salle à manger familiale où leur jeunesse avait savouré les ratas de l'ordonnance. car leurs lèvres gardaient seul alors le goût des baisers. Les vieux se souriaient encore à travers la table, émus des fêtes dont père, fille, gendre, honoraient leur présence. Ils songèrent, dans la béatitude de l'heure présente, à borner là leur course. à finir leur vie commune dans la petite ville où ils l'avaient commencée. près de l'humble et accueillant foyer où leur assiduité serait toujours bénie. Aussi, en quittant leurs hôtes. leurs regards s'accrochaient-ils aux écriteaux des maisons à louer et ils les examinaient minutieusement comme pour se guider dans l'élection du gîte.

Cette pensée peupla leur causerie et, la nuit, hanta leurs songes. Encore bercés par l'attendrissante gratitude dont les avaient enveloppés Moirand et les siens, ils crurent qu'un havre sûr s'ouvrait à leur vie vagabonde et que l'exil redouté pourrait avoir ses clémences. Au réveil. ils bénirent Dieu et se levèrent décidés.

Ils allaient quérir l'ami retrouvé, le prendre pour guide dans leurs recherches d'une demeure. voisine de la sienne. Serait-il content et glorieux le brave Moirand. en sachant que c'était lui qui les rattachait à la vie!

Et comme ils abordaient la maison hier radieuse de tendresse et de joie, déjà brutalement s'y était implanté le malheur... Une civière venait de rapporter le corps du chef de famille, broyé à l'usine par un engrenage...

Les vieux s'enfuirent, chassés par le deuil qui, sinistrement, leur barrait la route ou marchait dans leurs pas.

Ils fuyaient, affolés, sans but... A la gare, ils se demandèrent vers quel nouveau refuge orienter leur déroute... Le nom de la ville où dormait leur dernier ami monta aux lèvres d'Anselme... Oui, ils iraient agenouiller leur détresse et verser les larmes de leur âme sur la sépulture du bon Laroche!...

Mais là. pour la première fois. se brisa leur communion de souvenirs. Jusqu'alors, aux étapes de leur pèlerinage. ils glanaient les épaves d'un passé qu'ensemble tous deux ils avaient vécu, parmi une série de cadres où restait un peu de leur existence inséparée. Le pays de Léonard Laroche. sa maison, les ambiances ne répercutaient un écho que dans la mémoire d'Anselme. Seul, il était venu; les émotions ravivées au contact des êtres se heurtaient à l'ignorance fatalement muette d'Ursule, demeurée au log's, tandis que Lamblin, assistait à l'agonie de son ami. Et il était cruel pour tous deux, à cette heure désemparée de leur vie, de ne plus vibrer à l'unisson. de ne pas se répondre l'un à l'appel de l'autre. C'était comme un glacial vent coulis qui s'infiltrait entre leurs êtres, laissant transis les coeurs privés soudain de la chaleur constante de leur intimité.

—Oh! gémit soudain Ursule. alors qu'elle ne pouvait répondre à une exclamation douloureuse de son mari qui se tournait vainement vers elle comme à la recherche d'un réconfort ô mon pauvre Anselme, nous ne nous séparerons plus jamais!

Elle se pelotonnait contre lui. frissonnante. Lamblin lui serra plus étroitement le bras. Ils franchirent ainsi la grille du cimetière et atteignirent la tombe de leur ami.

Un cippe de marbre troué surgissait seul de la verdure des thuyas nains et du

lierre. Ursule contemplait le modeste mausolée de leur ami qu'elle savait érigée par les soins pieux de son mari... et, soudain, la chrétienne s'émut :

—Oh! mon ami, tu ne lui as pas mis une croix!

Le bras d'Anselme se tendit en protestation: sur la fût, en relief, se détachait l'insigne de la Légion d'honneur.

Et vibrant, il répondit:

—Il a la sienne!

—Mais?...

—Dieu sait reconnaître ses braves; et, d'ailleurs, ce signe ne se glorifie-t-il pas du nom de croix?

La vieille hochait la tête... La sentant peu convaincue, le capitaine ajouta:

—Ma femme ne me sais-tu pas un chrétien?...

Elle s'inclina... Alors, satisfait de son triomphe, pour complaire à sa chère Ursule, Anselme continua:

—Va, puisque, malgré tout, ta pitié s'alarme, le marbrier n'est pas loin. Allons le trouver. Il gravera le gibet divin près de l'insigne du légionnaire; ça fera à notre commandant deux croix d'honneur!

Le lendemain, ils s'interrogèrent: borneraient-ils ici leur exode?

Tous deux branlèrent le chef. Aucun lien du passé n'attachait Ursule à cette ville jusqu'alors inconnue; quant à Anselme, il ne relevait au passage que des vestiges de tristesse. Il était venu dans ce pays seulement pour y trouver, au lieu de la joie promise, un deuil irréparable. La maison de Laroche était peuplée de l'unique vision de l'agonie du commandant; chaque pavé foulé par Anselme meurtrissait ses pieds. Lui rappelait la voie douloureuse suivie derrière le cercueil de son ami... Non, ils n'habiteraient pas cette ville, où, pour la première fois, ils s'é-

taient sentis désunis et dont l'ombre des murailles glaçait leur cœur.

Mais, où se réfugier désormais?... Ils avaient parcouru les étapes du passé et leur course ne s'était heurtée qu'à des ruines!... Chercheraient-ils asile dans la solitude des lointaines campagnes ou dans celle plus profonde de la foule, dans l'engloutissement de Paris?...

Ce fut Paris qu'ils choisirent...

Ils tombèrent dans ce tourbillon qui les roula aux parois de son vertigineux entonnoir, les ballotta aux remous de son ressac. Effarés, inconscients, ils s'abandonnaient, descendaient absorbés au cœur de la ville pour être vomis aux banlieues; seul, le hasard des choses régnait sur leur volonté morte. Et, partout, le heurt douloureux de l'abordage les rejetait à de nouveaux écueils qui, chacun, gardait à ses crocs un lambeau de leur âme saignante. Etourdis par les fracas, aveuglés par les embruns de ce Maëlstrom, ils n'avaient plus dans le naufrage de leur vie que le geste désespéré qui les accrochait l'un à l'autre à leur amour comme à la seule épave encore insubmergée.

VII

LE RETOUR

D'un pas assourdi, vaguant de la fenêtre au chevet du lit où haletait péniblement Ursule, Anselme s'anéantissait dans les ténèbres de sa vie murée et qu'épaississait encore une nouvelle angoisse. Après de longues semaines de dépérissement, de syncopes de plus en plus fréquentes, depuis huit jours Ursule s'était alitée. Le médecin avait diagnostiqué des troubles cardiaques et recommandé les infinis ménagements que nécessitaient à la

fois l'âge de la malade et les secousses morales subies dans la récente épreuve.

Le retraité jugea sans remède un mal dont il ne pouvait supprimer la cause. Ursule mourait de l'exil!... Elle ne saurait guérir hors de l'irrecouvrable paradis perdu!...

La fenêtre retint Anselme; le triste hiver s'enfuyait aux souffles tièdes du renouveau. le soleil rajeuni dansait sur les pointes blondes des bourgeons, riait dans l'azur frais du ciel. Par la baie entraît l'âme des giroflées fleuries aux balcons voisins, expirait la caresse des violettes qu'en bas, dans la rue, charriaient par bottelées les fleuristes ambulantes. Sur la haute branche d'un marronnier pépiait amoureusement un pinson.

Échoué dans le petit logement au quatrième étage d'une bâtisse neuve de la rue Botzaris, face aux horizons syvestres des Buttes-Chaumont. Lamblin songeait, irrésistiblement aux rosiers en boutons. au pawlonia fleuri de mauve, aux vignes gommeuses de là-bas. toutes choses qui également hantaient la valétudinaire sur son lit de désespérance. Le mouvement populeux de la rue évoquait aussi le lointain faubourg déserté. C'était, le matin, le défilé des ménagères allant aux provisions; plus tard, les bandes babillardes et tapageuses des écoliers au retour de la classe, puis la rentrée des ouvriers pour le repas; toutes visions familières à leur passé!... Et le soir, sous les arbres encore défeuillés, passaient les couples d'amoureux, deux à deux enlacés, comme jadis Ursule et lui au creux des venelles fleuries d'aubépines, à l'heure espérante des paternités...

Un soupir arracha Anselme de la barre d'appui où s'accoudait son rêve; il se rapprocha du lit. les yeux. les lèvres, la pensée tendue vers l'appel de la malade:

Elle murmura:

—On a sonné. mon ami!

Lamblin s'étonna. il n'avait rien perçu, confiné dans sa songerie, sauf la voix faible de sa femme. Son ouïe était resté muée aux bruits extérieurs.

Le timbre de nouveau vibra.

Le vieux se hâta vers l'entrée. disparut dans le couloir. La porte s'ouvrit et se referma aussitôt, puis Anselme reparut, une lettre aux doigts.

L'enveloppe chargée de ratures, maculée d'oblitérations postales, étalait, imprimé à son angle. le nom de Me Lehagre. Que pouvait bien lui écrire l'avoué dans cette lettre qui avait ricoché par toutes les stations de sa vie errante pour parvenir enfin au petit logement de la rue Botzaris?... Il la déeacheta d'une main maladroite et lut:

“Mon cher capitaine et ami.

“Une grosse nouvelle!... A la suite de l'entrée du nouveau député de l'arrondissement dans son conseil d'administration. la Compagnie des chemins de fer provinciaux vient, pour des causes d'intérêt électoral, de modifier le tracé primitif de l'embranchement sur Lérignan...

“J'ai attendu. pour vous écrire, que les décisions nouvelles fussent définitives, afin de ne point vous créer de déception. Aujourd'hui, tout est irrévocablement arrêté. Votre logement demeure respecté et avec lui son jardin et... le cimetière. Vous pouvez donc user de votre droit de réméré. Mais j'ai cru mieux faire; j'ai usé de votre procuration pour racheter en votre nom, à meilleur compte, votre ancienne propriété... Si vous me désavouez, je garderai pour moi un logis plein de votre souvenir... Mais vous nous revenez, j'en suis sûr. J'y gagne la présence d'un ami

auquel j'envoie, ainsi qu'à l'excellente Madame Lamblin, l'hommage d'un dévouement tout de respect et d'affection."

LEHAGRE,
avoué.

Ursule s'était redressée, écartait les couvertures.

—Mes bas, mes jupes, ma robe, dit-elle; nous partons!

Elle surgissait, la face transfigurée, reconquise à la vie par l'impossible bonheur qui cependant se réalisait.

Anselme s'était écroulé sur un fauteuil il n'osait croire. La joie offerte se butait à son âme fermée sur toute espérance.

Seul persistait, toujours en faction, le souci de la santé de sa compagne. A la voir debout, déjà hors du lit, les mains tendues vers les vêtements réclamés, il s'alarma.

—Recouche-toi, ma chérie, tu vas prendre mal...

Il avançait des gestes enveloppants dont elle dénoua l'étreinte.

—Tu n'as donc pas compris? s'exclama-t-elle fiévreuse. La maison est à nous; elle nous attend?...

—Guéris-toi bien vite et nous partirons.

—Je mourrais ici; je guérirais là-bas, je me languis de chez nous... Ne le vois-tu pas? c'est être loin qui me tue... Mais nous allons partir, retrouver notre joie... Je me sens forte, je serai tout à fait vaillante quand je rentrerai dans ma maison!

Alors, seulement, Anselme s'exalta.

En présence du danger qui planait sur l'âme de son âme et la chair de sa chair, il s'était senti mort à tout bonheur; mais soudain, il ressuscitait à la joie qui, non contente de réparer le passé, assurait l'avenir... Heureuse, Ursule était sauvée!

Certes, elle était sauvée!... Il la contem-

plait habillée, les épaules redressées comme lorsque soldat, après une longue étape, lui-même avait mis bas le havresac; la figure de la digne femme rayonnait une flamme de jeunesse, sa démarche s'affermissait pour marcher au but enfin tangible. Active, elle bourrait la malle, nouait son chapeau, commandait.

—Va chercher une voiture... Demain nous coucherons chez nous.

Anselme, confus à la vaillance de sa femme, sûr du miracle de sa guérison, balbutiant, délirant, obéit.

Dans le wagon qui les ramenait, promis au pays d'élection, Ursule, affaiblie par les crises récentes, bercée par le roulement du train, s'assoupit. Mais son exaltation veillait, la jetait, par sursauts, les yeux brouillés, à la vitre du compartiment, pour pressentir le but encore lointain et peuplait ses rêves agités de la vision, déjà présente en eux, dont la décevait chaque éveil.

Et sans cesse, des plaines étrangères, des vallons inconnue se déroulaient monotones, irritaient son impatience, semblaient reculer le terme que son désir croyait atteint déjà.

Puis la fièvre tomba... Ursule se sentit défaillir; sa volonté raidie se brisa dans une soudaine réaction. Dès lors, le voyage lui fut pénible, se traîna interminable. L'oppression qui, naguère, l'étreignait au cœur du lit si brusquement quitté dans l'élan qui la transportait jusqu'au gîte recouvré, maintenant pesait plus lourde, reconquerrait sa proie, lui arrachait d'angoisses soupirs.

Devant ce changement grave, Anselme eut peur.

—Tu souffres?... Nous descendrons au premier arrêt...

Ursule retrouva l'énergie d'un geste de dénégation entêtée. Non, non, aller enco-

re, aller toujours, jusqu'au bout. Sous le frisson glacé que versait à ses moëlles l'aile planante de la mort, elle avait plus grande hâte d'arriver, d'échapper au contact funèbre, au moins jusqu'au delà du seuil de la maison ouverte. Là, elle serait résignée; là, elle consentait à mourir. Mais l'horreur de la chambre d'hôtel la hantait; succomber dans un lit de hasard, si près du but, lui infligerait une trop sinistre agonie.

Ah! chauffe, locomotive; brûle les rails, mange l'espace, mais ramène la blessée de l'exil s'éteindre dans la paix du logis...

Anselme, bourrelé d'affres, attirait contre sa poitrine la pauvre dolente; son souffle anhélant chauffait le front emperlé de sueur froide et qui roulait, abandonné, sur son épaule. Indécis, impuissant, il n'osait enfreindre la volonté d'Ursule et ne savait comment réfréner le retour offensif du mal, le mal renaissant que naguère il avait espéré vaincu.

Le malheureux mari pressentait le danger d'un arrêt si impérieusement refusé par la malade: agir d'autorité pour abandonner leur route susciterait de sa part une révolte fatale. Ursule était à la merci d'une émotion, d'une contrariété, même minime; le docteur ne l'avait pas cédé. Par contre, l'imprudence de persévérer dans leur voyage apparaissait évidente à Lamblin, en l'état aggravé de sa compagne.

—Ursule, ma Sulette, implora-t-il, renouvelant dans sa prière le tendre diminutif de leur printemps, un jour, un seul jour de halte, de repos, et nous reprendrons le chemin de là-bas.

Mais du geste, du regard, de tout l'être, Ursule se rebellait; à chaque station, l'angoisse de ses traits arrêtait toute tentative d'Anselme, le clouait sur la banquette; et le train repartait, emportant

toujours les deux époux vers l'inaccessible terre promise.

Enfin, leurs regards possédèrent les paysages inoubliés; la petite ville pointa à l'horizon, le convoi pénétra en gare.

Anselme toucha le bras de sa femme, le trouva inerte, se pencha sur elle, l'oeil affolé.

Ursule était évanouie.

Sur le quai, des mains tendues saluèrent l'apparition du capitaine à la portière; Me Lehagre, le docteur Servin, le curé Brivot, prévenus par l'avoué du retour des Lamblin, les attendait à la gare; mais, à la vue d'Ursule affaissée entre les bras d'Anselme, leur geste joyeux se fit compatissant, reçu le pieux fardeau que transportèrent, front nu, les hommes respectueux et graves.

Anselme balbutiait:

—Une voiture! Vite! et à la maison.

Le médecin intervint:

—Vous n'y songez pas!... Votre logis est froid et vide... Il faut à notre amie un lit chaud, un bon feu et des soins immédiats. A l'hôtel, là, en face, nous avons commandé votre chambre. Hâtons-nous d'y transporter Madame Lamblin.

—Oh! se lamenta le pauvre mari, que dira-t-elle? En route, elle a refusé de s'arrêter; elle voulait sa maison!...

Servin coupa court.

—Ce serait une folie... Il y va de sa vie!

Lamblin s'inclina, désesparé; il abdiqua sa volonté et celle de l'adorée entre les mains de l'homme qui détenait la guérison.

Dans le lit chaud Ursule revint à elle; ses yeux vaguèrent, sa bouche eut un reproche:

—Oh!... Pourquoi ici?... Emmenez-moi chez nous:

L'avoué saisit les mains que tordait Anselme désespéré.

—Je cours là-bas; demain la maison aura ses meubles; vous pourrez y rentrer.

Le vieux hochait la tête, incrédule à toute espérance.

—Demain?...

Un pressentiment hantait son âme; demain ne serait-ce pas trop tard? La physiologie altérée du docteur l'éclairait sur l'imminence du danger.

Ursule gémit:

—Mon Dieu!... Mon Dieu! Vous m'abandonnez!...

Mais le prêtre se pencha sur elle:

—Non, mon enfant. Dieu m'envoie à vous et vous attend.

Elle le contempla; un apaisement descendit ses traits convulsés.

—Monsieur le curé, pardonnez-moi ma révolte.

—Dieu vous a pardonnée; il vous a élue pour la souffrance, et la résignation sera votre couronne.

Son geste plana, les paroles sacrées ruisselèrent en rosée bienfaisante, Ursule sourit, apaisée.

Elle invoqua:

—Anselme!

L'homme s'abattit à genoux, la face sur les mains tendues hors des draps.

—Mon ami, je t'aime... Tu pleures sur moi... Va, nous serons heureux encore; je vais t'attendre; là-haut nous nous aimerons mieux... J'aurais voulu mourir dans notre maison, t'y laisser mon dernier souvenir... Mais nous avons notre tombe où tu me rejoindras... Seulement, avant de m'y porter que je repose au moins les heures précédentes dans la chambre où nous avons vieilli...

Le vieux suffoquait:

—Mais tu vivras, tu seras demain vivante dans notre cher logis.

—Non... Le bon Dieu ne le veut pas... Je lui offre mon sacrifice pour qu'il nous réunisse bientôt... Sans moi, mon cher ami, tu serais trop malheureux... Adieu! Je t'aime!

Et l'âme s'envola dans ce dernier mot d'amour!

Le lendemain, la dépouille d'Ursule pénétrait enfin dans la maison désirée, transformée, par le zèle de l'abbé Brivot, en chapelle ardente, Anselme suivait la bière, droit, le front découvert, poitrinant contre la douleur, comme jadis, soldat, il avait, sous la mitraille, marché face à la mort.

Par la porte ouverte, le jardin apparut...

Le printemps hâtif avait épanoui les roses; de partout elles jaillissaient en fusées multicolores et odorantes! rouges fleurs d'amour, blondes fleurs de soleil, blanches fleurs d'innocence!... La tombe de Soth n'était qu'une bottelée neigeuse; et, sur le sol, fourmillait la moisson des violettes, des giroffées embaumées. Les giroffées!... Il se souvenait... Ironie des anniversaires jadis célébrés. Ce jour même était le 22 avril, la fête de la Saint-Anselme!... Et, dans sa détresse, cependant, passait une caresse amolissante; la grisurie des lilas s'épenchait sur sa tête alourdie... Oh! ces fleurs!... Toutes ces fleurs tant aimées, si longtemps regrettées et trop tard reconquises, et que la morte ne cueillerait pas!

Mais, au moins, elle en aurait la caresse dernière; les doigts fiévreux, saignants, Anselme fauchait lilas, violettes, giroffées et roses, les roses de lumière, les roses de candeur et les roses d'amour; elles s'éparpillaient sur le drap mortuaire, jonchaient le sol, et leur haleine expirait doucement, comme s'était exhalée en parfum céleste l'âme de la morte.

Et ce parfum était resté dans la maison,

planait sur le pays aimé où avaient fleuri ses vertus. Le long cortège qui suivit, sa dépouille, sous le clair soleil d'avril, par les chemins étoilés d'aubépines, pleurait la morte en larmes limpides comme les gouttes de rosée et comme elles lumineuses, car le regret de la morte s'adoucissait du rayon mystique de sa prédestination. C'était, en quelque sorte, la procession échelonnée derrière la châsse d'une patronne nouvelle, d'une sainte exilée, qui était revenue au pays pour lui octroyer les bénédictions de sa fin d'élue.

Ursule s'en allait vers sa demeure suprême, conduite par l'abbé Brivot, suivie par son cher Anselme, qu'encadraient les amis sûrs : l'avoué Lehagre et le docteur Servin. Le libre-penseur, derrière ce cercueil, n'osait plus nier l'âme immortelle ; il sentait présente celle d'Ursule, et la prière, que ne prononçaient point ses lèvres était dans son cœur.

Anselme allait serein ; il avait foi en la divination suprême de l'aimée ; elle le lui avait promis, elle ne le laisserait pas longtemps seul sur cette terre.

L'eau bénite, la terre, tombèrent sur le cercueil. L'hommage des hommes était clos, alors commençait la part de Dieu.

Anselme s'approcha de l'auvent où déjà se suspendaient les couronnes, et, de nouveau, le portrait de Laroche, du vieil ami entouré de ses soldats, trôna en gage de bonté et de souvenir.

Alors, penché sur la fosse, il prononça la parole d'amour et d'espérance.

—A bientôt!

Puis il rentra au logis, vivre avec le souvenir de celle dont il attendait l'appel en toute foi et sérénité.

Et les jours s'entassèrent. Chaque matin, au réveil, Anselme, confiant en la parole de l'absente, s'imaginait saluer sa dernière aurore. Les heures se passaient à attendre la libératrice qui ne pouvait tarder. A la tombée de l'ombre, avant de se coucher, il comptait s'endormir du sommeil suprême et ne rouvrir ses yeux qu'aux clartés de l'au-delà. Si forte était sa foi que son quotidien réveil à la vie ne l'accablait pas de déception et laissait entière son espérance. Ursule le lui avait promis ; sans doute, l'heure de la réunion était proche. La vaine attente passée n'existait pas ne le frôlait pas d'un doute. La mort allait venir ; il l'attendait.

Il l'attend toujours!...



FINIS..



QUI RONFLE ?

DANS la chambre à coucher (parfaitement chambre... à... coucher) dans la chambre à coucher des Marfont, ménage d'hier—un hier vieux de trois ans—et qui n'a pas d'histoire, ou qui en a si peu que personne ne songeait à lui refuser le rarissime privilège du bonheur parfait; personne... hormis eux, s'entend, de-ci de-là, quand la Dispute, aigre dame dont la langue est fourchue, comme chacun sait, et l'ongle croche, montre le nez à leur carreau. Qui donc lui ouvre la fenêtre? Tantôt l'un, tantôt l'autre, suivant l'état de leurs nerfs, mais ils ne tardent jamais beaucoup à la jeter hors, ce qui justifie, je le répète, cette opinion de Monsieur Tout-le-monde, à savoir: que ce sont des gens heureux.

Ils sont couchés (imaginez le lit du milieu, très large, aussi large que possible) et tournés chacun du côté du mur. Monsieur dort. Madame poursuit sous l'abat-jour rose d'une lampe qui l'éclaire belle-ment, la lecture du dernier roman de la "Revue Populaire".

Madame, à mi-voix, en laissant tomber son livre sur les couvertures.—Oh! c'est

impatissant à la fin! (Ele tousse). Insupportable! (Elle tousse plus fort.) Il ne se réveillera pas! (Renversant la tête sur l'oreiller, et appelant): Paul! (un ton plus haut.) Paul! (l'octave.) Paul!! C'est à croire qu'il le fait exprès! Paul!

Monsieur, mouvement imperceptible.—Heu!

Madame, soupir de soulagement.— Ah! Tout de même! elle reprend son livre et le repose immédiatement)... Voilà que ça recommence! Va donc! (narquoise.) Mieux que ça! Mieux que ça encore! Le grand jeu, maintenant! (Péremptoirement.) Ah! non! (Elle allonge le bras et secoue son mari.)

Monsieur, rêvant.—La serrure ne marche pas? Allez chercher le chareutier!

Madame, qui n'est pas en train de rire, mais qui ne perd jamais une répartie.— Pour un ressort à boudin! (Le secouant de nouveau.) Eh! Eh!

Monsieur, en sursaut.— Quoi? Quoi donc? Il y a le feu!

Madame.—Non! La pompe seulement?

Monsieur.—La pompe! Quelle pompe?

Madame.—Toi! tu ronfles comme une toupie!

Monsieur, incrédule.—Moi!

Madame.—Comme un orgue!

Monsieur, doutant encore.—Moi!

Madame, prenant l'intonation de son mari.—Toi! Toi! Bien sûr, toi!

Monsieur, se mettant sur son séant.—Je ronfle, moi! Allons donc!

Madame, se moquant.— Si peu! Tu m'empêches de dormir!

Monsieur, regardant alternativement la lampe, le livre et sa femme.—Tu lis!

Madame, avec aplomb.—Précisément!... Je lis parce qu'il n'y a pas moyen de fermer l'œil! Et encore! Quand je dis; je lis!! J'essaye de lire...

Monsieur, de l'air d'un homme qui ne monte pas dans les bateaux.—Et tu crois que ça prend! Non, mais... ma chérie, tu te figures que tu parles à ton petit frère!

Madame, se pelotonnant.—Oh! pas de discours, je t'en prie! L'heure est passée!

Monsieur.—Je ne fais pas de discours, mais je n'aime pas beaucoup qu'on me fasse prendre des vessies pour des lanternes! Tu m'as réveillé tout bonnement parce que ma respiration troublait tes recueils littéraires!

Madame, en proie à un de ces rires qui appellent la douche, et roulant sa tête dans l'oreiller comme un baby qu'on chatouille.—Sa respiration! Sa...! Oh je le retiendrai ce mot-là. Il mérite un prix! Jamais tu n'as eu le rêve aussi amusant.

Monsieur, vexé.—Tu trouves!

Madame, se calmant.— Oui! Ce n'est pas pour te flatter, mais vraiment (Sa crise le reprend de plus belle.) Sa respiration! Redis-le (gamine.) Paul, redis-le moi, dis!... Il appelle ça sa respiration! Passez-moi le dictionnaire! Il soufflait comme un gindre! comme...

Monsieur, qui commence à se fâcher.—

Je ne sais pas si j'ai le mot pour rire, mais, toi, tu as un répertoire plutôt impertinent! Une pompe, une toupie, un orgue, un gindre! Il n'y en a pas plus! Si au moins tu ne mentais pas!

Madame, se cabrant—Dis donc (clouant ses paroles avec le marteau de la conviction). Je t'affirme moi... que tu faisais un potin d'enfer! Ah!!

Monsieur, violent.—Et puis! En admettant!... (Restrictif.) Ça m'étonne: je ne ronfle jamais... Mais enfin, en admettant! Ce n'est pas une raison!... Ça arrive à tout le monde!... Une digestion lourde!... Tiens, parbleu, c'est ton sacré foie gras!

Madame, spirituelle.—Là! C'est de ma faute maintenant! Tout à l'heure, ce sera moi... qui ronflais!

Monsieur, saisissant la balle.—Avec ça que tu t'en privés!

Madame, qui espère une rétractation, feignant de n'avoir pas compris.—Je m'en prive??... De quoi?...

Monsieur, brutal.—De ronfler, donc!

Madame, piquée au vif, se dressant d'un bond, et retombant à son tour sur son assiette.—C'est faux! C'est faux! C'est toi qui mens! (Catégoriquement.) Tu mens, tu entends! D'abord... les femmes ne ronflent pas!...

Monsieur, cantonnant.—Chacun sait ça!

Madame.—Et en tous cas, moi, jamais, jamais...

Monsieur, vivement.—Comment le sais-tu?

Madame, interloquée.—Comment... je... le... sais?...

Monsieur, inquisiteur.— Dame! Il me semble qu'à part moi...

Madame.— Et maman! Penses-tu que maman...

Monsieur, sentencieusement—Les mères n'entendent jamais ronfler leurs enfants!

Madame, qui ne se sent pas en humeur

Qui Ronfle?

d'attaque de nerfs, mais qui s'agite avec furie.—Et moi, je te dis que je ne ronfle pas! C'est un peu violent, ça, tout de même! Se défendre en accusant les autres! C'est indigne! c'est indigne et c'est lâche! (Hors d'elle-même.) Non seulement tu me condamnes à un supplice, mais encore tu te poses en victime! Et tout ça, parce que, les autres fois, j'ai eu la bêtise de me taire..

Monsieur.—Tu te rattrapes...

Madame.—De ne pas t'avertir de cette maladie—car c'en est une—de cet...

Monsieur.—Evidemment! si tu m'avais averti, je me serais graissé les amygdales! (Riant.) C'est d'une simplicité!...

Madame, qui ne sait plus ce qu'elle dit.—Non! Mais tu aurais été te coucher ailleurs!... Quand on a des défauts pareils, on va... (Subitement apaisée.) Qu'est-ce que tu fais?

Monsieur, qui a sauté du lit et qui enfle son pantalon.—Tu vois! (Très digne.) Je suis tes conseils. Je vais me coucher... non pas ailleurs, mais à côté... pour aujourd'hui!

Madame, que ce "pour aujourd'hui" étouffe un peu, mais qui ne veut pas avoir l'air.—Paul! (Grondeuse.) Pas d'enfantillage, voyons!

Sans répondre, Monsieur allume une bougie et sort de la chambre. le front haut, ainsi qu'un homme qui "n'attendra pas qu'on lui répète," et qui laisse à présumer que nul repentir n'effacera l'outrage.

Madame, au moment où la porte se referme.—Paul! (Elle prête l'oreille, puis tout bas.) Dans le salon! Il va se coucher dans le salon! (Elle tire un mouchoir de dessous son oreiller et enlève quelque chose qui ressemble bien à une larme.) Il ne revient pas!... (Elle écoute encore une minute, se souvient à propos que la fem-

me doit suivre son mari, et saute en bas du lit).

Madame, pénétrant dans le salon avec l'allure de quelqu'un qui ne veut pas prendre mal une mauvaise plaisanterie.—Crois-tu que tu en as un fichu caractère! Voyons! Viens te coucher!

Monsieur, (installé dans un coin du canapé et couvert de son pardessus qu'il a pris en passant dans l'antichambre.) Non!

Madame, insistant sans brusquerie.—Tu ne vas pas passer la nuit là!

Monsieur, laconique mais pas trop sec.—Si!

Madame, rire nuancé de jaune.—Non! si! Tu ne te mets pas en frais!

Monsieur, content de sa riposte.—L'heure des discours est passée!

Madame, avec une moue de souffrance.—Comme tu es méchant!

Monsieur, surpris.—Moi? (Avec une hésitation souflée par l'incommodité de sa position.) Pas du tout! Au contraire! Je tiens à ne pas t'empêcher de dormir.

Madame, gentille.—Tu ne m'en empêcheras pas!... Viens!

Monsieur, par amour-propre uniquement.—Non! Inutile!

Madame, décidée au sacrifice.—C'est bien. (Elle se pose sur un fauteuil.) Moi aussi! (Elle se renverse et ferme les yeux.) Bonsoir!

Monsieur, que cette combinaison est loin d'enchanter.—As, ça! tu perds la tête?

Madame.—Pourquoi donc? Tu prends le canapé, moi je prends le fauteuil!

Monsieur, rejetant son paletot et s'accoudant.—C'est ça, en chemise, pour attraper une bonne bronchite, n'est-ce pas? (Avec autorité.) Tu vas me faire le plaisir de regagner ton lit.

Madame, affectueuse, mais résolue.—
Pas sans toi!

Monsieur, fausse colère.— Tu veux me mettre au pied du mur, me forcer la main! Mais j'ai horreur des contraintes, moi! Tu sais qu'on n'obtient rien de moi par la force!

Madame, protestant.—Oh! par la force!

Monsieur. — Parfaitement! (Sentant qu'il s'engage dans une fausse route et surtout qu'il a froid aux pieds.) D'ailleurs, je ne comprends pas ton obstination! Tu m'as prié de m'en aller, je suis parti!

Madame à court d'arguments prend le parti de s'enrhumer: elle tousse, non sans art.

Monsieur, qui est ou qui juge bon de paraître dupe.—Là! Là! Qu'est-ce que je disais! Nom d'un chien de nom d'un chien, veux-tu aller te coucher?

Madame, entêtée.—Avec toi. (Elle repique à la toux)

Monsieur, se levant et prenant son bougeoir d'un geste lourde.—Si je n'étais pas si... Tu as tort! Tu joues avec mon affection, tu en abuses! Tu as tort... tu verras! Il viendra un jour... (Suivi de sa femme, il se met en marche, lentement, pesamment, comme écrasé par son sacrifice, par la conscience de son excès de faiblesse et de bonté).

EPILOGUE

De nouveau allongés sous les couvertures, chacun sur son bord, et face au mur.

Cinq minutes se passent, puis dans le silence monte un léger bruit qui va s'accroissant et finalement imite les tuyaux d'orgue.

Monsieur et Madame ronflent tous les deux.





Un Enterrement en Chine

U pays Chinois, les cérémonies funèbres diffèrent des nôtres.

Voici, d'après un témoin, comment eut lieu celle d'un marin chinois décédé à bord de son navire, alors que ce navire était au port.



Le défunt fut porté dans un cimetière suburbain; son char était suivi par un certain nombre de ses camarades, groupés en bon ordre, à l'européenne, et grand fut notre désappointement: nous nous attendions à une manifestation d'un pittoresque exotisme—rien, dans les derniers honneurs que l'on rendit au pauvre "Johnnie Chinaman" ne se différenciait, en somme, de ce qui peut se passer dans nos régions en des circonstances analogues.

Tout au plus pouvait-on noter que le drapeau qui recouvrait le cercueil était blanc, couleur du deuil en Chine; on remarquait encore l'absence de toute couronne, et le seul signe destiné à rappeler la mémoire du mort était une planchette de bois sur laquelle étaient inscrits, en caractères chinois et en anglais le nom du marin et celui de son bateau.

Ces inhumations d'Asiatiques en terre étrangère deviennent de plus en plus fréquentes. Bientôt, sans doute, seront abolis les temps de ces navires chargés de cercueils qui ramenaient vers le céleste empire les restes fragiles des émigrés.

Il ne faudrait pas croire néanmoins, que toutes les traditions anciennes se perdent en Chine: elles s'affaiblissent, sous l'influence des temps et de l'évolution mondiale, ce qui est inévitable, mais elles conservent encore beaucoup de leur savoureuse étrangeté.

Nous avons mentionné le transport des défunts morts à l'étranger. Les nécessités modernes, si elles s'accroissent encore de cet usage, lui ont fait subir quelques dérogations. Ainsi, anciennement, il ne fallait pas que le convoi ramenant le mort traversât aucune ville ceinte de murailles; on ne souffrait pas non plus que ce convoi abordât à un débarcadère, ni qu'il passât sous aucune porte considérée comme appartenant à l'empereur, à cause du mauvais augure.

Les compagnies internationales de transport et de navigation qui traitent à forfait le rapatriement de mille à quinze cents cercueils du même coup, venant de San Francisco ou de l'Afrique du Sud, s'accommodaient mal de toutes ces "chinoiseries" et force a été de composer avec les exigences du progrès.

Or, dans l'arrière-pays chinois, encore pur de toute concession à l'américanisme, les cérémonies funèbres se déroulent suivant des rites demeurés intacts.

On sait que le cadeau le plus apprécié qu'un bon fils puisse faire à son père consiste en un cercueil. Verni à l'intérieur

comme à l'extérieur, la qualité du bois varie suivant la fortune. Son fond est garni de chaux vive. Il est fermé hermétiquement lorsque le corps, tout habillé, y a été placé, et on dispose sur le couvercle la tablette où sont inscrits le nom et les qualités du défunt.

L'enterrement n'a lieu que vingt-sept jours après la mise en bière. Le cortège se rend au cimetière au son d'un instrument de musique qui ressemble assez à une cornemuse; en même temps, des tambours résonnent sous des coups monotones. La tablette précède le cercueil. Elle est portée dans un palanquin devant lequel on brûle de l'encens.

La cérémonie proprement dite, au moment de l'inhumation, consiste en prières et en oblations. L'usage veut que l'on brûle de l'argent et des vêtements pour subvenir aux besoins des trépassés dans le monde des esprits. Mais, par une écono-

mie bien entendue, on substitue à l'argent qu'on devrait jeter sur un brasier ardent quelques pièces de cuivre et les vêtements sont remplacés par des habits en papier.

Les formes des tombeaux sont très variées. Les sépultures des riches sont d'une très grande magnificence. Ils comportent des sculptures d'animaux en marbre ou coulées en bronze. Rien, dans cet ordre d'idées, n'est comparable aux tombes des empereurs qui s'étendent sur une longue avenue peuplée d'animaux gigantesques.

Sur ces pieux monuments, on place des aliments que l'on croirait abandonnés là pour servir de nourriture aux oiseaux ou aux affamés. Il n'en est rien. La plupart du temps ces aliments sont empoisonnés pour détourner les passants de l'envie d'y porter la main. Ils sont consacrés aux divinités.

Science et Charité

Dans l'espace infini, gouffre silencieux,
L'homme roule, emporté sur un bloc de matière,
Il y sent le corps vil enchaîner l'âme altière
Dont la grande aile aspire à de plus nobles cieux;

Mais, exilé sublime, il doit baisser les yeux,
Car sa terrestre vie, il faut qu'il la conquière
Sur le froid, le sol dur, la brute carnassière,
D'infimes ennemis au meurtre insidieux.

Or, le plus destructeur le surprend sans défense;
Il exténue en lui le souffle dès l'enfance,
De la poitrine frêle obscur envahisseur.

Invisible rival de la Guerre il est pire...
Mais, pour le vaincre enfin, la Science conspire
Avec la charité, dont elle fait sa soeur.

SULLY-PRUDHOMME.

La Coquetterie chez les Sauvages

LA coquetterie est naturelle en nous, un peu chez l'homme, beaucoup chez la femme. Les sauvages n'échappent pas à la loi générale; bien au contraire, ils la poussent peut-être à son extrême limite. Leurs ornements nous font sourire souvent, bien qu'ils ne soient pas, en somme, plus extravagants que ceux que la mode nous impose parfois.

Rares sont en effet les femmes qui se contentent de leur grâce naturelle, ou qui, comme les jeunes Samoéennes se bornent à se placer dans les cheveux quelques fleurs délicates.

La coquetterie est particulièrement développée chez les M'Pongoués ou Gabonais. (Afrique centrale).

Les femmes surtout donnent le ton à l'élégance sauvage et les modes qu'elles adoptent, spécialement les diverses variétés de cette coiffure élevée connue sous le nom de casque M'Pongoué, sont reproduites avec toutes sortes d'exagérations dans l'Afrique équatoriale: elles se chargent les jambes et les bras d'anneaux de cuivre et le cou de colliers de perles, et se drapent gracieusement dans des pagnes de couleurs voyantes.

Les hommes ne sont pas moins raffinés dans leur toilette; les élégants se coiffent de chapeaux mous, portent des chemises de couleur avec des cravates bleues et rouges et de grandes redingotes noires;

seulement, la plupart n'ont pu se décider à adopter l'usage du pantalon, et le remplacent par un morceau d'étoffe bariolée dont ils s'enveloppent les reins; c'est surtout le dimanche qu'il faut voir cette exhibition de grotesque.

Les élégantes du M'Pongoué, telles ces grandes dames qui ne peuvent faire quatre pas sans être suivies par un valet de pied, ne sauraient circuler qu'accompagnées par deux captifs: l'un porte leur enfant, l'autre leur grand parapluie. Tout ce monde-là est plein de vanité; dès qu'un Gabonais a quelques sous, il achète un trousseau de clefs qu'il porte ostensiblement à son cou pour faire croire qu'il a des coffres; quand ses ressources augmentent, il achète une quantité de coffres qu'il met bien en vue dans sa case pour faire croire qu'il possède énormément de marchandises. Devenir un "grand monde" est l'ambition suprême de tous.

Un "grand monde" est celui qui a beaucoup de femmes, beaucoup de rhum, un chapeau haute-forme et du crédit chez un négociant blanc. Aussitôt qu'à la suite de quelque expédition commerciale heureusement réussie, un pauvre diable devient un "grand monde", il est aussitôt l'objet de l'envie, de la jalousie et de la haine de tous ses camarades qui ne sont pas comme lui arrivés à l'opulence; malheur à lui s'il n'est pas constamment sur ses gardes, le poison joue un rôle terrible en Afrique, et on l'emploiera pour se venger de lui; le pauvre "grand monde" sait du reste à quoi s'en tenir, et jamais il ne prend un aliment qui n'a pas été pré-

paré par sa première femme et goûté quelque temps à l'avance par ses autres femmes.

D'une manière générale, on peut dire que les Nègres varient peu leur costume, du moins en faisant appel aux productions du pays. Il n'en est pas de même quand ils trouvent à se procurer des objets provenant d'un Européen. Ils ne se sentent pas de joie de s'en vêtir alors, sans se douter qu'ils sont d'un grotesque achevé.

Les costumes à broderie et les chapeaux haute-forme exercent sur eux une attraction irrésistible. Les explorateurs connaissent bien cette manie et, pour se faire bien venir des "rois" qu'ils sont susceptibles de rencontrer, ils emportent avec eux tous les laissés pour compte des marchands de bric-à-brac, et à l'occasion, les leur donnent solennellement. C'est d'un haut comique.

Les Nègres modifient quelquefois leur costume lorsqu'ils voyagent. Ainsi les Batékés (Nègres du Congo), portent en temps ordinaire, un vêtement de 2 pieds $\frac{1}{2}$ de longueur, qui tombe en arrière, comme un jupon, de la toilette aux genoux, et auquel ils ajoutent quelquefois, mais rarement, une sorte de veste sans manches pour leur torse. Mais en voyage, ils simplifient souvent leur costume, déjà bien simple pourtant, et s'accoutrent comme les peuples voisins de Franceville, avec

un morceau d'étoffe retenu à la ceinture et passant entre les jambes. Ainsi court vêtus, ils peuvent facilement marcher à grands pas, et ils évitent en même temps l'usure et les accrocs à leur habillement, qui n'est pas composé, il est vrai, d'un grand nombre de morceaux.

Leurs voisins, les Adoumas, portent



Jeane Samoéenne.

comme vêtement une peau de singe posée sur la tête et retombant sur les épaules.

Les Mandingues (du bassin du Haut Sénégal et de la Gambie) sont plus vêtus que leurs voisins du Congo. Ils portent comme les Ouoloffs (du Sénégal), une longue robe sans manches, faite de guinée bleue ou blanche. La culotte à la mauve vient se nouer au-dessus du genou ; leur jambe, sèche et nerveuse, est nue, le pied est chaussé d'une sandale en cuir écoré. Leur tête est coiffée soit d'un bonnet blanc ou d'un bonnet rouge, soit d'un

vaste chapeau à haute cuve et à larges bords, dit chapeau bambara, dont le double fond est destiné à abriter la tête des rayons du soleil.

Ils portent un sabre suspendu à l'épaule gauche par de lourdes bellières; la poignée et le fourreau de cette arme sont en cuir maroquiné et verni, ainsi que les sachets ou gris-gris qu'ils se pendent au cou, où ils sont retenus par des cordonnets en tresses de cuir, qui attestent une grande dextérité de main. Leur barbe et leurs cheveux sont souvent divisés en longues mèches tressées. Les jeunes filles y sont jolies, se coiffent avec goût, portent une seule boucle d'oreille à gauche pour se distinguer des Foulanes, leurs ennemies.

Les Galloises ne sont pas moins coquettes. Elles vendraient père et mère pour un jupon fin, un flacon de patchouli ou un beau collier de perles. Elles se couvrent les bras et les jambes de petites barres de cuivre ou d'airain roulées en anneaux; mais c'est surtout dans l'ornement de leur tête qu'elles mettent de la recherche. Il y a des coiffures de toutes variétés, à une corne, à deux cornes, avec la moitié de la tête rasée, avec le casque à la Gabonaise, etc. Elles savent même se servir de faux cheveux.

Voici comment elles procèdent: la patiente se couche à plat ventre; à côté d'elle, on dépose deux ou trois poignées desdits faux cheveux, un flacon d'huile de palme, de la sciure d'un bois odoriférant et de la terre glaise. Une amie s'assoit sur un tout petit tabouret et commence l'opération de la coiffure, pour ainsi dire, cheveu par cheveu; quand l'amie est fati-

guée, une autre la relaye, et ainsi de suite, car l'opération dure toujours depuis le lever du jour jusqu'à la nuit. L'édifice ainsi construit a pour base de la terre glaise délayée dans de l'huile de palme; le plus souvent il affecte la forme d'un triangle ayant au sommet et à l'extrémité de chaque angle un toupet formé par des cheveux roulés en boule. Les élégantes le teignent en deux couleurs différentes avec de la terre rouge et la râpure d'une écorce qui produit un jaune très vif. Ces femmes ont une grande réputation de beauté.

Les femmes thibéaines se soumettent dans leur toilette à un usage ou plutôt à une règle incroyable et sans doute unique



Une Malaise avec ses volumineuses boucles d'oreilles.

dans le monde: avant de sortir de leurs maisons, elles se frottent le visage avec une espèce de vernis noir et gluant, assez semblable à de la confiture de raisin.

Les mieux barbouillées passent pour les plus pieuses.

En Malaisie les femmes ont d'étranges ornements d'oreilles en argent massif d'une longueur de 5 pouces, pesant en



Un général Sionx.

moyenne une livre et demie et quelquefois deux livres.

La pose de ces boucles donne lieu à une scène publique très curieuse. La jeune fille est attachée à un poteau de bois très dur, se terminant par une pointe, et planté au milieu de la place du village. Les habitants l'entourent parfois pendant que l'orfèvre, qui est ordinairement le chef du kampong (village), introduit dans le fo-

be supérieur de l'oreille, percé préalablement d'un trou où pourrait passer un crayon, la pointe intérieure d'une des spirales de l'ornement; il amène progressivement l'oreille jusqu'à l'intérieur du vide formé au centre de cet étrange bijou, par le ploïement de la tringle d'argent qui le compose. Quand ce premier résultat est obtenu, la pointe de la spirale est fixée sur la pointe qui termine le poteau, et la jeune fille, tournant autour, aide au rapprochement du métal, qui est en même temps martelé par l'orfèvre contre la partie conique du poteau faisant office d'enclume, jusqu'à la fermeture complète, ce qui ne s'obtient pas sans peine. Ainsi est fixé pour la vie cet ornement bizarre.

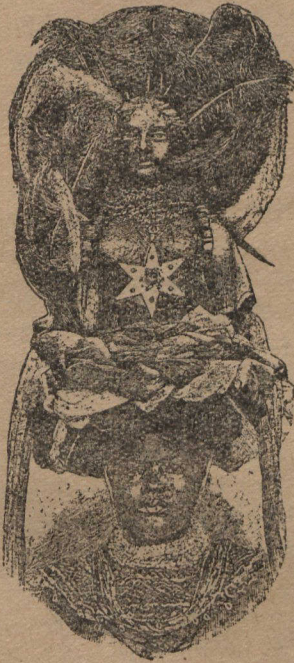
On ne pourra le retirer qu'après la mort de la femme, en lui fendant les oreilles.

Les Nègres n'ignorent pas l'usage de la pommade et souvent même ils en abusent.

Les Vouazaramos, qui habitent en face de Zanzibar, enduisent leurs cheveux d'une couche de terre ocreuse, délayée dans de l'huile de sésame ou de ricin. Avant que cette pâte ne soit sèche, on divise la chevelure en une foule de petits tortillons, à l'extrémité desquels on applique la pommade en lui donnant la forme de petites boulettes.

La tête est ainsi entourée d'un cercle de fines mèches qui se terminent toutes par des sortes de gouttelettes rouges. Les femmes, au lieu de s'étirer les cheveux et de les diviser en petits tortillons, les disposent en deux grosses touffes séparées par une raie qui s'étend du front à la nu-

Les Dinkas (sur les rives du Nil Blanc) ne portent aucun vêtement, sauf, parfois, un tout petit tablier. Par contre, ils se surchargent d'ornements. Les hommes portent des anneaux d'ivoire à la partie supérieure des bras; les plus riches y



Femme d'un roi d'une tribu africaine. Pour un chapeau, c'est plutôt un monument qu'elle a sur la tête!

ajoutent des anneaux semblables à l'avant-bras. Ils se servent aussi de colliers et de bracelets faits en lanières de peau d'hippopotame tressées ou de queues de chèvres ou de vaches.

Les femmes, de même, garnissent leurs chevilles et leurs poignets d'anneaux de fer. Certaines épouses d'hommes riches ont sur elles, sans exagérer, 100 livres de ces ornements sauvages; il est curieux de

voir à quel point ce peuple libre de toute domination, s'est fait l'esclave de la mode et en porte littéralement les chaînes.

Les hommes et les femmes s'introduisent dans le pavillon de l'oreille, par des trous faits exprès, des anneaux de fer ou des bâtonnets armés d'une pointe en fer. Les femmes se transpercent en outre la lèvre supérieure et y mettent une perle de verre qui retient une épingle de fer.

Ils coupent leurs cheveux à ras, dans les deux sexes. Quelques individus, cependant, mieux pourvus sous le rapport de la chevelure, en tirent grande vanité et passent la majeure partie du temps à la soigner. Ils arrivent à lui donner un ton d'un rouge fauve en la lotionnant avec de l'urine de vache ou en y appliquant, d'une manière prolongée, un mélange de cendres et de bouse de vache. Puis ils les lissent, et, maintenant à l'aide d'épingles, en font de longues mèches pointues qui se tiennent raides sur leur tête. Généralement ils rehaussent encore leur beauté (!) en mettant une sorte de casque de mailles faites entièrement de grosses perles blanches cylindriques ou de plumes d'autruche.

Pour exprimer qu'ils sont en deuil, ils se mettent une corde au cou.

Les Négresses du Congo attachent une grande importance à leur chevelure et lui prodiguent des soins minutieux destinés à rehausser leur élégance. Parfois elles tressent leurs cheveux de manière à en faire un véritable chapeau d'homme ou bien elles les divisent en touffes dont le bord est entouré d'une natte. Elle les font souvent retomber sur les épaules en une série

de petites nattes.

C'est surtout à l'intérieur du pays que se rencontrent les coiffures les plus extravagantes. Quelques élégantes divisent leurs cheveux et les attachent à un cerceau qui leur entoure la tête à la manière d'une auréole. Quelques autres portent sur le front un diadème orné de perles et formé de crins et de poils tissés. Les crins de la queue des buffles qu'on trouve plus à l'est sont quelquefois ajoutés par ces dames à leur épaisse toison. D'autres encore disposent leurs cheveux sur des morceaux de cuir façonnés en cornes de buffle ou bien les réunissent en une seule natte qu'elles portent sur le front.



Les Nègres du Haut-Ogôoué, qui cependant se préoccupent aussi peu que possible de l'élégance de leurs vêtements, attachent une grande importance aux ornements. En outre des colliers et des anneaux aux bras et aux chevilles, beaucoup se teignent le corps. Les femmes Okandas s'enduisent toute la peau d'un rouge végétal délayé dans de l'huile de palme, couleur à laquelle elle joignent souvent du blanc, du jaune, du noir. Elles ont aussi la coutume de se teindre les cheveux et de s'arracher les cils. Chez les Adoumas, les chefs se teignent entièrement de blanc. De même chez les Olambas, dont les chefs se barbouillent de rouge et où les vieillards se teignent les cheveux et la barbe de la même couleur.



Autant de peuplades, autant de coutumes, quant à la coquetterie. Là, on aime

mieux la verroterie, ici les peaux d'animaux, ailleurs les pagnes les plus bariolés. Mais, de tous les objets de luxe, aucun n'est aussi universellement employé que les plumes d'oiseaux qui, à l'éclat des couleurs, joignent la facilité de pouvoir être fixées grâce à leurs tuyaux solides.

Chez les Peaux-Rouges, hommes et femmes en font un grand usage. Les généraux s'en mettent de longues théories dans le dos et un danseur ne serait pas considéré comme tel s'il ne disparaissait pas sous un capuchon de plumes plus ou moins aristement arrangées.



Chez les Canaques de la Nouvelle-Calédonie, les chefs, en temps de guerre, s'ornent la tête d'une grosse coquille percée de quatre trous, dans lesquels passent des cordelettes en poils de roussette (chauve-souris), qui viennent s'attacher sous le menton. Les indigènes ordinaires se parent de bracelets en coquilles, en poils de chauve-souris, de colliers en fragments de serpentine. Les jarretières, en poils de chauve-souris, ne sont portées que par les hommes et les filles des chefs, jusqu'à un certain âge.



Les Papous de la Nouvelle-Guinée, quoique sommairement vêtus d'une bandelette qui entoure la taille et passe entre les jambes, portent des ornements aussi nombreux que variés, notamment une ceinture d'écorce décorée de dessins peints en rouge, des bracelets tressés, des anneaux en coquilles, en queue de kangourou, et

garnis de cheveux. Ils ont souvent dans les cheveux un long peigne de bambou terminé par un paquet de plumes. Sur le front ils se font des bandeaux avec des dents ou des coquillages. Sur la tête, certains se parent avec des diadèmes de plumes et, à leurs oreilles, pendent des feuilles odorantes ou des boucles d'oreilles en graines, en écorce, en plumes ou en coquilles. Avec ces mêmes objets et des défenses de sanglier, ils fabriquent aussi des colliers qui leur retombent sur la poitrine. Leur corps est en outre vêtu de peintures et de tatouages.

Les Papous prennent grand soin de leur chevelure qu'ils considèrent comme un ornement naturel très important, ce qui ne les empêche pas d'avoir souvent la tête remplie de parasites. Il est même des tribus qui seraient désolées de n'en pas avoir, car la vermine est, pour les Papous, un mets dont ils sont très friands; mais comme il faut, pour se le procurer, un voisin complaisant qui prête sa tête, ils ont imaginé un système ingénieux pour pouvoir s'offrir ce régal à tout moment: par dessus leur chevelure ils appliquent une perruque montée sur de petites baguettes recourbées; les parasites entrent dans cette perruque, et l'indigène n'a qu'à l'enlever pour avoir un plat servi.

Comme tous les autres Nègres, les Papous ont les cheveux noirs.

Mais dans la Nouvelle-Guinée et dans les îles adjacentes, ils transforment souvent cette couleur naturelle en une teinte jaune ou rouge vif. Des coraux calcinés, broyés et pétris avec de l'eau de mer, les cendres de divers végétaux sont employés pour obtenir ce résultat. Les Gaulois faisaient, dit-on, de même, et l'on sait que, de nos jours, des procédés analogues sont encore mis en oeuvre dans le même but. N'est-il pas singulier de voir les derniers

raffinements de la coquetterie moderne aboutir à un genre de parure qui fut en usage chez nos ancêtres barbares, qui l'est encore chez les sauvages Papous?

Tout sauvages qu'ils sont, les Néo-Hébridais n'ignorent pas la coquetterie.

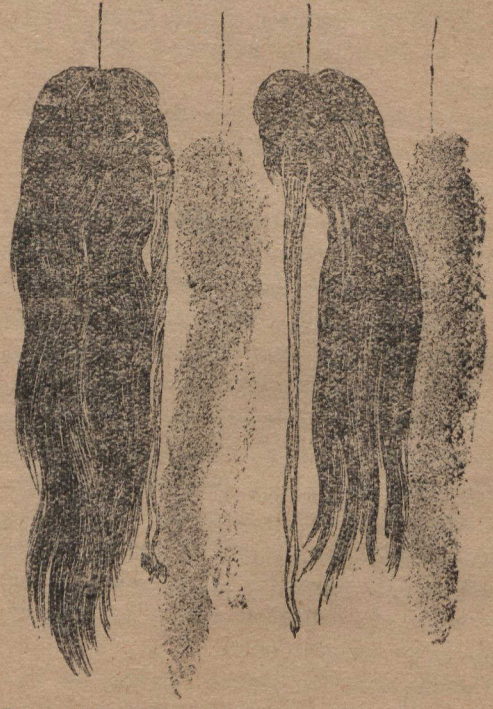
La chevelure ne subit aucun arrangement spécial, excepté à Tama, où les habitants, qui ont les cheveux très longs, font des petites nates qu'ils entortillent dans des fibres de végétaux et qu'ils réunissent ensuite à leurs extrémités, pour former du tout une queue qui tombe sur la nuque. Dans quelques îles, ils se fixent dans les cheveux, des plumes ou des peignes plats ou ronds, faits par eux-mêmes; ces peignes sont en bois, à plusieurs dents, et souvent ornés, à leur extrémité supérieure, de plumes blanches. A Mallicolo, les naturels enduisent leur chevelure avec de l'huile de coco, les femmes portent aux bras des bracelets; ceux-ci sont faits avec des dents de porc, ou bien avec des petites perles blanches et noires à Mallicolo, blanches et rouges à Sandwich; ces perles sont fixées sur des tresses de fibres végétaux, et disposées en losanges; autrefois, au lieu de perles, ils employaient, pour faire leurs bracelets, des extrémités de coquillages et des arêtes de poissons; ils emploient aussi des morceaux d'écaille de tortue qu'ils font bouillir afin de leur faire prendre la forme du bras. Quand ils tirent de l'arc, qui est leur arme habituelle, ils se mettent autour du poignet un bracelet en bois, qui empêche la corde de frapper la main. A Sandwich, les hommes portent, en guise de hausse-col, une écaille d'huître ou un morceau de coquille sus-

pendu à une tresse. Ils portent aussi comme parure, une petite dent de cochon, maintenue sur la nuque par une corde qui s'attache sur le front. Les femmes portent aussi des bracelets en bois ou en coquillages, et des colliers qui étaient formés autrefois de morceaux de coquillages percés, et maintenant de diverses couleurs.

On n'en finirait plus si l'on voulait décrire toutes les excentricités que peut revêtir la "tignasse" des Nègres, et les chapeaux dont ils la revêtent!

A titre d'exemple, nous donnons la photographie de la femme d'un roi Matabélé (Afrique du Sud-Est). Le "chapeau" qu'elle a sur la tête se compose d'un buste à figure humaine et pour que l'ensemble puisse tenir, il faut deux solides brides attachées aux bras.

sins noirs faits avec le suc du fruit d'un gardénia et qui ressortent sur la couleur brune de leur peau. Ces dessins, d'une grande régularité, semblent pouvoir se varier à l'infini: ce sont des étoiles, des croix de Malte, des abeilles, des fleurs, des lignes, des zigzags, des rubans, des noeuds, etc. L'une est rayée comme un zèbre, l'autre tachetée comme un léopard. Certaines présentent les veines du marbre ou



Deux "chanchas" (têtes momifiées de la grosseur du poing).

Quand ils sont en fête, les Australiens se parent avec un luxe exubérant. Le corps des danseurs est barbouillé de rouge, de jaune ou de blanc; leurs cheveux, enduits de cire d'abeilles, sont ornés de plumes, de houppes de cacatoès blanc, etc. Quelques-uns tiennent entre les dents des bouffettes de plumes de talégalles, ou des touffes de poils d'opossum, pensant se donner ainsi un air martial. A ces petits plumets, on donna le nom d'"ita ka". D'autres ont collé à leur barbe, avec de la cire, un fragment de coquille; les Nègres d'Australie et les Malais sont les seuls d'entre les sauvages qui emploient ainsi cet ornement.

Des peintures sur peau sont fréquentes chez les Mombouttous. Si les dames Mombouttous n'ont pas de vêtement, en revanche elles se peignent le corps de des-

les carrés d'un damier. Dans une fête, c'est à qui aura un nouveau dessin; celui-ci est porté pendant deux jours, puis soigneusement enlevé et remplacé par un autre. A ces dessins éphémères se joignent ceux du tatouage, qui servent de marque distinctive individuelle et qui sont formés de lignes ou de bandes tracées horizontalement sur la poitrine et sur le dos.

Les Aïnos abusent moins de la peinture, mais ils en usent cependant. Les femmes notamment se barbouillent la lèvre supérieure pour faire croire sans doute qu'elles ont des moustaches.

Les Bongos, quoique vêtus sommairement d'un tablier fait de lanières de cuir suspendues à une ceinture ou de simples paquets de feuillage, sont très amateurs de parures.

Les femmes portent dans les ailes du nez, dans les lèvres, aux commissures labiales, des plaques, des clous, des spirales de cuivre ou des tiges d'herbe; elles s'arrachent les cils et les sourcils avec une pince en fer; elles se tatouent les bras; elles se suspendent aux oreilles des grelots en cuivre ou en fer; elles portent des anneaux aux chevilles et aux poignets; elles se plantent enfin, dans les cheveux, de grandes épingles en forme de fer de lance. Les hommes font usage d'une espèce de brassard, formé d'anneaux isolés, qui s'étend du poignet au coude. Beaucoup se percent les lèvres pour y introduire des clous de cuivre à grosse tête, et se bordent les oreilles d'anneaux et de petits croissants du même métal. Au-dessus du nombril, ils se percent la peau du ventre pour y introduire une cheville en bois.

Malgré leurs parures, les femmes n'ont aucun charme. Une femme adulte acquiert une telle ampleur de ceinture, une telle masse de chair qu'on est frappé de la disproportion qui existe entre les deux sexes. Chez elle, la jambe est fréquemment de la grosseur de la taille d'un homme, et le tour de ses hanches rappellerait celui de

la Vénus hottentote. La silhouette de ces graves personnes marchant d'un pas solennel évoque le souvenir d'un singe qui danse. Parmi ces beautés, il n'est pas rare d'en trouver qui pèse trois cents livres.

Chez leurs voisins, les Mittous, les femmes se déforment la lèvre supérieure d'une façon tout à fait extraordinaire; elles l'allongent démesurément en y introduisant de grandes plaques de quartz, d'ivoire ou de corne; de plus, dans la lèvre inférieure elles portent un pendentif de quartz poli, long de pouces $\frac{1}{2}$. Cette bouche saillante et cuirassée permet de produire un clappement analogue à celui d'un bec de hibou, de cigogne, voire même de baleineiceps, clappement qui dans la colère devient très expressif.

Des trophées de têtes humaines sont très prisés par les Jivaros, peuplade du Haut-Amazone; mais chez eux, ces têtes sont préparées d'une manière si spéciale, qu'elles n'arrivent à n'être pas plus grosses que le poing, tout en conservant la forme ordinaire. on en trouve dans tous les musées et quelquefois chez les marchands naturalistes.

Les "chanchas" (c'est ainsi qu'on désigne ces trophées), ne sont autre chose que la peau de têtes humaines, séparée des os et conservée par un procédé particulier. Lorsqu'un Jivaro a tué un ennemi, il lui coupe la tête et l'emporte chez lui. Il enlève avec soin tous les téguments, aux-

quels les cheveux restent adhérents, et les dessèche en introduisant dans cette peau des pierres chauffées au feu. La peau se durcit tout en se réduisant d'une façon considérable. Ainsi, le Muséum possède une de ces chanchas et la couronne en paille tressée, ornée de plumes noires, rouges et jaunes, que portait pendant sa vie le guerrier dont la tête a servi à préparer le trophée.

Une fois préparée, la tête est trouée au sommet, pour permettre d'y passer une cordelette; les lèvres sont l'une et l'autre percées de trous dans lesquels on fixe une sorte de longue frange tombant aussi bas que la chevelure et qui constitue un simple ornement. Parfois la dépouille est ornée au milieu de ses cheveux, de plumes de magnifiques oiseaux-mouches. Les chanchas ont, aux yeux des Jivaros, une valeur inappréciable. Lorsqu'elles viennent d'un guerrier renommé par sa bravoure, elles sont regardées comme des idoles, des talismans qui doivent protéger efficacement leurs heureux possesseurs. Aussi les Indiens s'en parent-ils dans les circonstances importantes de leur vie. En temps ordinaire, ils laissent croître leurs cheveux dont ils forment une longue tresse à laquelle ils attachent le plumage d'oiseaux qu'ils ont abattus. Mais quand ils vont en guerre, et quelquefois pendant les fêtes solennelles, ils suspendent à leur natte les têtes des ennemis tués de leurs mains. On conçoit très bien que chez une peuplade belliqueuse, la possession d'un certain nombre de chanchas soit entourée d'un véritable prestige. Chacune de ces dépouilles rappelle une action d'éclat accomplie par le guerrier, chacune provenant d'un ennemi tué de sa main. Il n'est donc pas surprenant que les Jivaros aiment à s'en parer, comme chez nous on aime à se parer de décorations. Lorsque la tribu célèbre

une victoire, chaque guerrier se suspend ses trophées dans la chevelure et ce doit être un spectacle étrange que celui de tous ces sauvages exécutant leurs danses, ornés des têtes de leurs ennemis.

Les Indiens du Rio-Napo sont plus délicats; séduits par l'éclat des insectes appelés chrysophores que la nature "a re-



Un Ostiak plutôt emmitouffé.

vêtus de cuirasses resplendissantes devant lesquelles pâlirait tout le luxe de l'Asie au jour du triomphe d'un sultan", ils les utilisent pour la parure sous forme de pendeloques pour les chapeaux, en les mélangeant avec des os, des graines et des dents de singes. Les cuisses énormes de ces insectes, séparés du corps et enfilés comme des perles, forment des colliers.

Ce ne sont pas seulement les insectes morts qui sont employés dans la parure,

mais encore les insectes vivants. A la Havane, les dames se parent avec des insectes lumineux, les pyrophores, enfermés dans des sachets de gaze; quand leurs "coeuys", comme elles les appellent, ne brillent plus, elles les excitent en les secouant. De retour du bal, elles font prendre un bain à leurs insectes et, pour les reconforter, leur donnent à sucer des morceaux de canne à sucre.

Dans la coquetterie, le costume joue un grand rôle; le décrire dans ses innombrables formes nous entraînerait trop loin; contentons-nous de donner quelques exemples pris çà et là.

Les Australiens de l'intérieur sont entièrement nus. Ceux du nord s'enveloppent de peaux d'opossums. Ceux du littoral se recouvrent de vêtements plus ou moins grotesques, mais ils n'y voient qu'un ornement et non des objets destinés à combattre les effets de la température.

L'Australien, par exemple, transpirera le jour entier dans un gilet de laine; le soir, à l'heure de la fraîcheur, où il aurait le plus besoin d'être chaudement couvert, il enlève son tricot pour mieux dormir, couché et enveloppé comme de coutume. S'il part pour la chasse, il ne garde pas un seul vêtement sur lui, voulant avoir toutes ses aises; même un pseudo-civilisé préfère une nudité complète pour mieux grimper et suivre le gibier.

Le Noir aime particulièrement les vêtements européens. on arrive ainsi à le rencontrer affublé d'un vêtement de général d'opéra-comique ou simplement vêtu d'une chemise, voire même d'un chapeau de femme.

Le costume des Négritos de Malacca est fait avec l'écorce d'un arbre particulier. On détache les écorces en frappant sur le tronc de l'arbre avec des maillets de bois. Elles sont ensuite lavées, puis séchées à diverses reprises. A la suite de cette sorte de rouissage, il reste un amas de fibres qui, passant entre les jambes, faisant le tour de la taille et retombant par devant un éventail, constitue l'unique costume des Négritos.

Comme coiffure, les hommes ont parfois sur la tête une simple cordelette munie de petits noeuds ou rosaces; les femmes, par coquetterie, préfèrent les simples fleurs des champs.

Dans les pays froids, en Sibérie par exemple, on fait grand usage de vêtements en peaux de mammifères, ou fourrures, qui ont la propriété de garantir du froid en conservant la température intérieure. Beaucoup de peuplades les ornent de manière à les rendre agréables à l'oeil.

Les Samoyèdes s'habillent avec des peaux de rennes ornées d'une frange en peau de chien.

Dans l'habillement des femmes, on remarque beaucoup de détails qui leur sont propres, et qu'elles n'ont empruntés à aucune autre nation. Elles ont la tête et le visage découverts, excepté dans les voyages d'hiver. Leurs cheveux forment des tresses qui pendent par derrière et qu'elles ne défont jamais. Elles portent des pendants d'oreilles en grains de coraux. Leur robe est un assemblage de morceaux de drap, dont le devant de la poitrine et le dos sont communément formés de peaux de jeunes rennes qu'elles ornent par devant et par derrière de quelques

morceaux de drap. Le bas de la robe de dessus est garni de trois bandes de belles fourrures. Cette robe est ouverte par devant; elles rabattent un des côtés sur l'autre et la fixent au moyen d'une ceinture qui a, au lieu de boucle, un gros anneau de fer, auquel elles attachent ses deux extrémités. Les femmes Samoyèdes portent des eulottes de peaux de renne préparées comme nos peaux de daim. Elles ne quittent point leurs habits, même pour se coucher. Les hommes ôtent les leurs, mais ils gardent leurs eulottes.



Au Kamtehatka, les indigènes—ceux du moins qui n'ont pas adopté le vêtement russe—portent des fourrures très variées; il n'est pas rare de voir un costume fait à la fois de peaux de renne, de renard, de chien, de marotte, de bœuf sauvage, de veau marin, de plumes d'oiseaux, de pattes d'ours et de loup, etc.; pour le confectionner, il ne faut pas écorcher moins de vingt animaux.



Les Toungouses portent d'étroits vêtements en peau de renne et les laissent ouverts sur la poitrine pour montrer les parures qu'ils portent en dessous.

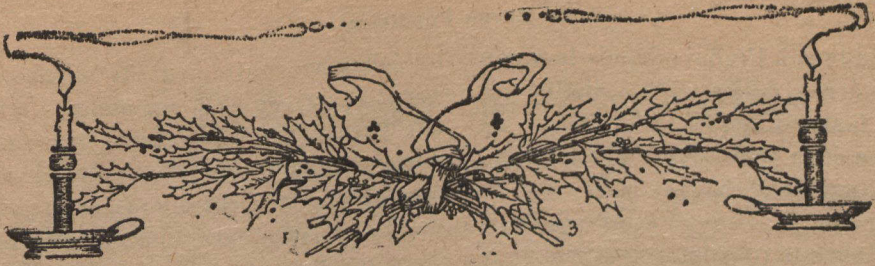
En hiver, le Ghiliak met par dessus son

habillement ordinaire un ou deux pantalons en peau de phoque et en étoffe ourlée, un veston en peau de chien, préféralement noir, la fourrure retournée en dehors; un bonnet en fourrure et de grandes bottes en peau de phoque, avec de la paille dans l'intérieur. La ceinture ou courroie à laquelle sont attachés un couteau et un briquet est regardée comme la partie essentielle du costume. Les femmes portent à peu près le même vêtement, mais un peu plus large, garni de nombreuses figurines découpées, en étoffe et en fourrure, et de pendeloques en laiton; comme ornements, elles portent en outre, des bracelets en laiton et des pendants d'oreilles, en étain garni de perles et de verroteries de fabrication ghiliaque. Sur le cou, on voit souvent un collier en perles avec une figurine en bois (amulette) attachée au milieu. La pipe constitue pour ainsi dire l'objet complémentaire du costume chez les Ghiliaks des deux sexes; cette pipe est de provenance chinoise; elle est très petite et faite en laiton avec un tuyau en corne et une embouchure en néphrite; le Ghiliak ne la quitte jamais.



On voit que la coquetterie varie singulièrement suivant les peuples, mais franchement, les modes en usage dans un pays me semblent encore bien préférables à toutes celles qui ont été l'objet de cet article.





LES GANTS

L'USAGE des gants était très répandu au moyen âge, ils recouvraient entièrement le poignet, même chez les femmes. "Les gants des bourgeois, dit M. Charles Louandre, étaient en basane, en peau de cerf ou en fourrure; ceux des évêques étaient faits au crochet, en soie avec fil d'or; ceux des simples prêtres étaient en cuir noir." Mais ce qui vous surprendra peut-être, chères lectrices, c'est que, contrairement à ce qui se fait aujourd'hui, il était absolument défendu de paraître ganté devant les grands personnages.

Dans un manuscrit intitulé: "Le Dit des Merciers", on voit un marchand s'écrier d'un air engageant:

J'ai les mignottes ceinturètes,
 J'ai beaux gants à damoisettes...
 J'ai gants forrés, doublés et sanglés
 Que je vent à ces gentis fames...

Nous laissons les gants de chien, de cerf; le gant de buffe, spécial aux fauconniers; il couvrait leur main droite jusqu'à la moitié du bras, la protégeant ainsi complètement contre les griffes ou plutôt les serres de l'oiseau, quand il venait se poser sur leur poing; nous nous arrêtons plus particulièrement, à partir du siècle de Louis XIV, aux gants remontant vers

le haut du bras et aux longues mitaines en filet de soie, qui furent à cette époque généralement adoptées, pour faire valoir les mains des femmes élégantes; le gant devint un objet de luxe qui ne fit que s'accroître sous Louis XV.— Ces gants étaient de peau de chevreton, de filet de soie; ils étaient généralement fabriqués en peau bleuâtre, cousue à la diable, mais la coupe était gracieuse au possible, avec son revers tombant du poignet sur la main, et les petits rubans, et les fines rosettes de couleur incarnat qui s'entrelaçaient sur ce revers.

Les gants cousus—à l'anglaise— étaient fort appréciés, car on répétait comme un proverbe que, pour qu'un gant fut bon, il fallait que trois royaumes y eussent contribué: "L'Espagne pour en préparer la peau et l'assouplir, la France pour le tailler, et l'Angleterre pour le coudre."

Sous Louis XVII et Charles X, les gants longs étaient très coûteux; cependant, aucune coquette n'eût hésité à en changer chaque jour, car ils devaient être de la plus grande fraîcheur; la couleur était chamois, gris de lin et blanc. Quelques années plus tard, la mode fut aux nuances maïs et paille, ou noir pour le soir et la petite toilette du matin, et palissandre, pain brûlé, cèdre, chevreuil, pour les visites de l'après-midi. Les gants jaunes avaient des

gammes de tons à l'infini ; depuis la nuance batiste écarlate, douce et très distinguée, jusqu'au jaune diligence, très criard. Le daim blanc était seul adopté par les hommes pour monter à cheval.

Sans pousser l'exagération jusqu'à changer de gants tous les jours, comme le faisaient les grandes dames d'autrefois, il est cependant de bon goût que nous en portions toujours d'une très grande propreté, car des gants fanés ou salis dépareraient inévitablement la plus jolie toilette. Si notre budget ne nous permet pas de changer souvent de gants blancs, il vaut beaucoup mieux en porter d'une teinte foncée moins facile à se ternir que les nuances claires, ou bien, pour Paris, où les courses sont toujours forcément longues et où les tramways se chargent de maculer la blancheur des gants les plus frais, il est préférable de porter les gants foncés qui servent pour les courses et de

les échanger contre ceux de nuance claire avant d'arriver chez ses amies. Cette petite précaution n'est certes pas une économie superflue. Je crois, chères lectrices, que la plupart d'entre vous, et je puis même dire toutes, vous aimez à terminer coquettement votre toilette avec de jolis gants de nuance claire.

En 1840, les gants furent ornés de festons, ruchés, crénelures et dentelures, les mitaines furent bordées de la plus jolie façon et, à partir de cette époque jusqu'à nos jours, le gant et la mitaine subirent, comme tous les objets de toilette, le caprice de la mode. Gants à jour en soie de Chine, gants d'Espagne, gants de castor, gants de Suède, de chevreau glacé, gants mousquetaires furent tour à tour en faveur et en défaveur ; mais nous connaissons toutes les modes actuelles et nous n'avons pour cela qu'à consulter les catalogues des grands magasins.



L'Anneau de Fiancailles



Une des chiromancien-
nes les plus réputées est
Mlle Mysterre. C'est en
outre une très jolie per-
sonne, et qui passe pour
extrêmement intelligente.

Avec les moyens les plus simples, elle dévoile l'avenir à tous ses clients, hommes et femmes, à raison de cinq dollars la séance. Malgré ce prix relativement élevé, son cabinet de consultation ne désemplit pas.

Hier matin, une charmante jeune fille, Mlle Mary Nade, s'en alla consulter la célèbre chiromancienne.

Elle déposa un billet bleu sur la table et tendit sa main gauche, où Mlle Mysterre lut, et traduisit avec la plus grande volubilité, une série de bonheurs pour sa cliente :

—...Santé... Richesse... Prospérité...
Beaucoup d'amis... Quelques ennemis...
Méfiez-vous d'une femme brune...

Soudain, la chiromancienne sursauta.

—Oh! oh! s'écria-t-elle, vous êtes fiancée!

—En effet, mademoiselle.

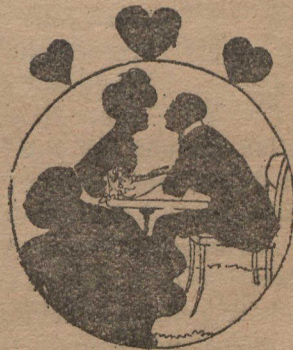
—Eh bien, si vous me donnez encore cinq dollars, je vais vous dire la forme du nez de votre fiancé, la couleur de ses cheveux, son prénom, son nom de famille et sa nationalité.

Mlle Mary Nade s'exécute; elle versa entre les mains rapaces de la chiromancienne un second billet de cinq piastres.

Lorsque cette formalité fut accomplie,

Mlle Mysterre annonça, sans la moindre hésitation :

—Votre fiancé a vingt-neuf ans. Il a les cheveux blonds. Son nez est légèrement aquilin. Anglais de nationalité, il réside ici depuis trois ans. Il habite 128 "bis", boulevard des Amoureux, au deu-



xième au-dessus de l'entresol, porte à droite, j'ajoute qu'il s'appelle Mac Harony.

—Mais, c'est vrai, mademoiselle!... Tout ce que vous dites est vrai! s'écria Mary Nade effarée devant un tel amoncellement de détails... Ah! vous êtes bien vraiment la première chiromancienne du monde!... Ainsi, vous avez pu lire tout cela dans le creux de ma main?...

—A peu près, oui, répondit Mlle Mysterre... Mais, ce qui m'a aidé le plus, c'est votre anneau de fiançailles... Figurez-vous que cet anneau, c'est moi-même qui, il y a quinze jours, l'ai renvoyé à cet imbécile de Mac Harony!... Soyez heureuse avec lui. Bonsoir.





LE SECRET DE L'ECHAFAUD



ARMI les questions poignantes que soulève le problème de l'application de la peine de mort, celle de la souffrance et de la sensibilité humaines après la chute du couperet, de

la guillotine, est une des plus vibrantes. Au cours de nos lectures, nous la voyons décrite très dramatiquement dans un volume de nouvelles du comte Villiers de l'Isle Adam. Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire pour eux cette page très bien racontée et peu connue. Il s'agit de l'un des plus célèbres condamnés du siècle passé, le docteur Couty de La Pommerais et d'une consultation suprême consentie par lui, réalisée sur l'échafaud et recueillie par le docteur Velpeau.



Ce soir-là, 5 juin 1864, sur les sept heures, le docteur Edmond-Désiré Couty de La Pommerais, récemment transféré de la Conciergerie à la Roquette, était assis, revêtu de la camisole de force, dans la cellule des condamnés à mort.

Taciturne, il s'accoudait au dossier de sa chaise, les yeux fixes. Sur la table, une chandelle éclairait la pâleur de sa face froide. A deux pas, un gardien, debout, adossé au mur, l'observait, bras croisés.

Le prisonnier était de ceux qui ne

jouent pas aux cartes; on ne lisait, dans son regard, ni peur ni espoir.

Trente-quatre ans; brun; de moyenne taille, fort bien prise à la vérité; les tempes, depuis peu, grisonnantes; l'oeil nerveux, à demi couvert; un front de raisonneur; la voix mate et brève, les mains saturniennes; la physionomie compassée des gens étroitement diserts; les manières d'une distinction étudiée;—tel il apparaissait.

M. de La Pommerais, convaincu d'avoir administré, dans un but cupide et avec préméditation, des doses mortelles de digitaline à une dame de ses amies, Mme de Pauw, avait entendu prononcer contre lui, en application des articles 301 et 302 du code pénal, la sentence capitale.

Ce soir-là, 5 juin, il ignorait encore le rejet du pourvoi en cassation, ainsi que le refus de toute audience de grâce sollicitée par ses proches. A peine son défenseur, plus heureux, avait-il été distraitemment écouté de l'empereur. Le vénérable abbé Crozes qui, avant chaque exécution, s'épuisait en supplications aux Tuileries, était revenu sans réponse.—Commuier la peine de mort, en de telles circonstances n'était-ce pas, implicitement, l'établir?—L'affaire était d'exemple.—A l'estime du parquet, le rejet du recours ne faisait plus question et devait être notifié d'un instant à l'autre. M. Hendrihe venait d'être requis d'avoir à prendre livraison du condamné, le 9 au matin, à 5 heures.

Soudain un bruit de crosses de fusils sonna sur le dallage du couloir ; la serrure grincea bourdement ; la porte s'ouvrit ; des baïonnettes brillèrent dans la pénombre ; le directeur de la Roquette, M. Beauquesne, parut sur le seuil, accompagné d'un visiteur.

M. de La Pommerais, ayant relevé la tête, reconnut, d'un coup d'oeil, en ce visiteur, l'illustre chirurgien Armand Velpeau.

Sur un signe de qui de droit, le gardien sortit, M. Beauquesne, après une muette présentation, s'étant retiré lui-même, les deux collègues se trouvèrent seuls, tout à coup, debout en face l'un de l'autre et les yeux sur les yeux.

La Pommerais, en silence, indiqua au docteur sa propre chaise, puis alla s'asseoir sur cette couchette dont les dormeurs, pour la plupart, sont bientôt réveillés de la vie en un sursaut. Comme on y voyait mal, le grand clinicien se rapprocha du... malade, pour l'observer mieux et pouvoir causer à voix basse.

Après un froid moment de silence :

—Monsieur, dit-il, entre médecins, on doit s'épargner d'inutiles condoléances. D'ailleurs, une affection de la prostate (dent, certes, je dois périr sous deux ans, deux ans et demi) me classe aussi, à quelques mois d'échéance de plus, dans la catégorie des condamnés à mort. Venons donc au fait, sans préambules.

—Alors, selon vous, docteur, ma situation judiciaire est... désespérée? interrompit La Pommerais.

—On le craint, répondit simplement Velpeau.

—Mon heure est-elle fixée?

—Je l'ignore; mais, comme rien n'est arrêté, encore, à votre égard, vous pouvez, à coup sûr, compter sur quelques jours.

La Pommerais passa, sur son front livi-

de, la manche de sa camisole de force.

—Soit. Merci. Je serai prêt; je l'étais déjà; désormais, le plus tôt sera le mieux!

—Votre recours n'étant pas rejeté, quant à présent du moins, reprit Velpeau, la proposition que je vais vous faire n'est que conditionnelle. Si le salut vous arrive, tant mieux!... Sinon...

Le grand chirurgien s'arrêta.

—Sinon?... demanda La Pommerais.

Velpeau, sans répondre, prit dans sa poche une petite trousse, l'ouvrit, en tira la lancette et, fendant la camisole au poignet gauche, appuya le médium sur le poulx du jeune condamné.

—Monsieur de La Pommerais, dit-il, votre poulx me révèle un sang-froid, une fermeté rares. La démarche que j'accomplis auprès de vous (et qui doit être tenue secrète) a pour objet une sorte d'offre qui, même adressée à un médecin de votre énergie, à un esprit trempé et bien dégagé de toutes frayeurs fantastiques de la mort pourrait sembler d'une extravagance ou d'une dérision criminelles. Mais nous savons, je pense, qui nous sommes; vous la prendrez donc en attentive considération, quelque troublante qu'elle vous paraisse de prime abord.

—Mon attention vous est acquise, monsieur, répondit La Pommerais.

—Vous êtes loin d'ignorer, reprit Velpeau, que l'une des plus intéressantes questions de la physiologie moderne est de savoir si quelque lueur de mémoire, de réflexion, de sensibilité "réelle" persiste dans le cerveau de l'homme après la section de la tête?

A cette ouverture inattendue, le condamné tressaillit; puis, se remettant :

—Lorsque vous êtes entré, docteur, répondit-il, j'étais justement, fort préoccupé de ce problème, doublement intéressant pour moi, d'ailleurs.

—Vous êtes au courant des travaux écrits sur cette question ?

—Et j'ai même assisté, jadis, à l'un de vos cours de dissection sur les restes d'un supplicié.

—Ah!... Passons, alors. Avez-vous des notions exactes, au point de vue chirurgical, sur la guillotine ?

La Pommerais, ayant bien regardé Velpeau, répondit rapidement.

—Non, monsieur.

—J'ai, scrupuleusement, étudié l'appareil aujourd'hui même, continua, sans s'émouvoir, le docteur Velpeau; c'est, je l'atteste, un instrument parfait.

Le couteau-glaive agissant, à la fois comme coin, comme faux et comme masse, intersekte, en biseau, le cou du patient en un tiers de seconde. Le décapité, sous le heurt de cette atteinte fulgurante, ne peut donc pas plus ressentir de douleur qu'un soldat n'en prouve, sur le champ de bataille, de son bras emporté dans le vent d'un boulet. La sensation, faute de temps, est nulle et obscure.

—Il y a peut-être l'arrière-douleur; il reste l'à vif de deux plaies ? N'est-ce pas Julia Fontenelle qui, en donnant ses motifs, demande si cette vitesse même n'est pas de conséquences plus douloureuses que l'exécution au damas ou à la hache ?

—Il a suffi de Bérard pour faire justice de cette rêverie ! répondit Velpeau.

Pour moi, j'ai la ferme conviction, basée sur cent expériences et sur mes observations particulières, que l'ablation instantanée de la tête produit, au moment même, chez l'individu détronqué, l'évanouissement anesthésique le plus absolu.

La seule syncope sur-le-champ provoquée par la perte des quatre ou cinq litres de sang qui font éruption hors des vaisseaux (et, souvent, avec une force de projection circulaire, d'un mètre de diamè-

tre) suffirait à rassurer les plus timorés à cet égard. Quant aux tressauts inconscients de la machine charnelle, trop soudainement arrêtée en son processus, ils ne constituent pas plus un indice de souffrance que... le pantèlement d'une jambe coupée, par exemple, dont les muscles et les nerfs se contractent, mais dont on ne souffre plus. Je dis que la fièvre nerveuse de l'incertitude, la solennité des apprêts fatals et le sursaut du matinal réveil sont le plus clair de la prétendue souffrance, ici. L'amputation ne pouvant être qu'"imperceptible", la "réelle" douleur n'est qu'"imaginaire". Quoi ! tel coup violent sur la tête non-seulement n'est pas ressenti, mais ne laisse aucune conscience de son choc,—telle simple lésion des vertèbres entraîne l'insensibilité ataxique—et l'enlèvement même de la tête, la scission de l'épine dorsale, l'interruption des rapports organiques entre le cœur et le cerveau, ne suffiraient pas à paralyser, au plus intime de l'être humain, toute sensation, même vague, de douleur ? Impossible ! Inadmissible ! Et vous le savez comme moi.

—Je l'espère, du moins, plus que vous, monsieur ! répondit La Pommerais. Aussi, n'est-ce pas, en réalité, quelque grosse et rapide souffrance "physique" (à peine conçue dans le désarroi sensorial et bien vite étouffée par l'envahissante ascendance de la mort), n'est-ce point cela, dis-je, que je redoute. C'est autre chose.

—Voulez-vous essayer de formuler ? dit Velpeau.

—Écoutez, murmura La Pommerais après un silence, en définitive, les organes de la mémoire et de la volonté, (s'ils sont circonscrits, chez l'homme, dans les mêmes lobes où nous les avons constatés chez... le chien, par exemple) ces orga-

nes, dis-je, "sont respectés par le passage du couteau!"

Nous avons relevé trop d'équivoques précédents, aussi inquiétants qu'incompréhensibles, pour que je me laisse aisément persuader de l'inconscience immédiate d'un décapité. D'après les légendes, combien de têtes, interpellées, ont tourné leur regard vers l'appelant? Mémoire des nerfs? Mouvements réflexes? Vains mots!

Rappelez-vous la tête de ce matelot qui, à la clinique de Brest, "une heure et quart après décollation", coupait en deux, d'un mouvement de mâchoires — "peut-être" volontaire — un crayon placé entre elles!... Pour ne choisir que cet exemple, entre mille, la question réelle serait donc de savoir, ici, si c'est, ou non, le "moi" de cet homme, qui, après la cessation de l'hématose, impressionna les muscles de sa tête "exsangue".

—Le moi n'est que dans l'ensemble, dit Velpeau.

La moelle épinière prolonge le cervellet, répondit M. de La Pommerais. Dès lors, où serait l'ensemble sensitif? Qui pourra le révéler? Avant huit jours, je l'aurai, certes, appris!... et oublié.

—Il tient peut-être à vous que l'humanité soit fixée à ce sujet, une fois pour toutes, répondit lentement Velpeau, les yeux sur son interlocuteur. Et, parlons franc, c'est pour cela que je suis ici.

Je suis délégué auprès de vous par une commission de nos plus éminents collègues de la Faculté de Paris, et voici mon laisser-passer de l'empereur. Il contient des pouvoirs suffisamment étendus pour frapper d'un sursis, au besoin, l'ordre même de votre exécution.

—Expliquez-vous... je ne comprend plus, répondit La Pommerais, interdit.

—Monsieur de La Pommerais, au nom de la science qui nous est toujours chère

et qui ne compte plus, parmi nous, que ses martyrs magnanimes, je viens — dans l'hypothèse, pour moi plus que douteuse, où quelque expérience, convenue entre nous, serait praticable — réclamer de tout votre être la plus grande somme d'énergie et d'intrépidité que l'on puisse attendre de l'espèce humaine. Si votre recours en grâce est rejeté, vous vous trouvez, étant médecin, un sujet compétent lui-même dans la suprême opération qu'il doit subir. Votre concours serait donc inestimable dans une tentative de... "communication", ici. Certes, quelque bonne volonté dont vous puissiez vous proposer de faire preuve, dont semble attester d'avance le résultat le plus négatif, mais enfin avec vous, — toujours dans l'hypothèse où cette expérience ne serait pas absurde en principe, — elle offre une chance sur dix mille d'éclairer miraculeusement, pour ainsi dire, la physiologie moderne. L'occasion doit être, dès lors, saisie et, dans le cas d'un signe d'intelligence victorieusement échangé après l'exécution, vous laisseriez un nom dont la gloire scientifique effacerait à jamais le souvenir de votre défaillance sociale.

—Ah! murmura La Pommerais devenu blafard, mais avec un résolu sourire, ah! je commence à comprendre!... Au fait, les supplices ont déjà révélé le phénomène de la digestion, nous dit Michelot. Et... de quelle nature serait votre expérience? Secousses galvaniques? Incitations du ciliaire?... Injections de sang artériel?... Peu concluant tout cela!

—Il va sans dire qu'aussitôt après la triste cérémonie, vos restes s'en iront reposer en paix dans la terre, et qu'aucun de nos scalpels ne vous touchera, reprit Velpeau. Non!... Mais, au tomber du couteau, je serai là, moi, debout, en face de vous, contre la machine. Aussi vite que

possible, votre tête passera des mains de l'exécuteur entre les miennes. Et alors—l'expérience ne pouvant être sérieuse et concluante qu'en raison de sa simplicité même—je vous crierai, très distinctement, à l'oreille: "Monsieur Couty de La Pommerais, en souvenir de nos conventions pendant la vie, pouvez-vous, en ce moment, abaisser, trois fois de suite, la paupière de votre oeil droit en maintenant l'autre oeil tout grand ouvert?" Si, à ce moment, quelles que soient les autres contractions du faciès, vous pouvez, par ce triple clin d'oeil, m'avertir que vous m'avez entendu et compris, et me le prouver en impressionnant par un acte de mémoire et de volonté permanents, votre muscle palpabral, votre nerf zygomatique et votre conjonctive — en dominant toute l'horreur, toute la houle des autres impressions de votre être—ce fait suffira pour illuminer la science, révolutionner nos convictions. Et je saurai, n'en doutez pas, le notifier de manière à ce que, dans l'avenir, vous laissiez moins la mémoire d'un criminel que celle d'un héros.

A ces insolites paroles, M. de La Pommerais parut frappé d'un saisissement si profond que, les pupilles dilatées et fixées sur le chirurgien, il demeura, pendant une minute, silencieux et comme pétrifié.

Puis, sans mot dire, il se leva, fit quelques pas, très pensif, et bientôt, secouant tristement la tête:

—L'horrible violence du coup me jettera hors de moi-même. Réaliser ceci me paraît au-dessus de tout vouloir, de tout effort humain! dit-il. D'ailleurs, on dit que les chances de viabilité ne sont pas les mêmes pour tous les guillotins. Cependant..., revenez, monsieur, le matin de l'exécution. Je vous répondrai si je me prête, ou non, à cette tentative à la fois effroyable, révoltante et illusoire. Si c'est

non, je compte sur votre discrétion, n'est-ce pas, pour laisser ma tête saigner tranquillement ses dernières vitalités dans le seau d'étain qui la recevra.

—A bientôt donc, M. de La Pommerais, dit Velpeau en se levant aussi. Réfléchissez.

Tous deux se saluèrent.

L'instant d'après, le docteur Velpeau quittait la cellule: le gardien rentrait, et le condamné s'étendait, résigné, sur son lit de camp, pour dormir ou songer.

Quatre jours après, vers cinq heures et demie du matin, M. Beauquesne, l'abbé Crozes, M. Claude et M. Potier, greffier de la cour impériale, entrèrent dans la cellule. Réveillé, M. de La Pommerais, à la nouvelle de l'heure pénale, se dressa sur son séant, fort pâle, et s'habilla vite. Puis il causa dix minutes avec l'abbé Crozes, dont il avait déjà bien accueilli les visites: on sait que le saint prêtre était doué de cette onction d'inspiré qui rend vaillante la dernière heure. Ensuite, voyant survenir le docteur Velpeau:

—J'ai travaillé, dit-il. Voyez!

Et, pendant la lecture de l'arrêt, il tint close sa paupière droite en regardant le chirurgien fixement de son oeil gauche tout grand ouvert.

Velpeau s'inclina profondément, puis, se tournant vers M. Hendreich, qui entraît avec ses aides, il échangea, très vite, avec l'exécuteur, un signe d'intelligence.

La toilette fut rapide: l'on remarqua que le "phénomène des cheveux blanchissant à vue d'oeil sous les ciseaux" ne se produisit pas. Une lettre d'adieu de sa femme, lue à voix basse par l'aumônier, mouilla ses yeux de pleurs que le prêtre essuya pieusement avec le morceau ramassé de l'échancre de la chemise. Une fois debout et sa redingote jetée sur les épaules, on dut desserrer ses entraves aux

poignets. Puis il refusa le verre d'eau-de-vie et l'escorte se mit en marche dans le couloir. A l'arrivée au portail, rencontrant, sur le seuil, son collègue :

—A tout à l'heure! lui dit-il très bas, et adieu.

Soudain, les vastes ballants de fer s'entr'ouvrirent et roulèrent devant lui.

Le vent du matin entra dans la prison. il faisait petit jour; la grande place, au loin, s'étendait, cernée d'un double cordon de cavalerie; en face, à dix pas, en un demi-cercle de gendarmes à cheval, dont les sabres, tirés à son apparition, bruïrent, surgissait l'échafaud. A quelque distance, parmi des groupes d'envoyés de la presse, on se découvrait.

Là-bas, derrière les arbres, on entendait les houleuses rumeurs de la foule, énervée par la nuit. Sur les toits des guinguettes, aux fenêtres, quelques filles fripées, livides, en soieries voyantes,—d'aunees tenant encore une bouteille de champagne,—se penchaient en compagnie de tristes habits noirs. Dans l'air matinal, sur la place, des hirondelles volaient, de ci, de là.

Seule, emplissant l'espace et bornant le ciel, la guillotine semblait prolonger sur l'horizon l'ombre de ses deux bras levés entre lesquels, bien loin, là-haut, dans le bleuissement de l'aube, on voyait scintiller la dernière étoile.

A ce funéraire aspect, le condamné frémit, puis marcha résolument, vers l'échafaud... Il monta les degrés d'alors. Maintenant le couteau triangulaire brillait sur le noir châssis, voilant l'étoile. Devant la planche fatale, après le crucifix, il baisa cette messagère boucle de ses propres cheveux, ramassée, pendant la toilette, par l'abbé Crozes, qui lui en toucha les lèvres: "Pour elle!..." dit-il.

Les cinq personnages se détachaient, en

silhouettes, sur l'échafaud; le silence, en cet instant, se fit si profond que le bruit d'une branche cassée, au loin, sous le poids d'un curieux, parvint, avec le cri et quelques vagues et hideux rires, jusqu'au groupe tragique. Alors, comme l'heure sonnait dont il ne devait pas entendre le dernier coup, M. de La Pommerais aperçut, en face, de l'autre côté, son étrange expérimentateur, qui, une main sur la plate-forme, le considérait!... Il se recueillit une seconde et ferma les yeux.

Brusquement, la bascule joua, le carcan s'abattit, le bouton céda, la lueur du couteau passa. Un choc terrible secoua la plate-forme; les chevaux se cabrèrent à l'odeur magnétique du sang et l'écho du bruit vibrait encore, que, déjà, le chef sanglant de la victime palpitait entre les mains impassibles du chirurgien de la Pitié, lui rougissant à flots les doigts, les manchettes et les vêtements.

C'était une face sombre, horriblement blanche, aux yeux ouverts et comme distraits, aux sourcils tordus, au rictus crispé: les dents s'entrechoquaient; le menton, à l'extrémité du maxillaire inférieur, avait été un peu coupé.

Velpeau se pencha vite sur cette tête et articula, dans l'oreille droite, la question convenue. Si affirmé que fût cet homme, le résultat le fit tressaillir d'une sorte de frayeur froide: "la paupière de l'oeil droit s'abaissait, l'oeil gauche, distendu, le regardait."

—Au nom de Dieu même et de notre être, encore deux fois ce signe! cria-t-il un peu éperdu.

Les cils se disjoignirent, comme sous un effort interne, mais la paupière ne se releva plus. Le visage, de seconde en seconde, devenait rigide, glacé, immobile. C'était fini.

Le docteur Velpeau rendit la tête morte

à M. Hendreich qui, rouvrant le panier, le plaça, selon l'usage, entre les jambes du tronc déjà raidi.

Le grand chirurgien baigna ses mains dans l'un des seaux destinés au lavage, déjà commencé, de la machine. Autour de lui la foule s'écoulait, soucieuse, sans

le reconnaître. Il s'essuya, toujours en silence.

Puis, à pas lents, le front pensif et grave, il rejoignit sa voiture demeurée à l'angle de la prison. Comme il y montait, il aperçut le fourgon de justice qui s'éloignait au grand trot vers Montparnasse.

Pâle Etoile du Soir

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?

La tempête s'éloigne et les vents sont calmés,
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère;
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser;
Tu fuis, en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Etoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi qui regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit;

Etoile, où t'en vas-tu, dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux;
Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?

Ah! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête;
Etoile de l'amour, ne descends pas des cieux!

ALFRED DE MUSSET.

AU FOND DES MERS

PLANTES OU ANIMAUX ?

P ARMI les êtres les plus étranges de la création on peut, à bon droit, citer les "Méduses", animaux singuliers qui vivent dans la mer et ont plutôt l'aspect d'une plante que d'un être vivant.

Il faut bien les connaître pour les apercevoir car ils sont transparents comme du verre et leur corps gélatineux se confond tellement avec l'eau, qu'il est presque impossible de les en distinguer. Je dis "presque", parce qu'avec un peu d'habitude on finit par les apercevoir, surtout à cause de leurs mouvements et aussi de certains reflets de leur surface.

Les méduses vivent toujours à la surface de la mer ; on peut les observer souvent sur le littoral, où bon nombre s'échouent à marée basse.

Elle nage presque à fleur d'eau, mais il lui arrive fréquemment d'être rejetée sur la plage, où, par son aspect gélatineux, elle excite généralement le dégoût des baigneurs. Surmontez un peu ce sentiment, et plongez la dite méduse soit dans un seau d'eau, soit dans un aquarium, vous serez alors frappé de l'élégance de son corps. Sa constitution est très simple ; c'est, en somme, une cloche munie de son battant. La cloche, qu'on appelle aussi, avec juste raison, "l'ombrelle", est transparente comme du cristal et, n'était une légère teinte bleue opalescente, elle serait invisible au milieu de l'eau de mer, elle a au maximum 1 pied $\frac{1}{2}$ de diamètre.

Le battant de la cloche se résout, à sa

partie inférieure, en un grand nombre de lames ondulées, et c'est tout à fait à l'extrémité que se trouvent "les" bouches de l'animal.

Tout le corps des méduses est revêtu d'une multitude de petits boutons qui projettent au dehors un petit filament et sécrètent en même temps une goutte de liquide irritant : ces "capsules urticantes", comme on les appelle, foudroient littéralement les petits animaux dont les méduses font leur nourriture. Elles peuvent aussi produire des démangeaisons désagréables sur la peau des personnes, surtout des dames et des enfants, qui viennent à les toucher, et même provoquer un peu de fièvre ; aussi recommande-t-on toujours aux baigneurs de toucher le moins possible aux méduses, le conseil est bon à suivre ; il en est, en effet, dont les piqûres font presque autant de mal que celles des orties et produisent une rougeur que l'on prendrait pour un eczéma.

Une des plus redoutables sous ce rapport est la méduse chevelure. Le pendant de sa cloche forme une véritable chevelure flottante qui vient se coller aux bras et aux jambes des baigneurs, auxquels elle reste collée quand l'animal se sauve.

De nombreuses espèces sont lumineuses pendant la nuit ; elles paraissent devoir cette propriété à divers petits organismes qui habitent leur corps.

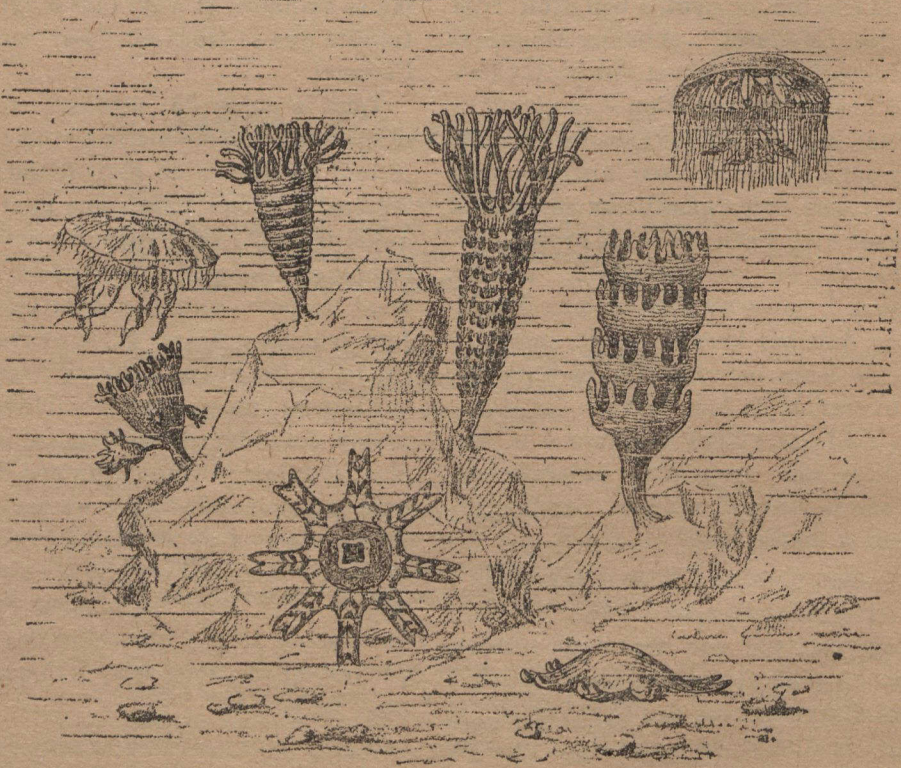
La conservation des méduses en collection est pour ainsi dire presque impossi-

ble : l'alcool lui-même les dessèche, les blanchit, les racornit et finalement ne laisse qu'une masse informe. Quand on les laisse se décomposer sur la plage, elles disparaissent très vite et fondent en quelque sorte; elles ne renferment à leur intérieur aucun corps solide qui puisse subsister. Certaines espèces pesant 10 à 12 livres, ne pèsent plus, desséchées, qu'un

gérée, lorsque la partie qui est au dehors vit encore.

Tous ces faits seraient bien intéressants à observer dans un aquarium; malheureusement les méduses y meurent très rapidement, quelque soin que l'on mette à renouveler l'eau et à les nourrir.

Les méduses sont fort curieuses au moment de la reproduction. On voit apparai-



La naissance des méduses.

$\frac{1}{3}$ d'once : tout le reste est de l'eau. tre sur leur corps des taches brillamment

Les méduses sont toutes marines; mises dans l'eau douce, elles y meurent rapidement. De chaque oeuf naît une larve vermiforme qui, après avoir nagé quelque temps, se fixe, grandit, et se transforme en poisson, mollusque, vers, etc. Elles avalent leurs proies sans les manger et, quand elle est devenue volumineuse, elle se divise en une série de disques empilés les uns sur les autres. Il n'est pas rare de voir la partie mangée presque disparaître sur les autres. Le tout se désarticule, cha-

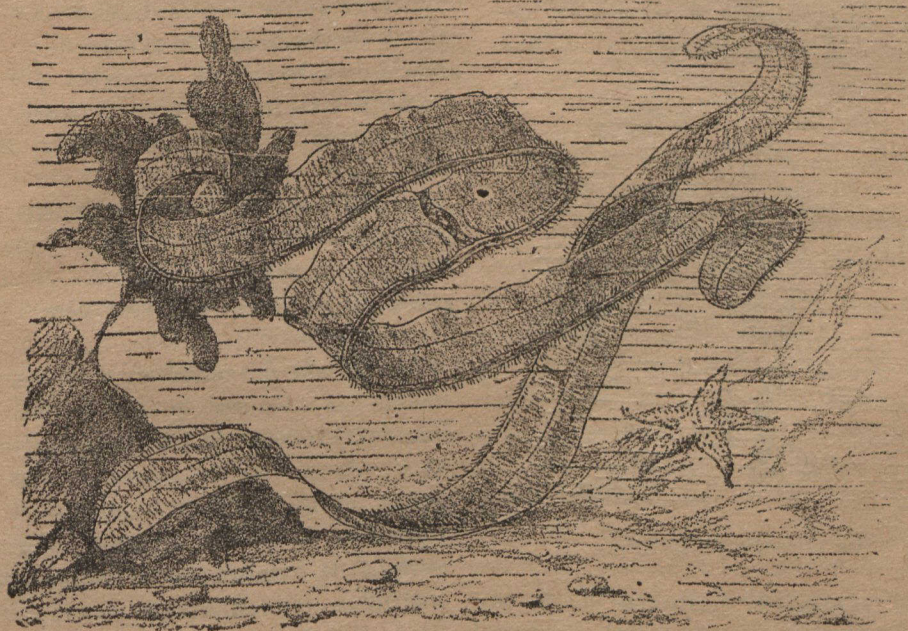
que disque s'isole et flotte dans la mer, en se transformant progressivement en une méduse.



En même temps que les méduses, on voit fréquemment flotter dans la mer d'autres animaux gélatineux transparents

qui ne diffère guère du béroë qu'en ce que son corps est une boule de la grosseur d'une noix au lieu d'être un cylindre. Il a comme lui des palettes, mais en outre il possède deux longs filaments plumeux grâce auxquels il peut capturer les petits animaux dont il fait sa nourriture.

Mais un des plus curieux de ces animaux gélatineux est le ceste de vénus qui semble une longue ceinture de cristal et que l'on croirait de verre s'il n'avait la



Ceste de vénus.

comme du cristal; l'un de ceux que l'on rencontre le plus souvent est une sorte de boudin ou plutôt de cornichon, si transparent qu'on a de la peine à le voir nager au sein de l'eau. Le "béroë", comme on l'appelle, est garni de palettes, disposées en rangées longitudinales et constamment en mouvement; c'est grâce à ces palettes aux reflets irisés que l'animal nage.

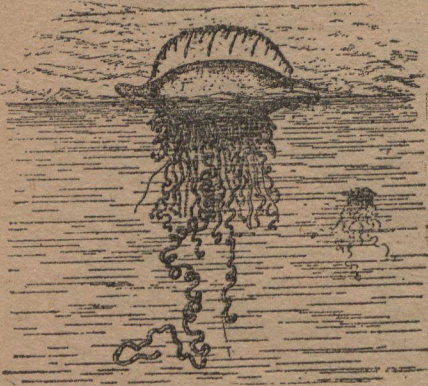
Un autre animal analogue est le cydipe

faculté de se ployer de mille façons. Sa surface est irisée et brille de mille couleurs quand le soleil vient la frapper. Il nage lentement et semble indifférent au monde extérieur. Mais ce calme n'est que trompeur; vient-on, en effet, à le troubler brusquement, il s'enroule sur lui-même en spirale, en commençant par une de ses extrémités,— tout comme un

commis roule une ceinture pour permettre à un client de l'emporter facilement.

Les siphonophores comptent, à juste titre, parmi les animaux les plus élégants de la mer.

Bien peu d'animaux excitent l'étonnement au même degré que les siphonophores; bien peu offrent des formes aussi capricieuses aussi variées, aussi inattendues.



La physalie ou galère.

Qu'on imagine de véritables lustres vivants, laissant flotter nonchalamment leurs mille pendeloques au gré des molles ondulations de la mer tranquille, repliant sur eux-mêmes leurs trésors de pur cristal, de rubis, de saphirs, d'émeraudes, ou les égrenant de toute part comme s'ils laissaient tomber de leur sein une pluie de pierres précieuses, chatoyant des innombrables reflets de l'arc-en-ciel, montrant en un instant à l'œil ébloui les aspects les plus divers, tels sont ces êtres merveilleux bijoux animés que l'on croirait fraî-

chement sortis de l'écrin de quelque reine de l'Océan.

L'esprit ne saurait rien rêver de plus riche, et c'est précisément pourquoi la froide analyse des naturalistes est demeurée longtemps confondue en présence d'organismes qui ne semblaient relever que de la fantaisie d'un divin joaillier.

Les siphonophores sont bien connus des navigateurs, qui désignent l'un d'entre eux, la physalie, sous le nom de galère. C'est surtout dans les mers chaudes et tempérées qu'ils abondent. Par les temps calmes, ils viennent à la surface et se laissent aller à la dérive, emportés par les courants, mais ils savent aussi très bien se soustraire à la poursuite de leurs ennemis.

Les siphonophores sont tellement délicats que la plupart, dans l'eau de mer où ils flottent, passent inaperçus. Il n'y a guère que la galère comme espèce "familiale" aux marins.

Cet animal de consistance gélatineuse, comme les méduses, présente une couronne très fournie de filaments et n'est pas plus gros que les deux poings. Les filaments, d'un beau bleu marine, peuvent s'allonger de trois ou quatre verges; ils portent de nombreuses vésicules presque invisibles, qui renferment chacune un petit dard fixé au bout d'un fil roulé sur lui-même, prêt à se détendre sur une proie, et mouillé d'une certaine liqueur très brûlante. Elle possède les plus chatoyantes couleurs du vieux verre de Venise; c'est une merveille à contempler dans un vaste récipient d'eau où ses filaments s'allongent et se rétractent indépendamment les uns des autres, mais sans interruption.

Quelque petit poisson rêveur laisse-t-il passer sur lui le doux ballon, touche-t-il à peine un des fils caressants? aussitôt les vésicules lancent leur dard baigné de

poison. et la victime. instantanément paralysée. n'oppose aucune résistance au sort qui l'attend. Car déjà une autre couronne de filaments plus courts. chargés de la digestion. commence son oeuvre; et le poisson, naguère frétilant sous le reflet de ses écailles argentées. se couvre d'une bave corrosive qui met à nu ses chairs mortes.

Les récits relatifs aux dangers qu'il y a de toucher aux galères abondent d'ailleurs dans les relations des voyageurs.

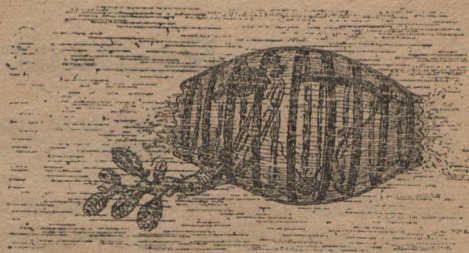
Un jour, dit l'un d'eux. je me baignais avec quelques amis dans une grande anse. devant mon habitation. Pendant qu'on pêchait de la sardine pour le déjeuner. je m'amusai à plonger. Cette prouesse faillit me coûter la vie. Une galère (il y en avait plusieurs échouées sur le sable) se fixa sur mon épaule gauche, au moment où la mer me rapportait à terre; je la détachai promptement, mais plusieurs de ses filaments restèrent collés à ma peau. jusqu'au bras. Bientôt, je sentis à l'aisselle une douleur si vive que. près de m'évanouir. je saisis un flacon d'huile qui était là. et j'en avalai la moitié pendant qu'on me frottait avec l'autre; mais la douleur s'étendant au coeur. j'eus un évanouissement. Revenu à moi. je me sentis assez bien pour retourner à la maison, où deux heures de repos me rétablirent, à la cuisson près, qui se dissipa dans la nuit.



Les phyllirrhœs, gastéropodes appartenant à l'ordre des opisthobranches, sont des mollusques sans coquille, pisciformes, à corps allongé, comprimé latéralement. Ils sont munis antérieurement de deux longs tentacules, et leur extrémité postérieure est tronquée. Leur corps, d'une transparence vitrée parfaite, peut aisément échap-

per aux regards, mais cette transparence permet d'étudier avec beaucoup de facilité leur organisation dans les plus intimes détails. Ce sont des animaux pélagiques. Ils ont des moeurs crépusculaires et nocturnes, et une progression lente. Ces mollusques habitent le Pacifique, l'Atlantique, la Méditerranée et possèdent à un haut degré la faculté de produire de la lumière.

En agitant l'eau dans laquelle se trou-



Le doliolum.

ve un phyllirrhœ bucéphale, ou en le touchant, on voit une luminosité jaillir de son corps et, en le stimulant avec une goutte d'ammoniaque, la surface de son corps et ses longs tentacules luisent d'une lumière vive et azurée. Toutefois, c'est aux bords supérieur et inférieur du corps que la lumière est la plus intense, de telle sorte que cette brillante illumination délimite parfaitement le contour du mollusque. Il est important d'ajouter que cette luminosité ne se communique pas aux liquides et aux solides en contact avec le phyllirrhœ, contrairement à ce qui a lieu chez quantité d'animaux photogènes.



Voici encore un être bien bizarre, le "doliolum", que l'on ne saurait mieux comparer, par sa forme renflée au milieu, qu'à une barrique dont les cercles se-

raient représentés par des muscles circulaires.

L'animal lui-même est en quelque sorte enfermé dans l'épaisseur même du tonneau. Le milieu du tonneau est creux ; il est parcouru constamment par un courant d'eau qui sert à la respiration.

Le même dofolium est encore singulier quant à sa reproduction. En un point de son corps, on remarque une sorte de corne qui, bien qu'un peu volumineuse, rap-

pelle le robinet des barriques. Au moment de la reproduction, cette corne s'allonge, se transforme en un long stolon, et sur celui-ci naissent de petites tumeurs. Ces bourgeons grandissent, se régularisent et deviennent de petits tonneaux. Cette petite famille de tonneaux ne tardent pas à se détacher de leur mère et à rouler leur existence au sein des mers, au milieu d'autres êtres peut-être plus étranges et que nous ne connaissons pas encore.

Romance Paysanne

Puisque tu veux te marier,
Ramasse-toi des sous, Jean-Pierre;
L'argent est le nerf de la guerre,
On se marie: on est guerrier!
Tu veux te marier, Jean-Pierre?
Ouvre ta terre et ton foyer!

De quelque nom qu'Elle se nomme,
Colombe, Marcelle ou Suzon,
Pour qu'Elle égaye ta maison,
Aime et travaille comme un homme.
Colombe, Marcelle ou Suzon,
Choisis une femme économe!

Sois sobre et suis le bon conseil
Que ton curé te donne au prône;
Aimé les vieux et fais l'aumône,
Sois simple et sans fol appareil,
Ton curé te l'a dit au prône,
Sois debout avec le soleil!

Quand viendra l'heure solennelle
Où faudra t'enterrer, mon gâs,
Afin que tes fils n'aillent pas
Trahir la terre paternelle,
Dis-leur que tu trouvas, mon gâs,
Ta paix e tton bonheur en elle!

JACQUELIN.

Les Animaux Trappeurs

S i l'on excepte les Araignées qui ont élevé la capture des proies à l'aide de filets à la hauteur d'une institution d'état, on peut dire que l'emploi de pièges est extrêmement rare chez les animaux. Les seuls exemples connus sont ceux du Fourmillon, du Vermillon et des Cicindès; leur industrie n'est plus intéressante à étudier.

La larve du Fourmillon a imaginé, pour capturer les insectes dont elle fait sa nourriture, un procédé très ingénieux. Elle creuse à la surface du sable de larges entonnoirs au fond desquels elle se blottit. tout insecte qui vient à passer dégringole dans l'entonnoir et arrive au fond, où de suite il est happé par la larve.

En outre, si la proie tend à s'échapper, elle envoie sur elle des pelletées de sable, pelletées qui la font tomber au fond encore plus vite. La larve en elle-même n'a rien de séduisant: c'est une sorte de grosse punaise dont la tête est armée de deux grands crochets dentés.

Quand elle est au fond de son entonnoir, elle se cache complètement dans le sable et ne laisse voir que ses deux dents. Une fois maîtresse de sa proie, elle la tire presque entièrement sous le sable et la suce tout à son aise; un quart d'heure lui suffit pour vider complètement une Fourmi, et en deux ou trois heures elle a retiré tout ce qu'il y a de succulent dans le corps d'une grosse Mouche bleue. Après quoi, d'un coup de tête, elle envoie la dépouille hors de son piège.

Le Fourmillon a souvent soin d'établir sa construction dans un endroit où il n'a

rien à redouter de la pluie, par exemple au pied des vieux murs et dans les endroits les plus dégradés. Il n'y reste d'ailleurs pas indéfiniment. Quand les éboulements ont rendu les pentes de son entonnoir trop douces, le Fourmillon l'abandonne et va en construire un autre à petite distance.

Pour donner à cet entonnoir de justes proportions, pour creuser dans le sable un trou conique dont la pente soit assez précipitée, il y a peut-être plus de façons de la part de notre insecte qu'on ne s'y attendrait, et dont aucune n'est inutile. Il commence par en tracer l'enceinte, c'est-à-dire par faire un fossé semblable à celui qu'il creuse en cheminant, mais un fossé qui entoure un espace circulaire, plus ou moins grand selon qu'il veut donner plus ou moins de largeur à l'entrée de l'entonnoir.

Les très jeunes ne font que des petits entonnoirs ils n'entreprennent que des ouvrages proportionnés à leurs forces et ne cherchent pas à tendre un piège à de gros insectes; ceux qui ne font presque que de naître ne donnent quelquefois à la plus grande ouverture des leurs qu'une ligne ou deux de diamètre, et ceux qui sont près d'avoir pris tout leur accroissement, habitent quelquefois dans des trous dont le diamètre de l'entrée a plus de trois pouces.

Les entonnoirs où d'autres se tiennent ont des grandeurs moyennes; on en voit communément dont le diamètre de l'ouverture est d'un pouce et de quelques lignes de plus ou de quelques lignes de

moins. La grandeur du trou n'est pourtant pas toujours proportionnée à celle de l'insecte qui y est logé : quelquefois on tire d'un grand trou un Fourmilion, dont la grosseur est au-dessous de la moyenne ; d'autres fois on est étonné d'en trouver un très gros au fond d'un trou d'une assez petite capacité.

La profondeur des entonnoirs nouvellement faits a environs les trois quarts du diamètre de la grande ouverture. J'ai



Piège du Fourmilion.

En haut: adulte.

En bas: larve et entonnoir.

trouvé neuf lignes de profondeur à ceux qui en avaient douze à leur entrée, un pouce de profondeur à ceux dont l'entrée avait seize lignes. L'ouvrage que le Fourmilion a à faire après avoir tracé une enceinte est donc d'enlever un cône de sable, renversé, dont la base ait un diamètre égal à celui de l'intérieur de l'enceinte, et dont la hauteur soit à peu près les trois quarts de ce diamètre. Pour en venir à bout, il a bien des pas à faire. S'il restait dans une même place, il ne réussirait pas à donner à l'entonnoir qu'il se propose de creuser la rondeur et la régularité convenables. Quand il s'est déterminé à travailler sérieusement, il se met donc en marche ; ce n'est pas pour aller sur une

ligne droite, c'est pour en suivre une du même genre que celle que parcourent les chevaux qui font tourner une meule ; il veut et doit suivre en marchant la circonférence intérieure de l'enceinte, comme s'il avait à tracer un second fossé concentrique au premier.

Ceux qui font leurs entonnoirs dans certains terrains n'ont pas toujours à leur disposition un sable aussi fin et aussi égal que celui que donne un observateur à ceux qu'il tient dans son cabinet. Parmi les grains de sable ordinaire, il se trouve de gros grains de gravier, de petites pierres ; le Fourmilion qui façonne un trou dans une terre pulvérisée rencontre des grumeaux de terre ; aussi voit-on souvent de gros graviers, de petites pierres et des grumeaux d'une terre dure, sur le bord d'un trou dont l'intérieur n'a que des grains extrêmement fins.

Le Fourmilion se détermine à porter la masse incommode où il ne la peut jeter ; il sort du sable, il se montre en entier à découvert, en avançant ensuite un peu à reculons, il fait passer le bout de son derrière sous la petite pierre, et en allant encore un peu en arrière, et en faisant faire à ses anneaux des mouvements convenables, il la conduit vers le milieu de son dos, et l'y met en équilibre.

Mais le difficile est de la conserver dans cet équilibre pendant le transport en montant à reculons le long d'une pente déjà escarpée. De moment en moment la charge est prête à tomber, soit à droite, soit à gauche ; ce n'est qu'en abaissant ou élevant à propos certaines portions de ses anneaux, que le Fourmilion parvient à la retenir.

Enfin, malgré tous ses efforts et malgré tout son savoir en tours d'équilibre, la pierre lui échappe quelquefois, elle roule dans le fond du précipice. Il a le courage

Les animaux trappeurs

d'aller l'y rechercher et faire de nouveaux essais de son adresse et de sa force. Il donne ainsi de grandes preuves de patience, lorsqu'il retourne à cinq ou six reprises se charger du fardeau qui lui a échappé autant de fois.

On peut faire naître des occasions d'a-



Piège de la larve de la Cicindèle champêtre.

voir un spectacle qui tourmente notre insecte et qui amuse celui qui l'observe, en jetant au fond de son trou une petite pierre d'un poids trop grand pour être enlevée d'un coup de tête.

Il y a des entonnoirs faits, pour ainsi dire, à la hâte, qui n'ont pas beaucoup de profondeur. L'insecte se contente de je-

ter avec sa tête le sable de l'endroit où il s'est fixé; il forme ainsi en peu d'instants une cavité conique, mais qui n'a ni la grandeur ni les proportions de celles dont l'enceinte a été tracée régulièrement."

Le Fourmilion est donc obligé pour se nourrir d'attendre que le hasard fasse passer un insecte dans le voisinage de son piège. Heureusement pour lui, il est doué d'une grande résistance à la faim; on en a vu plusieurs rester sans manger pendant plusieurs mois. En outre, il a la faculté de pouvoir manger beaucoup quand les proies sont abondantes, de sorte qu'en quelques minutes il peut se nourrir pour plusieurs mois.

A noter que les larves de certaines espèces de Fourmilions ne font pas d'entonnoirs et se contentent de s'enfoncer dans le sable en ne laissant passer que leurs mandibules à ras de terre.

Un autre insecte, la larve des Cicindèles agit avec autant d'astuce, pour se procurer les petits insectes qui lui sont indispensables pour se nourrir. Elle creuse dans la terre un trou vertical dans lequel elle s'arc-boute de manière que sa tête vienne exactement boucher l'orifice d'entrée situé à ras du sol. Vienne à passer une bestiole sur cette véritable trappe vivante, la larve s'enfonce aussitôt, entraînant avec elle sa victime qu'elle ne tarde pas à saisir entre ses pincés et à dévorer.



C'ETAIT POUR OBEIR AU DOCTEUR!



L'ami en visite.—Enfin, je suis content de te voir en bonne santé mais je suis étonné quand même, ta femme m'avait dit que tu souffrais de rhumatisme et au lieu de ça j'apprends que tu étais au lit avec une brosse de première classe!...

L'ex-malade.—J'vas t'dire... j'avais un rhumatisme à la jambe et l'docteur m'avait dit d'mettre de l'alcool dessus, mais v'a t'y pas que c'bonguienne de rhumatisme m'a armonté dans l'estomac... alors j'ai mis l'alcool dedans...



Fetes Joyeuses et Fetes Sanglantes

TOUT comme nous—moins que nous cependant—les sauvages éprouvent le besoin de se distraire. Habituellement, leurs fêtes ont lieu à propos de diverses circonstances, par exemple, avant de partir à la guerre et se manifestent par des libations et surtout par des danses qui nous paraissent bien étranges.

Ces danses, quoique peu compliquées, varient sensiblement d'une peuplade à l'autre. A titre d'exemple, voici la description d'une danse chez les Batékés, peuple sauvage de l'Afrique centrale.

“La première impression est celle que produirait un bal de carnaval où tous les danseurs seraient ivres.

Hommes et femmes ont d'ailleurs ceint leurs reins de leurs meilleurs pagnes et ont mis tous les ornements qu'ils possèdent : perles, cornes de gazelles, bandes de peau, fétiches, gris-gris, etc. Les coiffures sont des plus bizarres. On voit des tresses, des chignons, des boucles de cheveux dans lesquelles sont fixées des plumes de coq.

Leur peinture est quelque chose d'unique dans son genre. Les vieilles ont, en général, le visage entouré d'une bande blanche, de façon qu'il ne reste de noir que les yeux, le nez et la bouche. Les jeunes beautés sont frottées de rouge par tout le corps, et une partie de cheveux ainsi teints leur fait une couronne rouge. Quant aux hommes, il y en a de toutes façons.

Le blanc, le rouge, le noir sont étendus

sur le visage, la poitrine et les bras, suivant le caprice de chacun. Les uns ont les yeux entourés de blanc, de rouge, de noir; les autres ont les tempes rouges; d'autres les bras chamarrés des trois couleurs; d'autres, enfin, portent un grand V au milieu de la poitrine; en un mot, il y en a pour tous les goûts. Tous ces gens ne font autre chose que se démener, se tordre, tourner la tête. C'est toute une confusion de couleurs qui se meuvent, une palette de peintre dont le fond représente la chaire noire; le rouge, le carmin, le blanc, le brun de Sienne, le noir d'ivoire, le bleu rendent l'agitation des bonnets, des pagnes, des barbouillages et des mille-perles dont sont formés leurs colliers. Le plus curieux de tout, c'est qu'il y a des prix comme dans nos cotillons. Quand on fait un tam-tam, les villages voisins sont invités et leurs habitants reçoivent des cadeaux, selon leur habileté dans la danse et dans la musique.

Souvent, au milieu de l'horrible musique, un jeune homme sort des rangs, fait signe au tam-tam de s'arrêter et commence un discours à la fin duquel il porte à une jeune danseuse, la belle de son cœur, soit un pagne du pays, soit un tambo, grosse perle bleue, soit une caurie (petite coquille servant de pièce de monnaie).

Un jeune homme brandit un long bâton, orné d'anneaux de cuivre, fait signe à la musique de s'arrêter, prononce un discours qu'on applaudit, passe devant le-

demi-cercle des jeunes filles et arrache, en toute hâte, une plume de coq de la tête de l'une d'elles. C'est celle qui a dansé le mieux à son gré, c'est-à-dire qui a le mieux et le plus rapidement exécuté l'ensemble des mouvements que voici.

La danseuse doit plier successivement et légèrement les jambes, faire saillir la poitrine en avant, pencher la tête d'abord à droite, puis à gauche, secouer la gourde remplie de semences, puis recommencer à plier de nouveau les jambes, etc. Tous ces mouvements se succèdent avec une rapidité surprenante."

Dans la plupart des fêtes, les sauvages augmentent encore la bizarrerie de leur aspect par divers déguisements, souvent fort curieux, et surtout par l'emploi de masques ou têtes en sorte de carton. Les réjouissances pour lesquelles ces accoutrements bizarres sont imaginés, consistent surtout en processions à travers les villages; aussi, à part les vêtements, qui sont un peu... sommaires, se croirait-on à l'époque du Mardi-Gras, ou de la Mi-Carême chez les peuples civilisés.

Les Négritos de Malacca célèbrent leurs fêtes surtout à la saison des fruits et à l'occasion des fiançailles.

Le père de famille qui donne un festin envoie à ceux qu'il invite un morceau de bambou, percé de trous; il indique ainsi combien de jours doit durer la fête. Les chefs de famille rassemblent leurs proches et leurs amis, qui tous viennent, en grand costume, au lieu de réunion, apportant des victuailles en abondance; là ils sont reçus par un chef à moitié magi-

cien, qui leur donne un coup de sarbacane sur les épaules, prend leurs armes, les renferme chez lui, puis tourne autour d'eux trois fois en dansant; il s'assied ensuite et reçoit les provisions apportées par les invités: chair de sanglier et d'autres animaux, poules, manioc, ignames, riz, enfin l'arak, espèce de mauvaise eau-de-



Femme Aïnote allaitant un ourson pour le jour "de la fête de l'Ours."

vie, tantôt de fabrication indigène, tantôt achetée aux Chinois et aux Malais. Manger, boire et danser, telles sont les principales occupations dans ces fêtes sauvages qui durent un temps assez long.

On danse plusieurs jours et plusieurs nuits sans discontinuer; ceux qui succombent à la fatigue ou à l'ivresse sont remplacés par d'autres. Les femmes dansent ensemble au milieu des hommes, qui font des rondes autour d'elles; tout en sautant, elles chantent une espèce de stance

à laquelle répondent les hommes, et cela se répète à l'infini.

Les indigènes des Nouvelles-Hébrides dansent au son de tams-tams formés de troncs d'arbres creusés, quelquefois percés de trous réunis par une fente verticale.

Ceux qui dirigent le "sinn-sinn" (danse) ont des bâtons emblématiques sur lesquels sont modelés ou gravés soit des têtes humaines, soit des corps entiers. C'est à la suite des récoltes d'ignames et des nominations de chefs que se font ces fêtes. Voici en quoi elles consistent: l'un des indigènes entonne un couplet, dont le refrain est accompagné par tous les autres; puis ces derniers forment un cercle, s'avancent vers celui qui est au centre, en agitant d'une main un casse-tête et de l'autre une sagaie. Tantôt ils tournent autour de lui à la file indienne, tantôt ils se forment sur quatrè ou cinq rangs et font le tour des tambours, précédés de quelques femmes qui portent des branches d'arbre et exécutent des pas de danse.

A l'occasion de ces danses, ils se barbouillent le visage en rouge et en noir; à Sandwich, à Mallicolo, ils portent des masques d'écorce peinte de différentes couleurs, surmontés de grands chapeaux pointus. Dans toutes les îles, ces fêtes sont le prétexte de banquets copieux; on tue les plus gros cochons et on boit le kava.

Les Australiens ont imaginé une danse singulière, dite du squelette: pour cela, ils se dessinent les os en blanc sur la peau, approximativement bien entendu.

Leur fête annuelle, le "Korroberri,"

dure six semaines: elle commence quand la lune est dans son plein et une demi-heure après le coucher du soleil. Ceux qui s'y livrent dorment pendant le jour et dansent surtout la nuit. Dans ces danses, on voit souvent six hommes s'avancer vers les musiciens en frappant en cadence, alternativement, à droite et à gauche, avec leur hache de guerre. D'autres fois, ils jouent des pantomimes, ou marchent en écartant les jambes, les genoux en dehors et poussent des grognements. Ils sont relayés, de temps à autre, par une femme qui sautille seule, les bras en l'air et les doigts écartés.

Lorsque les fêtes n'ont pas pour cause les préparatifs d'une grande guerre, elles sont motivées par une grande chasse. C'est le dernier cas qui se rencontre chez les Nègres du Mozambique, lorsqu'ils vont à la chasse à l'éléphant, qui constitue un gibier très important.

Pour s'emparer de cet animal, les hommes se réunissent au nombre d'une vingtaine et se préparent à leur expédition en se livrant, pendant huit jours, à des libations et à des danses. Les femmes prennent part à ces fêtes préliminaires et doivent parcourir le village en faisant toutes sortes de contorsions. Leur tâche accomplie, ces dames vont boire entre elles et reparaisent, quatre ou cinq heures après, avec une incertitude dans la démarche et une flaccidité des membres qui augmentent le charme de leur gesticulation. La journée se termine par un "fackeltanz" (danse où chaque figurant porte un flambeau) du dernier grotesque. Cette fête a probablement pour but de dédommager la femme du chasseur des privations qu'elle va subir. Il lui faut, en l'absence

de son époux, renoncer à la bonne chère, à la toilette, à la pipe; elle ne doit pas sortir de la maison, et la moindre incartade la rendrait responsable de l'insuccès de la chasse.

Les hommes, pendant ce temps, non moins avinés que leurs femmes, gambadent avec la grâce et l'acquis d'un ours bien dressé, autour d'un tambour (ngoma kou) violemment battu avec les poings, ou d'une caisse d'écorce râclée avec des pierres et qui sert de basse et de table d'harmonie à un instrument de musique (kinanda) que l'on y applique, tandis qu'une espèce de fifre en corne de chèvre domine l'orchestre et le complète.

Quand ils sont enfin saturés de bière, les chasseurs quittent le village au point du jour, munis de brandons enflammés, qu'ils emportent dans la crainte de manquer de feu dans les jungles, et qu'ils plaçant devant leur bouche pour combattre l'influence de l'air froid du matin.



Chez les Ghiliaks (région du Bas-Amour) à lieu, une fois par an, une curieuse fête, dite de l'Ours, qui confine à la religion.

La fête a lieu au mois de janvier et dure, accompagnée de différentes récréations, une quinzaine de jours. On se procure des oursons soit en les prenant directement dans leur caverne, soit en les achetant chez les compatriotes de Sakhaline. Souvent on les paye jusqu'à 100 roubles (\$80.00) et davantage. Le jeune ours est transporté sur un traîneau formé d'un tronc d'arbre creux, dans lequel il se trouve attaché par une chaîne. Les tentes où s'arrêtent les voyageurs sont considérées comme particulièrement honorées. Il arrive parfois que l'ours, par suite de négligence de la part de ses gar-

diens, étrangle un enfant; mais les parents ne se plaignent pas et considèrent, au contraire, l'événement comme un signe heureux.

Arrivé dans le village, l'ours est placé dans une cabane à part; une vieille femme est chargée de lui donner à boire et à manger. On lui passe de l'eau dans une cuiller en bois à travers la petite fenêtre de sa cabane. Sa nourriture consiste principalement en poisson; parfois, on y ajoute du millet et toutes sortes de restes.

Souvent les habitants de plusieurs villages se réunissent pour la fête qui est toujours accompagnée de jeux, surtout de courses en traîneaux. Le personnage principal de la fête, l'ours, reçoit ce jour-là une nourriture abondante. On le promène plusieurs fois dans les rues du village.

Cette promenade s'opère de façon qu'il doit approcher de chaque maison, après avoir fait un détour vers la rivière; on croit, par ce procédé symbolique, amener l'abondance du poisson pour chaque famille. Pendant la promenade plusieurs hommes tiennent l'ours par des chaînes; dans chaque maison où il entre, on lui donne du poisson, du millet, des baies et on le taquine en même temps. Quelques Ghiliaks se prosternent devant lui; cependant ce n'est pas un signe d'adoration, comme on pourrait le croire tout d'abord. les uns le font simplement comme une farce, les autres sérieusement, en suppliant l'esprit de l'ours de ne pas exercer sur eux sa vengeance après la mort de l'animal. Quand l'heure fatale du sacrifice approche, on attache l'ours à un pieu et on commence à lui envoyer des flèches à qui mieux mieux; on l'achève enfin d'un coup de lance et il meurt tranquillement, avec un stoïcisme parfait, en mettant sa patte de devant sur la poi-

trine; souvent alors, on entend pleurer sa vieille servante.

Finalement, on allume le bûcher; les Ghiliaks se mettent autour, chacun prend un morceau de l'animal tué et le mange, après l'avoir légèrement grillé sur le feu. Le festin continue des journées entières et l'on mange et l'on boit tout ce qu'on possède en fait de poisson, de millet, de thé et d'eau-de-vie; la peau et le crâne de l'ours sont conservés comme talismans.

Une fête analogue a lieu chez les Aïnos, qui habitent une partie du Japon. On prend un jeune ours et une femme est chargée de le nourrir soit au sein, soit au biberon. Quand il est suffisamment gras, on le met à mort. Cette "fête de l'Ours" a lieu une fois par an et donne lieu à d'énormes réjouissances.

Il y a aussi une "fête de l'Ours" chez les Finnois. L'infortuné ourson a la consolation, avant de périr, d'entendre la sorte de complainte suivante que lui adresse le peuple dans la joie.

"Où le bel Ohto (ourson) est-il né? Où sa belle crinière a-t-elle grandi? De quelle région la tête grasse a-t-elle été apportée? Où la queue blanche a-t-elle été trouvée? Est-ce sur le chemin du bain ou sur le sentier qui mène au puits?"

"Le vieux, le brave Wäinomoïen répondit:

"Ohto n'est point né dans un lit; il n'a point dormi dans une crèche. Le bel Ohto est né, sa belle crinière a grandi dans les régions voisines de la lune et du soleil; dans la patrie des étoiles, sur les bras des grandes "Otawa" (grande Ourse). Ukko, le roi splendide des cieux, jeta dans l'eau un flocon de laine, et ce flocon fut poussé par les vents, enflé par la vapeur humide, porté par les vagues de la mer jusqu'aux rives de l'île florissante, jusqu'au promontoire de Miel.

"Mielikki, la douce vierge de la forêt, la femme courageuse de Tapio, s'élança au milieu des vagues, prit le léger flocon de laine et le cacha dans son sein.

"Déjà elle berce doucement son bien-aimé dans son petit lit d'or, suspendu au toit de sapin. Elle nourrit son Otho, sa belle crinière, au pied de l'humble bouleau, dans la petite forêt de pins, parmi les fleurs qui portent le miel.

"Mais Otho n'a pas encore de dents, les ongles manquent encore à ses pattes. Mielikki, l'hôtesse de la forêt, la femme courageuse de Tapio, va partout chercher des dents et des ongles pour son ours; elle en cherche sur les collines verdoyantes, dans les plaines couvertes de pins, dans les champs riches d'arbousiers. Un pin, un bouleau s'élevaient sur leurs tiges. Dans le pin brillait un rameau d'argent; dans le bouleau un rameau d'or. Elle arracha ces rameaux avec la main et en fit des dents et des ongles pour Otho.

"Et elle bâtit une "tupa" de bois de prunier et voulut que l'ours l'habitât au lieu de parcourir les marais, d'errer dans les bois et de s'égarer dans les plaines..."



Si maintenant nous nous transportons dans l'Amérique du Nord, nous ne trouvons pas de danses moins bizarres; là on fête surtout le bison, qui constitue pour les Peaux-Rouges un élément important de leur alimentation.

Voici, par exemple, une de ces danses:

"Autour d'un grand feu, une centaine d'Apaches, accroupis ou debout, éclairés par la lueur rougeâtre des flammes, formèrent un grand cercle. Deux hommes et un garçon de huit à dix ans trottèrent avec une grande rapidité autour du feu;



La Danse des Bisons

ces trois Indiens formaient les principaux personnages de la soirée.

Le premier danseur, de haute et belle stature, s'était couvert toute la figure d'un masque en cuir de mouton; sur la tête il portait un grand ornement en bois rouge et blanc, dont la forme ressemblait à celle d'un trident. Son corps musculeux et haletant était peint en blanc; de grands lambeaux de toutes couleurs, ornés de plumes, tombaient de ses épaules, tandis que les hanches et les cuisses étaient couvertes d'un jupon court en cuir de montou orné de longues franges; ses pieds étaient chaussés de hautes bottines. Il portait dans chaque main un petit glaive en bois courbé.

Le deuxième danseur était habillé de la même manière; la partie supérieure de son corps était peinte en noir, tandis que la partie inférieure était blanche; au lieu d'un jupon en cuir de mouton, il en portait un en coton transparent. Le garçon était peint en blanc de la tête aux pieds. Il portait un masque comme les autres, mais il n'avait pas, comme eux, des ornements en bois sur la tête. Dans chaque main, il tenait un bâton court.

De temps en temps on cessait le trottement à grands pas, pour sauter et trépi-gner ou bien pour croiser les épées. Tantôt leurs mouvements rappelaient ceux d'un taureau sauvage regardant fièrement autour de lui dans l'arène; tantôt ils ressemblaient à ceux d'un cheval, se cabrant, secouant sa crinière et faisant trembler la terre par son piétinement. Plusieurs fois ils firent entendre un cri court, mais déchirant. Le plus grand des trois Indiens alla toujours au-devant des autres, le garçon resta en arrière.

Après quelques instants, trois hommes vinrent rejoindre les autres: deux étaient ornés comme les précédents, tandis que le

troisième habillé de blanc et portant un masque, remplissait le rôle d'acteur comique; de temps en temps, il se mettait sur leur passage et dansait devant eux gesticulant de toutes ses forces, imitant et ridiculisant leurs mouvements d'une manière grotesque.

Après avoir dansé quelque temps, les danseurs s'en allèrent pour reprendre haleine derrière les spectateurs; après un moment de repos, ils recommencèrent la danse. La musique qui accompagnait cette représentation n'était pas moins bizarre: plusieurs hommes accroupis, armés de longs bâtons, frappaient sur une peau de vache très dure, étalée par terre, et sur de petits tambours en cuir.

Au fur et à mesure que ce spectacle approchait de sa fin, les danseurs et les spectateurs s'animaient davantage. A la fin de la soirée ces derniers formèrent un grand cercle; ils firent entendre un chant monotone et, toujours en sautant, ils se mouvaient lentement autour du feu.

Leurs corps peints, toujours en mouvement, et de plus en plus échauffés par la danse, offraient un spectacle aussi bizarre que sauvage, qui atteignit son plus haut degré lorsque le premier danseur, poussant un cri effroyable, fit un saut qui le porta au-dessus des flammes et le fit redescendre de l'autre côté du grand feu."

Les fêtes revêtent parfois un caractère d'atrocité inouïe, par exemple chez les Sioux qui, tous les ans, célèbrent une grande fête afin d'obtenir une chasse fructueuse. On va le voir, d'après le récit suivant, dû à un témoin oculaire, qui, par exception, avait été autorisé à y assister.

"Nous étions à peine entrés dans l'arène qu'une troupe d'une vingtaine de sau-

vages se mit à battre du tambour et à chanter des prières; puis, aux acclamations de la foule, deux jeunes guerriers nus jusqu'à la ceinture, peints et portant des plumes sur la tête et à la main une douzaine de sifflets en os, également ornés de plumes d'aigle, se sont mis à danser en tirant de leurs sifflets des sons aigus et en tenant les yeux fixés sur la lune.

Deux par deux, d'autres Sioux se sont joints à la danse jusqu'à ce qu'ils fussent cinquante dans l'arène, les tambours et les sifflets ne cessant leur bruit que de quart d'heure en quart d'heure. Il y avait alors une courte pause pendant laquelle les danseurs changeaient de sifflets. Cette première partie de la cérémonie est la "danse de la lune"; c'est une invocation aux dieux, qui dure jusqu'au jour. A environ 300 pieds de l'arène, on nous montra une grande tente en peau de bison, dans laquelle se trouvaient huit jeunes Sioux que l'on préparait à la cérémonie et à la torture.

Malgré la chaleur intense de la saison, le feu était entretenu à l'intérieur de la tente. On versait de l'eau bouillante sur les rochers et sur les jeunes guerriers. Au lever du soleil, ces derniers furent appelés. Ils étaient restés pendant quarante huit heures soumis à une température très élevée et privés de nourriture.

En arrivant à la porte de l'enceinte ils s'élançèrent et firent leur entrée dans l'arène au milieu des cris perçants de la multitude assemblée. Tandis que le maître des cérémonies organisait la danse, les jeunes Sioux s'amusèrent à garder sur leurs mains des charbons ardents.

Voici maintenant la partie la plus horrible de la fête. Un gros sauvage à demi nu et atrocement peint s'est avancé vivement, armé d'un long couteau-étincelant, et avec la rapidité de l'éclair, a découpé

et soulevé la peau de la poitrine des jeunes guerrières; en même temps, cinq ou six autres sauvages attachaient des lanières aux lambeaux de peau et de chair découpés sur les corps des malheureux. Les lanières mesuraient vingt pieds de long, et leur bout extrême était solidement assujéti à l'"arbre de la médecine" au centre de l'arène.

Pendant cette opération barbare, un des jeunes Sioux tomba évanoui et mourant. On l'entraîna hors de l'enceinte au milieu des hurlements et des sifflets de la foule. Les autres restaient debout, les membres tremblants, les mains jointes au-dessus de leur tête, les yeux fixés sur le soleil levant.

A un signal donné, les tambours commencèrent à battre et les chants à retentir. Puis les danseurs s'agitèrent convulsivement de haut en bas, lentement d'abord, puis de plus en plus vite; ils tiraient avec force sur leurs attaches, hurlant de douleur et d'excitation frénétique, encouragés par les cris et les vociférations des spectateurs de cette scène d'horreur, qu'aucune plume ne saurait décrire.

Au bout de la première heure, deux des danseurs s'étaient dégagés, avaient été emmenés par leurs amis et applaudis par la foule. A la fin de la deuxième heure, les amis d'un jeune brave accoururent, l'arrachèrent au supplice et l'entraînèrent hors de l'arène tout couvert de sang.

On nous conseilla alors de nous éloigner. Lorsque la "danse du soleil" s'achève, dans ces instants de délire, les Sioux peuvent tout à coup être pris de fureur, se jeter sur un Blanc et lui casser la tête d'un coup de tomahawk. Il était dix heures du matin lorsque nous quittâmes le camp. On nous annonça alors que

le jeune guerrier qui s'était évanoui venait de mourir de ses blessures."



Parmi les costumes les plus extraordinaires que revêtent les sauvages au moment de leurs fêtes, il faut citer ceux des Duks-Duks qui habitent une des îles de l'archipel de la Nouvelle-Bretagne. Les danseurs se couvrent la tête d'un énorme cône d'écorce, ou tressé de paille et d'herbes, sur lequel des dessins figurent grossièrement les yeux, le nez et la bouche, quelquefois aussi un bras ou une jambe. De plus, leur corps est revêtu d'une sorte de vaste jupe, faite avec des guirlandes de feuillage, qui les recouvre presque entièrement et, en tout cas, leur cache les bras.

Ainsi habillés, ils se livrent à une danse tantôt simple, comme celle que représente l'aquarelle de la couverture de ce livre; tantôt plus échevelée.

Chose curieuse, ce déguisement carnavalesque ne sert pas seulement aux réjouissances publiques: il est également revêtu par les juges, qui sont à la fois policiers et bourreaux. Ces graves personnages parcourent les villages dans cet accoutrement, se font exposer le pour et le contre des différends et rendent les arrêts qu'ils comportent: on assure que, dans les cas grave, ils ne se font aucun scrupule d'asommer le délinquant... et même, souvent de la manger; singulière façon de lui apprendre à vivre!

Qui aurait cru qu'un déguisement si fantaisiste et si grotesque pût cacher une âme si noire?

LA GUEUSE

Pour "La Revue Populaire"

Tout au fond de la nuit de ma pensée ardente,
Un fantôme d'amour est venu me leurrer;
Il m'a dit tendrement: "C'est moi qu'il faut aimer,
Car je serai ce que fut Béatrice à Dante."

Ce spectre d'idéal, dans l'âme indépendante
Du faible que j'étais, est venu se vautrer...
Et pendant de longs mois, moi, sans trop m'alarmer,
J'ai laissé cette fange en mon âme imprudente.

Il me fallut goûter le poison de ses lèvres
Qui me trompaient, hélas! par leurs caresses mièvres:
Et, je suis dans le vide un beau soir retombé.

Mes yeux étaient bistrés, ma bouche était railleuse
Et gardait le rictus mauvais de cette gueuse,
Qu'on appelle l'ivresse ou femme de damné.

RAOUL BERGER.



Le Bowling

L E jeu de Bowling bien connu de nos lecteurs, est une transformation — principalement comme nom—du jeu de quilles si en faveur jadis.

Son origine est fort ancienne. Au quatorzième siècle, les quilles étaient un délassement très en faveur à la cour des rois de France. On y jouait surtout en plein air, dans une allée unie et bien ombrée. Chacun des joueurs lançait sa boule de façon à renverser le plus de quilles possible. Les quilles, toutes d'environ 1 pied $\frac{1}{2}$, étaient au nombre de 9 et disposées en carré, 3 par 3, à un pied les unes des autres.

Pour augmenter l'intérêt, les joueurs adoptaient souvent quelques conventions particulières. La plus fréquente consistait à compter 9 points au tireur qui renversait la quille du milieu si elle restait dans le carré. Lorsque la boule chassait cette même quille hors du carré, on gagnait 18 points. On marquait encore 5 points si l'une des quatre quilles de coin était renversée seule et 1 point pour toutes les autres quilles, y compris cette même quille du milieu lorsqu'elle n'était pas renversée seule.

En outre, on décidait d'habitude qu'il fallait arriver exactement à un nombre de points déterminé d'avance. Le dépassait-on? on était "brûlé"; on perdait 25 points, ou bien encore tout était à recommencer.

Ces règles antiques sont toujours en

usage çà et là, et bien des joueurs les auront reconnues. Citons en même temps quelques variantes des quilles classiques; le jeu de quilles sur table, où la boule est remplacée par une boule suspendue par une ficelle. Un mouvement circulaire imprimé à cette boule abat les quilles.

Citons encore les quilles au bâton, dans lesquelles un bâton-projectile tient lieu de boule et doit abattre un nombre pair de sept grosses quilles plantées dans le sable. Il y a aussi les quilles des Indes que l'on abat à l'aide d'une toupie.

Ailleurs, enfin, le terrain du jeu de quilles est disposé en forme de fer à cheval. C'est exactement la moitié d'une piste cycliste avec virage relevé; et la boule, avant d'atteindre les quilles, doit parcourir le demi-cercle. La piste de ce jeu est en bois.

C'est en bois aussi que l'on fait la piste du bowling. L'allée a 30 pieds de longueur sur 3 de largeur. Au lieu de l'ancien sol en terre battue, on se trouve en présence d'un parquet uni et luisant, construit en bois extrêmement dur et d'après des principes mathématiques qui assurent un niveau toujours parfait. De chaque côté de l'allée sont disposées des gouttières latérales qui recueillent les boules égarées. Les quilles, enfin, sont rigoureusement disposées sur des mouches de placement. Un employé, posté auprès du puits d'arrivée, recueille les boules après chaque jeu et les retourne automatiquement



UNE PARTIE DE BOWLING

aux joueurs à l'aide d'un plan incliné.

Les quilles du bowling sont en buis et affectent la forme de gourdes très allongées. Elles sont au nombre de 10 ou, souvent encore, de 5, comme en Angleterre. On les dispose en triangle dont le sommet est orienté vers le joueur.

Les boules sont de diverses tailles, suivant le goût particulier des joueurs. Souvent un trou y est pratiqué de façon qu'on y enfonce le pouce, ce qui assure la prise. Mais ces boules sont uniformément très lourdes.

En sorte que le bowling, jeu d'adresse, est presque aussi un exercice de force. Le joueur inexpérimenté qui s'y sera livré avec ardeur s'en apercevra bien, le lendemain, à l'engourdissement de son bras et de ses jarrets.

Les règles du bowling sont fort simples. Dans toute allée de bowling, on aperçoit de grands tableaux noirs sur lesquels des lignes peintes en blanc se détachent, lignes horizontales et verticales formant quadrillé. Chaque joueur y a sa colonne sur laquelle il marquera ses points à la craie. Sur ce tableau, il y a place pour dix coups par joueur; c'est dire qu'une partie ou une manche se fait en dix points.

Chacun joue à tour de rôle et chaque coup comporte deux boules. Il s'agit de renverser le plus de quilles possible, tout simplement. Et vous inscrivez au tableau le résultat obtenu. A votre adversaire alors de jouer.

Mais si, dès la première boule, vous avez abattu toutes les quilles, vous avez fait "double spear", un exploit. Vous l'indiquez sur le tableau en marquant 5 points. Vous laissez jouer votre adversaire. Et quand revient votre tour, vous multipliez par 3 toute quille abattue dans

les deux coups. C'est ainsi que si vous en abattez 4, vous compterez 12 points. Ce coup terminé, quand revient votre tour, vous continuez à marquer, comme par le passé, c'est-à-dire un point par quille.

A moins que vous n'abattiez les cinq quilles avec les deux boules, ce qui fait le "spear" simple. Vous en êtes récompensé, au coup suivant, en multipliant par 3 le résultat de la première boule que vous tirez.

C'est d'une simplicité enfantine. Et à la vérité, la première fois qu'on pénètre dans un bowling-alley, il semble bien, tant les quilles et les boules sont grosses, qu'on va tout renverser aisément.

La réalité est tout autre. Le poids des boules, la légère montée que présente le plan incliné de la piste, la distance des quilles, ont tôt fait de ramener le novice à assez de modestie. Il faut beaucoup d'adresse pour éviter à ces boules les gouttières latérales qui les rejettent hors de portée des quilles. Il faut beaucoup d'habitude pour savoir lancer sa boule et viser avec.

Le bowling, qui existe depuis plusieurs années, aux Etats-Unis et au Canada, a acquis une très grande popularité. C'est par milliers que se comptent les établissements où ce jeu est pratiqué. On en voit qui contiennent, dans de vastes halls, jusqu'à 36 allées, et les joueurs réguliers appartiennent à toutes les professions, aux plus humbles comme aux plus relevées.

Disons, enfin, qu'il se dispute de nombreux championnats de bowling. Le bowling a ses professionnels en Amérique, comme tous les exercices de force. Il a aussi ses "championnes", car les femmes le pratiquent aussi et souvent avec beaucoup de succès.



PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction Assurée

Perruques et Toupets pour
Dames et Messieurs.
SPECIALITE

Cheveux teints de toutes les
couleurs, coiffures pour Bals
et Soirées.



SANS

Toujours en mains un assortiment
complet de Perruques, Toupets,
Tresses et Boucles en cheveux natu-
rels.

Importateur direct de Paris, Lon-
dres et New-York.



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous
genres pour cheveux, ainsi que les
articles de toilettes des meilleures
marques pour l'Embellissement du
Teint et Conservation de la Cheve-
lure.

8, Rue Notre-Dame Ouest, Montreal, Can.

Le Lait du XX^{ieme} Siecle

Le lait qui répond à toutes les objections, qui convient à tous les estomacs, qui ne contient ni microbes et dont la conservation est assurée par un procédé exclusivement mécanique, voilà ce que représente le "Lait Laurentia", le favori de la Profession Médicale. C'est le type du lait complet et pur, à l'épreuve des fraudeurs et des microbes. Il se conserve indéfiniment, en bouteilles cachetées hermétiquement, à toutes les températures et sous tous les climats. C'est le lait idéal parfait. Votre épiciier vous le procurera. C'est la Cie Canadienne de Produits Agricoles, Limitée, 23 rue St-Pierre, Montréal, qui possède et concède les droits d'exploitation du procédé au Canada.



Seule double voie ferrée entre Montréal, Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par

"l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte MONTREAL à 9.00 a.m., tous les jours.

Quatre Trains Express par Jour
MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.45 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains du jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes pour lire dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H. Co.—a8.45 a.m., b3.00 p.m., a7.00 p.m., a8.10 p.m.

MONTREAL-BOSTON — SPRINGFIELD via C. V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL-OTTAWA—a8.30 a.m., b3.55 p.m., a8.00 p.m.

MONTREAL-SHERBROOKE— LENNOX VILLE.—a8.00 a.m., b4.16 p.m., a8.15 p.m.
aTous les jours. bTous les jours excepté le dimanche.



FAITS ET ANECDOTES

L'EXPLOIT DU CAPITAINE BOUCHETTE

Jean-Baptiste Bouchette commandait un brigantin sur le fleuve, l'automne de 1755, lorsque le gouverneur Carleton fut obligé de fuir de Montréal qui était tombé au pouvoir des Américains. Bouchette s'offrit pour le conduire à Québec, en passant à travers les patrouilles de l'ennemi. La capitulation avait eu lieu le 12 novembre, et le gouverneur était monté à bord du brigantin de Bouchette qui passait pour le premier manoeuvre du fleuve. On eut bientôt connaissance que le colonel Eaton avait été détaché à sa poursuite, mais Bouchette n'était pas le seul sur le fleuve; il déguisa son bâtiment, tira des bordées qui l'éloignèrent du côté de Laprairie, et masqua si bien son jeu que Eaton fila vers Repentigny, croyant être sur la bonne piste. Bouchette le suivit le 13, et arriva le 14 à Lavaltrie, où se trouvait le capitaine Bellet, lequel avait fait bastinger sa goélette et transportait les poudres de Montréal dans l'espoir de les livrer à Québec. Bellet était un marin d'un courage et d'une adresse reconnus. Le vent souffla nord est jusqu'au 16 inclusivement, ce qui les empêcha de poursuivre leur route. La nuit du 16 au 17, le gouverneur, déguisé en habitant, ainsi que Niverville et de Lanaudière, se confia au capitaine Bouchette et au sergent

Boutillet; tous cinq montèrent dans une embarcation légère, et, après sept ou huit alertes où ils se crurent pris chaque fois, parvinrent aux Trois-Rivières à midi sonnante. Ils payèrent d'audace et se mirent à table dans une maison qui logeait des officiers américains. ensuite, sur les trois heures, ils se rembarquèrent sans que le gouverneur eût été reconnu. Ils arrivèrent à Québec le dimanche, 20 novembre, après-midi, et de suite on organisa la défense. Dès le 14, Arnold, avec une aile de l'armée américaine, était campé sur les plaines d'Abraham. Bellet avec ses poudres passa à travers les flottilles ennemies et arriva sain et sauf au quai de la basse-ville. Bouchette fut nommé commandant sur le lac Ontario après la guerre, et servit avec autant de zèle que d'intelligence; il mourut dans ce poste en 1802. Son fils Joseph fut un géographe dont les travaux n'ont pas été surpassés, même en Europe.

B. Sulte.

EMMA LAJEUNESSE

Une des heuses sur lesquelles M. Lajeunesse insistait beaucoup, dans les leçons qu'il donnait à sa fille, c'était la lecture à première vue. Il lui fallait déchiffrer toute la musique qui lui tombait sous la main; une ouverture classique ou une polka de salon, une sonate ou une parti-

ABONNEZ - VOUS — A — LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR
50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux. Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un COUPON PRIME d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la REVUE DE LA MODE à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à La Revue de la Mode..

Nom

Adresse

tion d'opéra réduite pour le piano Elle avait pour ce travail une aptitude extraordinaire. Emma Lajeunesse avait cela de commun avec notre pianiste distingué, Calixa Lavallée; elle jouait un morceau par intuition; elle devinait plutôt qu'elle ne faisait.

M. Lajeunesse était extraordinairement fier de ce talent; mais il y avait surtout une chose qui le transportait d'aise.

—Je lui mets sous les yeux, disait-il, une sonate de Beethoven, puis, lorsqu'elle en a déchiffré la moitié, je ferme le livre; elle continue alors à improviser dans le même style d'une manière étonnante.

Sa mémoire musicale était prodigieuse. Souvent, en faisant sa promenade, elle entendait jouer, par la musique militaire, un morceau qui la frappait. Elle l'écoutait, tout en causant, puis, revenue chez elle, elle écrivait la pièce d'un bout à l'autre pour le piano ou la harpe, et la jouait sur son instrument.

M. Lajeunesse, lorsque sa fille eut acquis une certaine habileté, allait, de temps à autre, avec elle, dans les principaux villages des environs de Montréal, donner des concerts. Elle chantait, jouait le piano, la harpe et l'harmonium; lui se chargeait de la partie de violon.

Sur tous ses programmes, il y avait une note qui invitait le public à présenter, entre la première et la seconde partie, un morceau ou deux que la jeune pianiste devait lire à première vue.

Elle s'est toujours tirée avec honneur de ce cas périlleux.

Napoléon Legendre.

BIENFAITS DU COMMERCE

Le commerce, comme tous les autres arts, ses frères, a eu pour mère la néces-

sité où les hommes n'ont pas tardé à se trouver, de recourir à la division du travail pour se procurer la plus grande somme possible de bien-être matériel. Il sert en outre de lien entre eux tous, pour les faire contribuer de concert au bonheur et à l'avancement de l'humanité, et l'on peut ajouter que tous les autres arts sont ses tributaires, ses obligés au moins, puisque sans lui ils ne pourraient chacun remplir que bien imparfaitement leurs fins et leurs objets, tant particuliers que généraux. A quoi servirait, par exemple, que la Louisiane et les états voisins produisissent le coton en si grande abondance, si le commerce n'était là pour l'échanger contre les produits manufacturés ou les capitaux de l'Europe? A quoi servirait que le Canada possédât les plus belles forêts du monde, si le commerce ne nous ouvrait les marchés de l'Angleterre, auxquels il nous est permis d'ajouter ceux des Etats-Unis? A quoi servirait aux différents arts, même d'un seul et même pays, de multiplier leurs produits, si le commerce n'était là aussi pour les échanger contre ceux des autres nations? L'agriculteur, sans le commerce, courrait le risque d'être, sur des tas de blé, exposé à mille privations, et les autres artisans à mourir de faim sur des monceaux de produits manufacturés. On sait qu'il est hors de raison pour chaque art, chaque métier, de transporter au loin ses produits, à la recherche des acheteurs. Ce serait refouler l'industrie où elle en était aux premiers âges du monde, alors que les hommes se contentaient, pour vivre, du lait et de la chair de leur troupeau, dont les toisons leur fournissaient aussi le vêtement.

Et. Parent.